This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

BX
1396
.P46

Digitized by Google

Digitized by Google

LE PROGRAMME
DES MODERNISTES

Digitized by Google

Digitized by Google

BIBLIOTHÈQUE DE CRITIQUE RELIGIEUSE

LE PROGRAMME DES MODERNISTES

RÉPLIQUE

à l'encyclique de Pie X : " Pascendi Dominici Gregis "

« Que ce qui doit mourir, meure ; que ce qui doit périr, périsse.

ZACHARIE XI, 9 ».

« Elargis l'espace de ta tente, qu'on déploie les ouvertures de ta demeure ; ne retiens pas ! allonge tes cordages et affermis tes pieux ! Car tu te répandras à droite et à gauche ; ta postérité envahira les nations et peuplera les villes désertes.

ISAÏE LIV, 2-3 »

PARIS
LIBRAIRIE CRITIQUE
ÉMILE NOURRY
14, rue Notre-Dame de Lorette

1908

TOUS DROITS RÉSERVÉS

Digitized by Google

BX1396

Digitized by Google

Vignaud
1-10-30

5-2-30 MRS

A M. ÉMILE NOURRY

Cher Monsieur,

Vous me demandez une préface pour la traduction française du « Programme des Modernistes » ; mais il serait superflu de parler ici de la disposition d'esprit de ces derniers et de leur attitude après l'Encyclique *Pascendi*, puisque les pages qui vont suivre expliqueront l'une et l'autre, d'une manière un peu synthétique peut-être, du moins avec toute la clarté désirable.

Je crois cependant que je pourrai intéresser les lecteurs de cette traduction en leur faisant connaître quelques épisodes inédits et caractéristiques des efforts tentés par le Vatican pour préparer en Italie et au dehors un accueil favorable à l'Encyclique, accueil que les auteurs de ce document jugeaient nécessaire, car ils n'ignoraient point que cette publication allait

Digitized by Google

soulever les plus énergiques protestations de la part des savants et des esprits libres.

Or le Vatican, qui ne manque certainement pas de moyen d'influence, a atteint en partie le but qu'il se proposait, car s'il n'a pu influencer la presse indépendante et honnête — en sensible minorité chez nous, malheureusement — il a vu des journalistes libéraux et francs-maçons, des philosophes rationalistes et des protestants emboîter le pas aux cléricaux pour proclamer la logique de l'acte pontifical et par conséquent l'hérésie des modernistes.

Mais ces jugements que le public croit impartiaux et désintéressés, parce qu'il en ignore la provenance, sortent précisément, à de rares exceptions près, du même office de rédaction d'où l'Encyclique est sortie. Ceux qui connaissent les conditions faites à la presse romaine savent que quelques personnes seulement ont le monopole des nouvelles vaticanes, que celles-ci leur sont communiquées avec l'obligation de les publier dans la forme et de la manière qui leur sont ordonnées, et que si quelqu'un de ces privilégiés s'avisait de contrevenir à l'obligation imposée, il se verrait fermer immédiatement et pour toujours toutes les voies d'information.

Digitized by Google

Ces personnes ont en outre le monopole des journaux ; il est de notoriété publique qu'elles ont à leur disposition huit ou neuf journaux italiens et étrangers pour les nouvelles du Vatican; celles-ci sont envoyées simultanément et dans la même forme à tous les organes en question: toutes sont puisées à la même source sûre et intarissable et qui d'ailleurs n'est pas seulement riche en informations, mais encore en expédients. On sait, en effet, que le correspondant romain d'un grand journal de la haute Italie ne cache pas à ses amis les secours financiers qu'il reçoit du Vatican et l'impossibilité où il serait sans cela de faire vivre sa famille avec les 200 lires environ d'appointement que lui sert le journal ; il ne saurait par conséquent refuser une assistance matérielle due à la générosité intéressée de ceux à qui il ne cesse de prodiguer, chaque jour, hommages et louanges.

On est également au courant des relations d'autres « correspondants romains » avec un certain Monsignor dont on a beaucoup parlé au cours des polémiques qui ont suivi l'apparition de l'Encyclique *Pascendi*. Ce Monsignor a installé dans sa maison, située dans le centre, à peu de distance de la « salle de la presse »

Digitized by Google

au Télégraphe, une véritable agence d'informations avec téléphone particulier dont le numéro est éliminé, peut-être par prudence, de la liste des abonnés, mais communiqué par lui avec empressement aux personnes intéressées à le connaître. C'est de cette agence que sort aussi le bulletin du Vatican connu sous le nom de « Correspondance romaine », qu'un catholique italien notable n'a pas hésité de qualifier publiquement de « fameux ». C'est elle également qui a publié l' « extrait autorisé » de l'Encyclique *Pascendi* reproduit par tous les journaux d'Europe.

Et vraiment le « plan régulateur » de l'accueil à faire à l'Encyclique a été aussi bien exécuté que conçu, en sorte que la « correspondance romaine » pouvait affirmer, quelques jours après, que la grande majorité des organes de la presse internationale avait accueilli l'Encyclique comme un acte juste et nécessaire de la part du Vatican. Dans cette constatation du clandestin bulletin, désavoué par Pie X dans un interview qui n'a pas été démenti, il y avait évidemment de l'exagération. Mais à ce moment-là tout était bon pour donner aux catholiques du monde entier l'illusion de la nécessité de l'Encyclique que la plupart regar-

Digitized by Google

daient comme souverainement inopportune et préjudiciable à l'Eglise, à une époque où son influence diminue sensiblement dans les nations ouvertes au progrès moderne.

A la nouvelle que les modernistes préparaient une réponse respectueuse et calme à l'Encyclique, toute la presse cléricale se souleva en criant au scandale et en faisant des vœux pour qu'une telle honte fût épargnée à l'Église. Le « Programme des Modernistes », rédigé avec le concours des modernistes des autres pays, parut le 28 octobre, un mois après l'Encyclique *Pascendi*. La haute sérénité de cette réponse, son respect profond pour la personne du Souverain Pontife, le souffle intégralement chrétien qui l'anime, sa clarté, sa franchise ont produit généralement une impression profonde dont le contre-coup s'est aussitôt fait sentir dans la presse. Celle-ci, après avoir déclaré tout d'abord que l'Encyclique était un acte logique et légitime de la part de l'autorité, ne peut s'empêcher de reconnaître dans la réplique la justesse et la légitimité de la défense en même temps qu'un sincère attachement à la cause du christianisme joint à des études consciencieuses et solides.

Mais les coups aveuglement portés par l'au-

Digitized by Google

torité n'étaient encore qu'à leur début. Quelques jours après la publication du « Programme des Modernistes » le Cardinal Vicaire de Sa Sainteté rendait un décret prononçant l'excommunication, en la forme réservée au Pape, contre les auteurs, les rédacteurs et tous ceux qui d'une manière quelconque avaient collaboré à la composition de la Réplique. Le volume était interdit dans le diocèse de Rome sous peine de péché mortel pour ceux qui l'achèteraient, le vendraient ou le détiendraient, et l'on invitait tous les Évêques à rendre un semblable décret pour leurs diocèses respectifs.

Il me serait impossible de décrire l'impression désastreuse produite par ce décret. Qu'il me suffise de dire qu'ayant rencontré, le jour suivant, l'un de mes amis, prélat instruit et fort estimé qui occupe un poste éminent dans la hiérarchie ecclésiastique, et lui ayant demandé son avis sur la récente mesure, je reçus de lui cette réponse : « Chaque jour nous apporte une nouveauté ; hier, par le moyen de la Réplique à l'Encyclique, que je me suis bien gardé de lire, les modernistes ont pris en face du Vatican une attitude de combat, et maintenant voici que celui-ci, qui reste désarmé et sans action directe pour frapper les dissidents,

Digitized by Google

lance au milieu de l'indifférence générale, sans se préoccuper de l'effet tout opposé qu'elles produisent dans le monde des fidèles et des incroyants, des excommunications destinées, je le prévois bien, à demeurer lettre morte. Il ne nous reste plus, cher ami, ajouta-t-il tristement, qu'à nous tenir chez nous, cachés et inertes, tandis qu'il y aurait tant à faire en dehors de ces luttes doctrinales... »

Telle fut l'impression dans le monde ecclésiastique le plus orthodoxe. Je ne parle pas de celle qu'éprouvèrent les modernistes. J'ai entendu dire plusieurs fois, ces jours-ci, qu'il n'y a plus maintenant à se préoccuper aucunement du Vatican et qu'il faut se mettre à étudier avec une nouvelle ardeur. C'est là le seul moyen de rendre à l'Église cette importance et cette influence sociale que d'autres, de jour en jour, semblent prendre à tâche de lui ravir.

L'autorité, d'autre part, était aux aguets pour découvrir quels pouvaient bien être les auteurs de la Réplique que l'on affirmait être des prêtres. Le matin du jour qui suivit la promulgation du décret d'excommunication, on envoya dans les églises de Rome où les prêtres « suspects » disaient la messe, des amis sûrs pour voir si quelqu'un d'entre eux, frappé par

Digitized by Google

l'excommunication, s'abstiendrait de célébrer. Mais il n'y eut pas une messe de moins à Rome ce jour-là. Il fallait donc chercher ailleurs les auteurs, et le Cardinal Vicaire, après avoir conféré à midi avec son secrétaire et pris connaissance du résultat négatif de l'enquête, télégraphia aux Évêques des diocèses où se trouvaient d'autres prêtres tenus en suspicion, afin qu'ils fissent des recherches de leur côté. Mais, malgré tous les moyens mis en œuvre par l'autorité, il n'a pas été possible jusqu'à ce jour, de connaître même un seul des auteurs présumés de la Réplique. On fait cependant à ce sujet les conjectures les plus variées. Le premier ecclésiastique soupçonné fut naturellement Dom Romolo Murri, puisqu'on le reud responsable de tous les actes des modernistes. Mais on apprit ensuite que ses conceptions philosophiques étaient, en substance, différentes de celles des rédacteurs de la Réplique, bien qu'il s'accordât avec ces derniers pour tout ce qui concerne la critique biblique et historique. On cessa donc de voir en lui, comme on l'avait prétendu, l'auteur ou du moins le rédacteur principal du document. Ce fut alors le tour du Père Giovanni Semeria que l'on savait très sympathique aux idées exposées dans le livre

Digitized by Google

en question ; puis de l'abbé Ernesto Buonaiuti, directeur de la *Rivista storico-critica di scienze teologiche* et hardi propagateur des théories immanentistes, jeune homme de grand talent, ci-devant professeur à l'Université pontificale Apollinaire et qui fut privé de ses fonctions à la suite d'une insidieuse campagne de dénigration menée contre lui par la *Civiltà Cattolica*, enfin auteur, sous le pseudonyme de G. Landro, d'un opuscule sur la philosophie de l'action qui eut beaucoup de succès. On pensa ensuite à incriminer le Père Alessandro Ghignoni, barnabite, dont le récent et volontaire éloignement de Rome pour l'accomplissement d'un grand devoir de solidarité humaine et chrétienne vis-à-vis d'un frère qui avait besoin de son aide, accrédita l'idée qu'il avait été exilé par l'autorité comme fortement suspect ; puis le Père Giovanni Genocchi des Missionnaires du Sacré-Cœur, membre de la Commission biblique, dévoué à la jeunesse dont il est très aimé. On en vint enfin aux suppositions les plus curieuses : un évêque, recteur d'un séminaire romain, fut accusé lui aussi d'avoir collaboré à la Réplique, parce qu'il permettait aux élèves de son séminaire de lire la *Rivista di Cultura* de Dom Murri et que, plutôt réservé dans la controverse

Digitized by Google

contre les modernistes il lui arrivait même parfois de les défendre. Un jeune Père des Missionnaires du Sacré-Cœur, fort instruit, secrétaire d'une commission pontificale, complètement étranger aux controverses actuelles, fut désigné lui aussi comme pouvant bien être l'un des auteurs de l'ouvrage condamné, pour la seule raison qu'on le voyait se promener parfois en compagnie de quelques étudiants universitaires connus comme modernistes. Et l'on en pourrait citer bien d'autres encore.

Le grand organe des Jésuites, la *Civiltà Cattolica,* par ses insinuations perfides, ne tarda pas à venir, comme policier volontaire, prendre sa part des écrasantes fatigues occasionnées par ces recherches. La tâche, en effet, est difficile et rude ; on ne trouve personne qui soit disposé à violer le secret imposé et l'on n'a même pas cette fois-ci la ressource de la dévote scrupuleuse qui, pour soulager sa conscience tourmentée par un doute angoissant, a recours aux lumières des Révérends Pères de la *Civiltà*. On n'a certainement pas oublié la pieuse dame qui, scandalisée d'avoir assisté à une réunion des « Chevaliers du Saint-Esprit » suspects de « fogazzarianisme », alla épancher son indignation chrétienne dans les bras de l'un des Pères

Digitized by Google

de la *Civiltà*, afin que la chose fût dûment communiquée aux orthodoxes lecteurs de la revue. Mais dans les circonstances présentes on n'a même pas d'espoir de ce genre.

Cependant ceux qui, au Vatican, sont chargés d'attirer l'attention du public sur les actes du Souverain Pontife ou attribués au Souverain Pontife, continuent leur guerre aveugle, obstinée, contre le modernisme, guerre dirigée plus particulièrement contre les personnes et qui dégénère en une véritable diffamation d'autant plus coupable qu'elle se présente comme approuvée par la suprême autorité religieuse.

Georges Tyrrell, un des plus puissants esprits dont le catholicisme aujourd'hui puisse se faire gloire, est insulté bassement avec les procédés coutumiers par le clandestin petit bulletin du Vatican, et à ses réponses dignes et vigoureuses, on objecte qu'il méconnaît l'autorité de l'Église.

Le Monsignor, qui fait la pluie et le beau temps au Vatican et au dehors, continue à recevoir les journalistes, à téléphoner, à donner ses jugements autorisés, à la condition, bien entendu, qu'on ne divulgue pas son nom : « Tel prêtre a été vu en compagnie de telle personne ; on croit par conséquent qu'ils sont

Digitized by Google

en train de comploter quelque chose contre le Vatican. Tel Père quitte Rome parce qu'il est fortement soupçonné d'être l'un des auteurs de la Réplique. Le Père Tyrrel est dorénavant hors de l'Église. Le cardinal Newman n'a absolument rien de commun avec les modernistes. Le modernisme est déjà objet de curiosité archéologique ». Et dans les conversations privées, il en dit bien d'autres.

Mgr De Lai, l'un des adversaires les plus déclarés et les plus tenaces des nouveaux courants d'idées, est élevé à la pourpre. Le cardinal Capecelatro, sollicité par le Vatican, combat le modernisme dans des interviews et des discours publics. Mgr Bonomelli — lui aussi ! — interdit bruyamment dans son diocèse les revues modernistes, toujours à l'instigation du Vatican qui veut tromper le public en lui montrant que ceux-là même qu'on regarde comme des hommes savants et sachant être de leur temps, attaquent le modernisme. Le Pape fait paraître un nouveau document pour conférer — chose vraiment inconcevable — à la Commission biblique, célèbre par ses délibérations formellement contraires aux conclusions des hommes de science, l'autorité de congrégation romaine dont les décisions devront être accep-

Digitized by Google

tées en conscience par les fidèles. Un séminariste sicilien, élève d'un collège de Rome, trouvé en possession d'un exemplaire du « Programme des Modernistes », vient d'être expulsé *ipso facto* et rapatrié. On n'en finirait pas si l'on voulait tout dire...

On annonce l'apparition de deux contre-répliques à la Réplique des modernistes.

L'une d'elles a vu le jour hier : c'est un opuscule sans valeur dû à un Monsignor méridional qui eut son heure de célébrité par suite d'un procès intenté à un évêque de la Pouille. Il ne vaudrait vraiment pas la peine de s'occuper de ce libelle qui, au lieu d'opposer des raisons sérieuses et des doctrines aux arguments des modernistes, vomit contre eux les injures les plus venimeuses, leur prodiguant des épithètes que ne se permettent point les gens bien élevés et qui, à plus forte raison, ne devraient pas servir à un prêtre pour invectiver ses frères. Mais l'histoire de cet opuscule a, elle aussi, des dessous qui méritent d'être connus et qui donnent une idée peu favorable des intentions et des procédés des adversaires du modernisme.

La brochure devait être éditée par une librairie pontificale de Rome. Elle fut donc en

Digitized by Google

voyée au maître des Sacrés Palais pour être revêtue de l'*imprimatur*. Mais le Père Lepidi ne ne crut pas devoir l'accorder et il retourna les épreuves à l'auteur avec une lettre lui expliquant qu'il était nécessaire de changer le titre et de supprimer bon nombre de phrases injurieuses et triviales. Cependant l'auteur se garda bien de suivre les conseils du P. Lepidi et après avoir simplement modifié le titre, il imprima l'opuscule tel qu'il était écrit, sans omettre la mention d'*imprimatur*. Il en expédia ensuite un exemplaire au maître des Sacrés Palais à qui il écrivit en même temps pour s'excuser de n'avoir pu obtempérer à son désir, attendu que l'ouvrage était déjà imprimé, ajoutant qu'il avait du moins changé la couverture et modifié le titre. Cette couverture imprimée par une typographie pontificale ne portait plus le nom de la librairie qui en avait annoncé la publication.

Le P. Lepidi, indigné de cette manière d'agir, avait l'intention de faire connaître aux journaux la vérité sur l'*imprimatur* du volume en question, afin de mettre en garde les catholiques, mais des amis lui firent entrevoir que sa lettre appellerait l'attention sur l'opuscule qu'il valait mieux ignorer ; il suivit donc leur conseil et garda le silence.

Digitized by Google

Il n'est pas inutile de faire remarquer en passant que l'auteur en robe violette, dans son double procès devant les tribunaux civils et ecclésiastiques, était assisté auprès de la Congrégation du Concile par un avocat connu, correspondant romain d'un journal socialiste, précédemment rédacteur de l'organe officiel du Saint-Siège, puis directeur d'un journal ennemi du Vatican et qui, à cause de son attitude particulière dans la presse, fut récemment chassé de la direction de la dite feuille socialiste.

Mais j'entends la question qui m'est posée, spontanée, pressante : Et que fait donc le Pape ?

Ah ! le Pape !

Je l'ai vu l'autre jour dans la salle du Consistoire, alors qu'il tendait aux visiteurs, membres du Congrès anti-esclavagiste, une main lourde et fatiguée. Et j'ai entendu aussi ses paroles décousues, ses idées d'un autre âge : « Un gouvernement, pour bien gouverner, doit être despotique et tyrannique ». Peut-être, cher Monsieur, n'avez-vous pas lu ces paroles et d'autres semblables dans le texte officiel du discours publié deux jours après. Mais je les ai entendues de mes oreilles et d'autres les ont

Digitized by Google

entendues comme moi et nous en avons éprouvé une grande tristesse. Je me souvins alors de ce que m'avait dit la veille le rédacteur d'un journal romain, le seul journal romain peut-être qui garde sa liberté de jugement et une vue claire de la situation, parce qu'il est le seul que n'influence pas l'esprit de parti : « L'Église traverse une période d'aveuglement dont on ne retrouve des exemples analogues qu'à certaines époques du Moyen-Age, moments si tristes que l'Église elle-même est obligée de les déplorer aujourd'hui. Souhaitons qu'elle n'ait pas à déplorer de même la présente phase de son histoire qui n'est certainement pas la plus tranquille ».

C'est avec le même souhait, cher Monsieur, que je termine.

GUGLIELMO QUADRATTO.

Rome, 8 décembre 1907.

Digitized by Google

INTRODUCTION

NÉCESSITÉ D'UNE EXPLICATION

Un document aussi grave que la récente Encyclique pontificale, grave par son contenu comme par la forme elle-même ; une tentative aussi étudiée de présenter au public les doctrines modernistes (1) sous un jour faux et antipathique ; une accusation, émanant d'une si haute autorité, qui fait de nous autres, modernistes, de dangereux adversaires de la piété chrétienne et d'inconscients propagateurs d'athéisme, nous imposent, vis-à-vis de notre propre conscience et de la conscience collective des fidèles et en présence du vif intérêt soulevé dans le public, le devoir d'exposer sans dégui-

(1) Nous déclarons une fois pour toutes que c'est uniquement pour nous faire comprendre du public que nous adoptons ce mot consacré par l'Encyclique, mais que nous ne croyons pas qu'une désignation nouvelle soit nécessaire pour définir notre attitude religieuse, qui est simplement celle de chrétiens et de catholiques vivant en harmonie avec l'esprit de leur temps.

Digitized by Google

sement notre pensée. Nous ne pouvons demeurer impassibles sous les violentes attaques que le chef suprême de l'Eglise, tout en reconnaissant en nous ses fidèles soumis, décidés à lui rester attachés jusqu'à notre dernier soupir, a cru devoir diriger contre nous. Notre réponse n'aura donc rien d'arrogant ; c'est un élémentaire principe de justice que l'accusé se défende. Et nous ne pouvons croire que ce droit nous soit refusé à un moment si critique pour l'avenir du christianisme catholique ; d'autant plus que si l'Encyclique, avec une âpreté inaccoutumée, a prononcé contre nous une condamnation formelle, elle a voulu aussi, par une sorte de procédure dont nous lui sommes reconnaissants, résumer à sa manière nos doctrines et faire précéder la sentence d'une réfutation par trop facile. C'est pourquoi nous avons lieu de croire que l'arrêt rendu contre nous ne porte qu'autant que la synthèse de nos pensées contenue dans l'Encyclique est exacte et que les raisons invoquées pour nous frapper au nom de la tradition sont valables. Nous avons ainsi non seulement le droit, mais le devoir d'intervenir, de relever le défi de controverse que l'Encyclique semble nous adresser et de discuter les doctrines qui nous sont reprochées. Fils dévoués de l'Eglise ; soumis à l'autorité dans laquelle nous voyons se prolonger le ministère pastoral des apôtres ; comprenant l'harmonie qui doit régler dans

Digitized by Google

toute société religieuse les rapports entre le pouvoir et la conscience individuelle ; participant à l'intense vie spirituelle qui circule dans tous les membres de la société catholique, corps mystique du Christ, nous nous présentons, sans présomption, mais avec le profond sentiment des droits qui appartiennent à notre personnalité religieuse, devant la société à laquelle nous appartenons, pour répondre à l'accusation lancée avec tant de véhémence contre nous. Nous ne mendions pas des excuses ; encore moins croyons-nous pouvoir mendier un pardon. Nous exposons simplement notre pensée que nous soumettons au jugement de nos frères et nous attendons aussi le jugement de l'histoire. A l'heure où s'annoncent de si grandes révolutions morales, tandis que le monde intellectuel, toujours éloigné du Christ et de son Eglise, s'achemine par des voies diverses vers une transformation encore indécise de sa psychologie, nous nous proposons nettement le problème suivant : l'Eglise catholique, ce grand organisme dans lequel on a vu à l'œuvre l'esprit de l'Evangile, obéit-elle à une force de conquête ou à un simple instinct de conservation ; cache-t-elle encore dans les plis de son admirable organisation de puissantes capacités de prosélytisme ou bien sa vitalité est-elle menacée par des germes d'imminente décomposition ; sa mission se borne-t-elle désormais à défendre ombrageusement la foi sim-

Digitized by Google

pliste et grossière de quelques derniers et rares fidèles, ou bien tend-elle à reconquérir l'efficacité morale que de longues années d'inerte isolement lui ont fait perdre ? Nos âmes ont, depuis longtemps, répondu à cette enquête décisive. Penchés avec amour sur l'âme moderne pour en étudier les aspirations, vibrants à l'unisson avec elle d'un chaleureux enthousiasme pour son nouvel idéal de fraternité universelle, nous avons cru découvrir dans ses tressaillements les symptômes d'une magnifique renaissance religieuse ; la douce parole messianique est revenue sur nos lèvres : « Voyez quelle riche moisson promettent les champs dorés ; levez vos fronts, votre rédemption est proche ». Nous avons cherché à nous rapprocher de notre siècle, en parlant sa langue, en pénétrant dans sa pensée, afin que, par ce contact, il pût sentir l'affinité qui existe entre ses plus nobles tendances et les enseignements du catholicisme. Nous ne pouvons croire que l'Eglise persiste à repousser notre programme comme funeste. Il se peut que nous nous soyons trompés parfois dans nos tentatives de rapprochement et nous n'avons pas de plus vif désir que de recevoir, s'il en est ainsi, une correction paternelle, mais, pour Dieu ! qu'on ne jette pas sur toute notre activité, qui nous a coûté tant de sacrifices et d'abnégation, une condamnation définitive et sans appel.

Si l'Eglise n'a pas perdu conscience de ses

Digitized by Google

destinées *catholiques*, si l'écho de la parole prophétique : « Il n'y aura qu'un seul troupeau et un seul pasteur » vibre encore au fond de son âme, elle doit sortir de l'étroite enceinte du sanctuaire solitaire, où le puissant courant de vie collective, qui anime le monde du travail et de la pensée moderne, ne pénètre plus ; elle doit rechercher le contact des hommes, se frayer un chemin jusqu'à leurs consciences, dissiper les défiances que l'éloignement et les erreurs ont accumulées contre elle. Il s'agit de ressusciter le sentiment religieux déformé ; de découvrir dans les couches les plus profondes de la vie intérieure les étincelles cachées, mais non pas éteintes, du vieil esprit chrétien ; de vivifier l'idéal qui alimente l'activité du monde contemporain et qui est subtantiellement religieux, par le sens de l'altruisme et la volonté du sacrifice que seul l'Evangile sait communiquer ; de rassembler enfin les fragments dispersés de la famille chrétienne dans une plus haute manifestation de cette espérance religieuse qui est tout l'enseignement de Jésus. Mais l'Eglise et la société ne peuvent se rencontrer sur la base de la mentalité qui était celle du Concile de Trente et elles ne sauraient se comprendre avec la langue du Moyen-Age. Que de jours ont passé depuis l'époque d'Innocent III ! Que d'événements se sont succédé depuis le règne de Paul III ! Et la philosophie et la pensée religieuse, qui

Digitized by Google

évoluent avec le progrès général de l'esprit humain, sont aujourd'hui dans une position bien différente de celle qu'ont pu prévoir les moines des Universités du XIIIe siècle et les apologistes de la contre-réforme. Qu'y a-t-il donc d'étonnant à ce que les vieilles formules dogmatiques paraissent incompréhensibles à nos contemporains et que les traditionnelles prétentions théocratiques choquent aujourd'hui le sens le plus élémentaire de responsabilité personnelle ? La conscience humaine collective, ainsi que la conscience individuelle ne retrouvent jamais, au cours de leur histoire, deux moments qui soient parfaitement semblables ; de même que chaque impression et chaque circonstance extérieure laissent une trace dans notre esprit et, en l'enrichissant, le transforment, de même aussi l'esprit social est lentement transformé par la succession des événements : l'existence est mouvement. Il va sans dire, par conséquent, qu'il est impossible d'imposer à l'âme moderne, qui ressemble si peu à l'âme du Moyen-Age, l'expérience religieuse dans les formes qu'elle a revêtues autrefois. L'Eglise ne peut pas et ne doit pas prétendre que la *Somme* de Saint Thomas réponde aux exigences de la pensée religieuse du XXe siècle, pas plus que la théologie informe de l'époque carlovingienne n'a suffi aux recherches universitaires du XIIIe et que les théories de la

Digitized by Google

littérature paulinienne n'ont pu se passer d'être revues et modifiées par les Pères platoniciens du IIIe et du IVe. Elle n'a pas à craindre davantage que la vénérable tradition religieuse, dont elle a la garde jalouse, soit incapable de s'adapter à la vie actuelle. Ce qui a été possible dans le passé, est possible aujourd'hui et le sera toujours dans l'avenir. La religion chrétienne, qui est le pur esprit d'attente du règne divin de la Justice finalement triomphante, est susceptible de revêtir toutes les formes qui naissent des postulats idéalistes. Ces postulats sont aujourd'hui à la base des nouvelles positions prises par la philosophie : l'Eglise peut donc accueillir celle-ci dans son sein en toute sûreté de conscience et la vivifier par les hautes aspirations qu'entretient l'Evangile. Et cette œuvre de synthèse que tant de nobles intelligences ont volontairement commencée, l'autorité ne doit pas la condamner à priori.

L'Encyclique nous reproche d'être des orgueilleux et des obstinés. Nous voudrions tirer de nos âmes les accents les plus enflammés de nos sentiments chrétiens pour dire à Pie X : « Saint Père, avec toute la franchise qui convient à des fils dévoués, nous pouvons vous assurer que toute orgueilleuse préoccupation de gloire est étrangère à notre travail. Nous avons traversé de longues heures d'angoisses, lorsqu'au sortir de nos séminaires ou de nos écoles catho-

Digitized by Google

liques, les esprits remplis des enseignements scolastiques, et à mesure que nous nous familiarisions avec la culture des temps modernes, nous avons senti chanceler les théories que l'on nous avait inculquées comme fondement indispensable de la foi catholique. Par la prière, par l'étude, nous avons imploré la lumière d'En Haut. Cette lumière s'est faite dans notre âme. Les prétendues bases de la foi nous ont paru irréparablement caduques ; mais la foi elle-même, tout le riche patrimoine de l'expérience religieuse catholique, nous l'avons senti palpiter plus vivante en nous et nous avons vu clairement qu'elle peut se concilier avec les meilleures exigences de l'âme contemporaine. Et nous nous sommes mis à répandre autour de nous cette nouvelle expérience du catholicisme ; nous avons entrevu la possibilité de succès qu'elle renferme. Ne nous repoussez pas, Saint Père ; nos efforts peuvent n'être pas exempts d'erreur, mais notre programme est vital et il est pour l'Eglise l'unique moyen de salut. »

Tel est le langage que nous tenons à l'autorité qui incarne en elle le nécessaire magistère de l'Eglise. Serons-nous pour cela jugés rebelles ? Il se peut.

Par une série de circonstances que nous n'avons pas à analyser ici, les catholiques ont perdu tout sens élémentaire de responsabilité et de dignité personnelle.

Digitized by Google

Ls actes de l'autorité suprême, au lieu de trouver l'acquiescement d'une déférence raisonnable et par conséquent intelligente, ne rencontrent plus que l'inconsciente abdication des irresponsables. Et un tel état de choses a les plus tristes conséquences pour l'exercice du pouvoir lui-même qui perd la claire notion de sa véritable fonction et des limites qui lui sont tracées et se transforme ainsi en un absolutisme incompatible avec le juste gouvernement religieux voulu par le Christ « en qui, d'esclaves que nous étions, nous sommes devenus libres. »

Quel que doive être, par conséquent, au premier moment le jugement porté sur notre démarche, nous croyons travailler pour le plus grand bien de l'Eglise en rompant avec cette funeste chaîne d'abus et en discutant humblement, mais énergiquement, nos positions que l'autorité souveraine condamne, parce qu'elle les connaît mal. En agissant ainsi, d'ailleurs, nous ne faisons que suivre l'exemple de ces grands fils de l'Eglise qui n'ont pas craint, aux heures de crise, d'apporter à l'autorité l'appui loyal de leurs avertissements et même de leurs respectueuses remontrances. Et, pour que l'on ne nous croie point sur notre simple affirmation, nous citerons ici quelques-unes des fortes paroles qu'un grand saint irlandais, Colomban, le fondateur du monastère de Luxeuil, adressait à un pape, Boniface IV. Au commencement du

Digitized by Google

VIIe siècle, l'Italie était en proie à une véritable anarchie religieuse. La question dite des « Trois Chapitres » divisait le clergé et les fidèles en de nombreux partis rivaux et les uns et les autres, absorbés dans ces discussions intestines, négligeaient la conversion des Ariens, si nombreux parmi les Lombards. La Papauté elle-même, expiant la faiblesse de Vigile, n'osait pas intervenir dans ces discussions et faire entendre une parole autorisée de conciliation. De méchants bruits couraient sur l'orthodoxie de Boniface IV et celui-ci ne trouvait pas un seul mot de protestation contre la calomnie. Il fallait secouer la torpeur de Rome et suggérer au Pontife les mesures à prendre pour rétablir la paix. Colomban, de son monastère de Luxeuil, lui écrivit hardiment : (Ep. V, M. P. L. 80).

« La cause de Dieu est en péril ; je ne redouterai point les langues des hommes. Quand la nécessité presse, il faut vaincre la timidité et surmonter la paresse. Pour vous, Saint Père, accueillez les propositions d'un cœur qui vous aime et d'une âme loyale. Tout ce que je vous dirai d'utile et d'orthodoxe tournera à votre honneur ; la doctrine des disciples n'est-elle pas toute à la gloire du maître ? Mais s'il m'arrivait de laisser échapper des paroles intempestives, attribuez-les à mon peu de discrétion et non pas à mon orgueil. Veillez, ô Père, car la mer est en furie. Veillez, car l'eau est déjà dans la

Digitized by Google

barque et la barque est en danger... C'est votre faute, si vous avez fait fausse route. Vos fils ont raison de vous résister ; ils ont raison de ne plus communiquer avec vous, jusqu'à ce que le souvenir des impies soit effacé, condamné à l'oubli. Si ce que l'on rapporte est vrai, vos fils se trouvent à la tête et vous à la queue, et c'est pour moi une grande douleur de devoir vous le dire. Ceux qui sont toujours restés fidèles à la foi seront donc vos juges, même s'ils sont vos enfants. Eh bien, comme l'élévation de votre charge suprême rend plus éminente votre dignité il est hors de doute que vous devez employer tous vos soins à éviter qu'aucune tache vienne compromettre votre autorité. Cette autorité, vous la conserverez, tant que votre conscience demeurera droite. Celui-là est le fidèle portier du royaume des cieux qui, d'après la vraie doctrine, ouvre à ceux qui sont dignes et repousse ceux qui ne le sont point. Bien que personne n'ignore de quelle manière le Christ a confié les clefs à Saint Pierre, ce qui vous fait revendiquer sur les autres je ne sais quel orgueilleux privilège d'autorité dans les choses divines, souvenez-vous que votre pouvoir diminuera devant Dieu, si vous oubliez les devoirs qui l'accompagnent. »

C'est ainsi que les âmes des Saints se dressaient en face de la papauté. En suivant de tels exemples, que nous pourrions aisément multi-

Digitized by Google

plier, et tout en reconnaissant combien nous sommes petits auprès de ces grandes âmes, nous voulons dire à Pie X : « Père, écoutez-nous ; nous vous offrons un moyen, dont l'efficacité s'est déjà révélée, de reconquérir dans le monde la force spirituelle que l'Eglise a malheureusement perdue. Avant de nous repousser, avant de vous renfermer, d'un geste solennel, dans les souvenirs de la théocratie politique et intellectuelle du Moyen-Age, songez à la responsabilité que vous avez devant Dieu, devant la société, devant l'histoire et réfléchissez bien si, en prenant cette attitude de retour au passé, vous ne condamnez pas à une déchéance certaine l'institution que vous gouvernez aujourd'hui. »

Digitized by Google

LE PROGRAMME DES MODERNISTES

Ire PARTIE

LA CRITIQUE MODERNISTE

CHAPITRE Ier

Le point de départ du modernisme est la critique, et non pas la philosophie.

Il est nécessaire, avant tout, de dissiper l'équivoque dans laquelle la lecture de l'Encyclique peut faire tomber les profanes. Le document pontifical part de cette supposition qu'il y a, à la racine du modernisme, un système philosophique d'où découleraient les méthodes directrices de notre critique biblique et historique et qu'ainsi nos efforts pour réconcilier la tradition doctrinale du catholicisme avec les conclusions des sciences positives proviennent, en réalité, de quelques théories aprioriques que nous défendons par suite de notre ignorance de la sco-

Digitized by Google

lastique et de l'orgueilleuse révolte de notre raison. Cette assertion de l'Encyclique est fausse, et, puisque la disposition des divers arguments dans l'acte pontifical en dépend, nous ne pouvons suivre l'ordre de ceux-ci dans notre réponse mais nous devons, avant toutes choses, démontrer l'inanité de l'accusation et, par conséquent, discuter les théories que l'Encyclique nous attribue.

En réalité, la méthode historique, les procédés, le programme du modernisme sont bien différents de la description qu'en ont faite les rédacteurs de l'Encyclique.

Bien loin que la philosophie domine notre critique, c'est au contraire la critique qui nous a amenés à formuler spontanément, quoique d'une manière encore timide et incertaine, quelques conclusions philosophiques, ou, plus exactement, à préciser certaines attitudes intellectuelles qui, du reste, n'ont jamais été ignorées de l'apologétique catholique. L'indépendance de notre critique, en face de notre philosophie, qui est encore si indécise, tient à plusieurs raisons.

Tout d'abord, par sa nature même, la critique des textes, de même que la prétendue « haute critique », c'est-à-dire l'analyse intrinsèque des documents bibliques dans le but d'en établir la valeur et l'origine, exclut complètement tout préjugé philosophique. Un exemple, entre autres, le démontrera de la façon la plus évidente ; nous

Digitized by Google

voulons parler de celui que nous fournit la question du « verset johannique », aujourd'hui définitivement résolue. Quand les théologiens voulaient prouver autrefois le dogme de la Trinité, ils ne manquaient jamais de citer ce texte de la Vulgate qui se trouve dans la première épître de Saint Jean (vers. 7) : « Il y en a trois qui rendent témoignage *dans les cieux* : *le Père*, *le Fils et le Saint Esprit* ». — Or, les mots en italique manquent dans tout manuscrit grec actuellement connu, oncial ou cursif, dans tous les épistolaires et tous les lectionnaires grecs, dans toutes les anciennes versions, exception faite de la Vulgate, dans les écrits des Pères grecs et autres auteurs grecs antérieurs au XIIe siècle, dans ceux des anciens écrivains syriens et arméniens, ainsi que chez plusieurs Pères de l'Eglise latine. Ce silence, tant en Orient qu'en Occident, est d'autant plus remarquable que le passage en question aurait pu fournir un témoignage d'une valeur incalculable dans la controverse arienne. S'il n'a pas été cité en cette circonstance, cela veut dire tout simplement qu'au commencement du quatrième siècle, il n'existait pas. Mais ce n'est pas tout : la collation des manuscrits, la confrontation faite avec les œuvres de l'hérétique Priscillien, retrouvées il y a quelques années, ont établi que le verset vient d'Espagne, qu'il a été intercalé par cet hérétique (384) comme argument en faveur de

Digitized by Google

ses propres doctrines trinitaires et que le propagateur en a été Peregrinus. Or donc, pour tirer toutes ces conclusions, pour étudier au point de vue critique un problème de ce genre, qui ne voit qu'il n'est besoin d'aucune doctrine philosophique spéciale et que cela ne suppose aucun préjugé? Il faut en dire autant d'une foule d'autres problèmes bibliques et historiques dont la solution impartiale, aboutissant à des résultats différents de ceux que défend la critique catholique traditionnelle, est la véritable cause de la nouvelle position d'apologétique religieuse à laquelle nous avons été fatalement conduits. Est-il donc nécessaire d'avoir une préparation philosophique particulière pour relever dans le Pentateuque la multiplicité des sources, ou pour se convaincre, par un examen même superficiel des textes, que le IVe évangile est en substance un travail dont la composition diffère beaucoup de celle des synoptiques, ou encore que le symbole de Nicée représente un développement essentiel du symbole des Apôtres ?

Mais, en dehors de cette raison intrinsèque, nous pouvons invoquer, en faveur de l'indépendance de notre critique vis à vis de notre philosophie, des arguments extrinsèques de fait qui nous paraissent indiscutables. Et d'abord, la critique religieuse est de beaucoup plus ancienne que la philosophie que l'on nous attribue.

On ne parlait pas, il est vrai, d'agnosticisme

Digitized by Google

et d'immanentisme quand Richard Simon publiait, entre 1670 et 1690, ces admirables *Histoires critiques* de l'Ancien et du Nouveau Testament qui représentaient réellement la première application sérieuse des méthodes scientifiques à l'étude des documents formant le recueil écrit de la révélation catholique. Le premier de ces ouvrages en particulier est à la fois une magnifique reconstruction scientifique de l'histoire littéraire des Israélites fondée sur un minutieux examen de l'état des textes qui sont entrés dans la compilation biblique, et un admirable essai de classification critique des versions du texte hébreu et des variétés d'exégèse aux différentes époques.

Il n'était pas davantage question de symbolisme et de transfiguration de l'histoire, lorsque le docteur Jean Astruc, dans l'œuvre anonyme : « Conjectures sur les mémoires originaux dont il paraît que Moïse s'est servi pour composer le livre de la Genèse », publiée à Bruxelles en 1753, cherchait pour la première fois à systématiser la théorie des sources plus anciennes utilisées au moins dans une partie du Pentateuque.

Depuis l'époque de ces illustres savants, la critique, sans la moindre préoccupation philosophique, a appliqué à la Bible et à l'histoire du christianisme ces principes scientifiques, qui ne sont susceptibles d'aucune atténuation ou

Digitized by Google

déformation, parce que ce sont simplement les principes de la science historique, telle qu'elle est. Ce n'est vraiment pas notre faute si, venus après des siècles d'études critiques, nous trouvons déjà renversées ces positions que prenait la théologie traditionnelle sans discuter les textes et sans vérifier leur valeur documentaire; nous avons bien mérité au contraire, nous semble-t-il, de l'apologétique catholique, si nous cherchons loyalement à transporter l'édifice de la foi des bases fragiles d'une exégèse manifestement anticritique, sur les fondements solides, parce qu'inattaquables, qu'offrent les exigences profondes de l'esprit humain et les nécessités vitales d'où est sortie l'histoire du christianisme.

Mais il y a plus. L'indépendance, voire même la priorité de la critique vis-à-vis de la philosophie dans notre mouvement intellectuel, peut être constatée d'une manière très sensible chez plus d'un de nos hommes d'étude. Ce sont les longues recherches critiques à propos de l'Ancien comme du Nouveau Testament qui ont amené l'abbé Loisy, dont les premiers ouvrages avaient un caractère exclusivement critique, à écrire, en 1900 et 1901, ces magnifiques études sur la *Révélation* et sur la *Religion* d'*Israël*, qui marquent le début de son activité apologétique.

Ce sont de longues études documentaires sur les récits évangéliques qui ont conduit plusieurs d'entre nous à réviser la croyance traditionnelle

Digitized by Google

sur la fondation de l'Eglise et sur l'institution des sacrements.

Ce sont enfin de longues années de patiente étude comparative des diverses époques marquant l'évolution de la pensée catholique qui nous ont pour ainsi dire inconsciemment poussés à adopter une nouvelle théorie de l'origine de la dogmatique depuis les enseignements du Christ, préférant reconnaître l'œuvre latente et ininterrompue d'un divin esprit révélateur, plutôt que de contredire la réalité des faits en admettant une révélation soudaine et complète des vérités du Credo qui n'a jamais eu lieu. Cela est si vrai, que l'on n'a pas de peine à trouver parmi nous des savants qui, réfractaires par tempérament à toute préoccupation synthétique, dédaigneux de toute tentative de conciliation apologétique, font profession de criticisme pur et négligent, s'ils ne les combattent pas, ces nouvelles hypothèses générales que nous énonçons timidement pour réconcilier la foi qui décline avec la science critique qui se renouvelle.

Ce que nous avons dit nous semble suffisant pour montrer que c'est seulement un adroit expédient de polémique et non point une reconnaissance impartiale des faits qui a pu induire les rédacteurs de l'Encyclique à frapper dans notre mouvement certaines idées philosophiques représentant tout au plus les conclusions de

Digitized by Google

longs efforts critiques, mais ne constituant en aucune façon la clef de voûte de notre édifice scientifique ni la cause déterminante de nos recherches.

Nous ne pouvons donc pas, encore moins voulons-nous suivre l'Encyclique sur un terrain aussi peu solide et si plein d'embûches. C'était assurément un procédé commode que de représenter au public notre mouvement comme reposant sur quelques principes abstraits — combien déformés, nous le verrons plus loin — dont la forme paradoxale à dessein les fait paraître incompatibles avec les positions théologiques fondamentales du catholicisme. Mais ce serait trop naïf de notre part de laisser s'établir sans protestation une pareille équivoque. Nous devons, au contraire, revendiquer avant tout le point de vue critique comme étant de fait la base de toute notre pensée ; nous devons montrer que si le modernisme n'est pas un simple nom à signification ambiguë, c'est une méthode ou, pour mieux dire, c'est la méthode critique, appliquée comme il convient, à l'étude des formes religieuses de l'humanité en général et du catholicisme en particulier. Et si cette application loyale entraîne une révision complète des bases positives sur lesquelles s'édifie l'interprétation scolastique du catholicisme et fait naître, par conséquent le désir d'une nouvelle apologie de la foi religieuse, cela ne doit pas du tout être

Digitized by Google

attribué à un caprice naturel de notre raison, superbement dédaigneuse de la scolastique dont, au contraire, nous connaissons parfaitement les principes et apprécions les fonctions historiques, mais bien à une évidente exigence du sentiment religieux qui cherche sans cesse, dans de nouvelles formes de pensée, à conserver son efficacité parmi les hommes. Elaborée en un temps où le sens historique faisait complètement défaut et où l'on n'avait pas la moindre notion de ce qu'avait été l'évolution de l'idée chrétienne, la scolastique du Moyen-Age, c'est-à-dire la fusion de la pensée aristotélicienne avec l'enseignement catholique, tel qu'il s'était formé dans la période qui s'étend jusqu'au XIIe siècle, devait inévitablement perdre sa valeur primitive le jour où sa conception d'une révélation mécanique, pétrifiée en quelque sorte au moment même où elle a été achevée, se vit privée de la base des témoignages bibliques et patristiques, recueillis sans le moindre discernement critique. Si l'on ajoute à cela le travail de révision auquel le réalisme logique d'Aristote a été soumis dans la tradition philosophique plus récente, on comprendra aisément la crise profane dans laquelle devait tomber la doctrine scolastique du catholicisme. Le modernisme est né et il a grandi comme une tentative de résoudre cette crise douloureuse et il se maintiendra sous ce nom jusqu'au moment où, après avoir soutenu et

Digitized by Google

répandu par les efforts de son abnégation persévérante la nouvelle interprétation du catholicisme, il se confondra définitivement avec lui.

Nous avons donc les plus justes raisons de nous refuser à suivre pas à pas l'Encyclique dans la fausse description qu'elle a fait du moderniste comme philosophe, croyant, théologien, critique, apologiste, réformiste, en opposant à chacune des parties de cette exposition la confession sincère de nos modestes intentions et de nos véritables idées. La prétention d'offrir la synthèse du modernisme nous a paru très singulière, puisque nous sommes les premiers à déclarer hautement et fortement que nous n'avons encore aucune synthèse définitive, mais que nous nous acheminons péniblement, et non sans trébucher parfois, des résultats désormais acquis de la critique à une apologie qui tend simplement, non pas à détruire la tradition, mais bien à utiliser les anciens postulats religieux inséparables de la plus authentique conception du catholicisme.

Nous exposerons donc, dans un résumé rapide, les résultats de la critique biblique et historique ; nous montrerons qu'ils entraînent la nécessité de changer la conception de l'inspiration, de la révélation et de distinguer, pour ce qui regarde le Nouveau Testament, entre l'histoire réelle et l'histoire interne, entre le Christ historique et le Christ mystique ou de la foi ; nous

Digitized by Google

parlerons aussi du fait indiscutable que la tradition catholique, c'est-à-dire la transmission vivante de l'esprit religieux qui jaillit de l'Evangile, a subi de profondes révolutions, en ce qui concerne son expression théorique, à mesure qu'elle a passé de la prédication messianique du Christ aux Pères hellénistes du IIe siècle, aux controversistes antignostiques, aux définitions des premiers conciles œcuméniques, aux docteurs du Moyen-Age, à la systématisation scolastique, aux formules du Concile de Trente, et nous ajouterons ensuite comment la constatation loyale de cette évolution nous a amenés, pour maintenir notre foi, à la conception d'une permanence du divin dans la vie de l'Eglise, pour laquelle toute nouvelle formule doctrinale et toute nouvelle institution juridique, en tant qu'elles tendent plus ou moins consciemment à la conservation de l'esprit religieux de l'Evangile, ont en elles-mêmes des raisons justificatives de s'établir et de durer.

Personne ne peut contester les résultats de la science historique ; nous prenons donc hardiment le parti de nous en accommoder. La critique moderne a renouvelé les horizons de l'histoire ; elle constitue un instrument délicat et compliqué dont nous nous promettons d'user simplement pour évoquer, sans fiction ni chimère les faits enfouis dans les ténèbres du passé. Nous obéissons à une logique élémentaire en

Digitized by Google

appliquant cette méthode aux traditions et aux documents religieux. En outre, nous sommes, ce faisant, fidèles à un principe théologique orthodoxe, d'après lequel, parmi les *lieux théologiques*, c'est-à-dire parmi les sources dont on tirait les enseignements de la foi, l'Ecriture occupe la première place et doit, par conséquent, être étudiée avec la plus sérieuse attention, afin que les démonstrations basées sur elle ne reposent point sur le sable.

Il ne peut exister de conflit entre la foi et la raison ; c'est ce qu'affirme Saint Thomas (C. G. I. 7). Nous devons donc appliquer sans crainte notre critique à l'étude de la religion, persuadés que si quelque élément de notre dogmatique doit tomber sous ses coups, c'est qu'il ne faisait certainement pas partie de la substance de la foi religieuse.

Passant ensuite à la discussion des principes philosophiques que l'Encyclique nous reproche, nous montrerons que quelques-unes de ses allégations sont fausses et que d'autres, vraies dans une certaine mesure, n'ont rien de contraire à la véritable tradition catholique qui, il ne faut point l'oublier, n'est pas circonscrite par la *Somme* de Saint Thomas et encore moins par le Concile de Trente. Le Christianisme a eu, avant l'une et l'autre de ces étapes, une longue histoire, et rien ne s'oppose à ce que nous revenions à une interprétation du catholicisme qui leur

Digitized by Google

soit antérieure à toutes deux, si les besoins religieux qui ont provoqué cette interprétation ont quelque affinité avec les besoins religieux de l'âme moderne.

Digitized by Google

CHAPITRE II

La critique littéraire de l'Ancien Testament.

L'Encyclique représente donc comme une habile tactique des modernistes leur volonté de ne point se donner comme philosophes en écrivant l'histoire, tandis que leur histoire ou leur critique ne s'exprime que dans la langue de la philosophie. Et de fait, le système de critique historique qu'elle construit est un système extrêmement aprioristique, dans lequel les faits se déduisent de quelques principes que l'on considère comme l'essence même de la philosophie moderniste. Mais il faudrait démontrer que telle est bien la méthode adoptée et pratiquée par les modernistes. L'Encyclique ne se fait nul scrupule d'omettre cette démonstration, affirmant que « pour qui réfléchit, la chose est aussitôt évidente » ; c'est comme si nous disions que ce que nous pensons doit être de suite connu des autres par voie de réflexion. Pas un mot des résultats auxquels est arrivée la critique historique et des chemins par lesquels elle y est parvenue. Et pourtant c'est là la base de la question et c'est par là que l'on aurait dû commencer. Nous chercherons donc à faire ici briè-

Digitized by Google

vement ce que l'on a cru pouvoir se passer de faire.

L'opinion commune traditionnelle est que nous possédons dans la Bible une histoire absolument complète de la révélation tant de l'Ancien que du Nouveau Testament, dont la vérité nous est garantie dans chacune de ses parties, et par l'autorité de Dieu qui, ayant lui-même inspiré la Bible, en est par conséquent l'historien principal, et par l'autorité des écrivains secondaires qui ont été les témoins immédiats ou tout à fait rapprochés des faits qu'ils racontent, comme Moïse et Josué pour l'Ancien Testament, Mathieu, Jean, Marc et Luc pour le Nouveau. A cela, il n'y a qu'un malheur, c'est que cette conception a été ébranlée dans sa base par la critique littéraire appliquée aux livres historiques de l'un et l'autre Testament.

C'est par le Pentateuque, communément attribué à Moïse, que l'on a commencé. A partir du XVIe siècle, les divers critiques ont fait une série d'observations particulières tendant à démontrer que le Pentateuque, du moins en bloc, ne pouvait pas être l'œuvre de Moïse, ni dater du temps de Moïse. On a remarqué aussi que, dans le livre lui-même, il n'y a rien qui fasse supposer que Moïse en soit l'auteur, à l'exception de quelques paroles qui, comme le Deutéronome, sont expressément indiquées comme ayant été écrites par lui.

Digitized by Google

Mais la pleine solution du problème, non seulement négative, mais positive aussi, était réservée au XIXe siècle, qui a vu paraître toute une pléïade d'illustres critiques, qu'une analyse minutieuse, poursuivie d'un bout à l'autre du Pentateuque, après des preuves nombreuses et de non moins nombreuses hypothèses, a conduits finalement à des résultats concordants et précis. Leurs innombrables observations peuvent être ramenées à ces points principaux : 1° On rencontre partout, dans le Pentateuque, des *doubles emplois*, c'est-à-dire des récits qui rapportent le même fait, ou des lois qui visent le même cas. 2° Malgré la ressemblance du contenu, ces passages doubles diffèrent notablement entre eux par la forme, c'est-à-dire tant par le style que par la langue, l'emploi constant de certains mots, de certains tours de phrase et constructions. 3° Mais ils diffèrent aussi en partie par la matière elle-même, puisque dans les narrations le même fait présente souvent des circonstances diverses qui s'excluent réciproquement ou se succèdent dans un ordre inverse, et dans les lois concernant un même objet, on trouve des ordres contradictoires, souvent relativement aux détails, mais parfois même à la substance. 4° Ce n'est pas seulement au point de vue historique que l'on peut noter des différences, mais encore — et cela est capital — au point de vue religieux, soit dans la

Digitized by Google

manière de concevoir Dieu et ses attributs, soit dans l'idée des relations entre Dieu et l'homme.

De ces constatations de fait, il fallait nécessairement déduire que les passages doubles du Pentateuque ne peuvent provenir d'un même auteur et qu'ils supposent au contraire divers rédacteurs, et cela aussi bien à cause de leurs ressemblances, car il n'est pas probable qu'un écrivain se répète fréquemment lui-même, qu'à cause de leurs divergences, car il est moins possible encore qu'un auteur se contredise ouvertement à si peu de distance.

Mais la critique ne s'est pas contentée de ce résultat négatif ; elle a voulu rechercher aussi la nature et le mode de composition du Pentateuque. D'abord, on avait cru que les doubles passages étaient des morceaux détachés, recueillis on ne sait comment, en sorte que le Pentateuque n'eût été qu'une collection de fragments. Mais plus tard, une étude plus approfondie a démontré que de nombreux passages qui avec les uns sont évidemment hétérogènes par nature et ont par conséquent une autre origine, présentent au contraire avec d'autres une homogénéité frappante, et ainsi on a pu former deux ou plusieurs séries de fragments parallèles, dont chacun se distingue par un caractère spécial, linguistique, historique, juridique et religieux. Ce n'est pas tout ; on a remarqué que chaque série présente une suite

Digitized by Google

bien ordonnée et même complète. Tout cela a confirmé les premiers résultats relatifs à l'origine diverse des passages en question, mais en même temps cela a fourni une base pour conclure ultérieurement que le Pentateuque est composé de documents ayant une origine distincte et étroitement combinés ensemble par un ou plusieurs rédacteurs, qui, naturellement, ont dû assujettir les documents à des coupures, des additions et des modifications selon que le réclamait l'unité de l'œuvre ou le but qu'ils poursuivaient.

Les documents qui constituent le Pentateuque sans tenir compte de quelques courts fragments et des additions rédactionnelles, sont au nombre de quatre : 1° celui que l'on a qualifié d'abord de premier Elohiste, parce qu'il appelle Dieu Elohim jusqu'à la théophanie mosaïque, et, à partir de ce moment, Iahve, nom révélé par Dieu lui-même à Moïse. Mais actuellement, ce document est désigné sous le nom de *Code sacerdotal*, parce que, outre le résumé historique qui va du commencement du monde à la mort de Moïse, il contient la législation relative principalement au culte et au sacerdoce. 2° Le second Elohiste, appelé maintenant *Elohiste* tout court, parce qu'il emploie de préférence le nom d'Elohim, même après la révélation mosaïque. Son contenu, qui va de la vocation d'Abraham à la mort de Moïse, est principalement his-

Digitized by Google

torique, mais il renferme également quelques parties légales, et notamment celle qui se nomme dans l'Exode le Livre de l'Alliance, code surtout moral et religieux. 3° *Le Iahviste*, qui adopte le nom de Iahve dès le commencement et qui s'occupe presque exclusivement d'histoire à partir de la création. 4° *Le Deutéronomiste*, ainsi appelé parce qu'il constitue presque en entier le Deutéronome ; de même que le Code sacerdotal, c'est un livre principalement légal, se servant de l'histoire seulement comme d'un moyen pour inculquer l'obéissance à la loi, histoire et loi mises dans la bouche de Moïse peu de temps avant sa mort dans les plaines de Moab.

Il résulte de ce que nous venons de dire cette conséquence que les quatre documents composant le Pentateuque, non seulement ne peuvent être l'œuvre d'un seul et même auteur, mais ne sauraient pas davantage dater d'une même époque, car les conceptions religieuses diverses, et par-dessus tout les dispositions légales contraires supposent des différences de temps : *Distingue tempora et conciliabis jura.*

Au début on a vu que les documents s'étaient succédé dans l'ordre même où nous les avons énumérés ci-dessus, en sorte que le premier Elohiste, ou Code sacerdotal, serait le plus ancien de tous. Mais ensuite une critique plus minutieuse a démontré le contraire. Une con-

Digitized by Google

frontation attentive avec les autres livres de l'Ancien Testament, tant historiques que prophétiques, a fait voir que la législation du Code sacerdotal, dans ses points les plus saillants, était inconnue en Israël avant la captivité de Babylone, et que c'est seulement après cette époque qu'elle entra en vigueur. Il fallait nécessairement conclure que le document lui-même contenant cette législation était postérieur et non pas antérieur à la captivité, et puisque nous lisons qu'Esdras donna à la nouvelle société religieuse à Jérusalem une loi qu'il avait rapportée de Babylone, il était naturel de supposer que celle-ci était précisément le Code sacerdotal. On a pu déterminer assez exactement aussi la date du Deuteronomiste ; comme il a pour but d'inculquer la loi de l'unique sanctuaire en Israël, loi inconnue de l'antiquité, il a été raisonnablement identifié, ainsi que l'ont fait d'ailleurs Saint Jérôme et d'autres anciens auteurs ecclésiastiques, avec le Livre de la Loi, trouvé sous Josias et composé par conséquent peu de temps auparavant, d'après lequel le saint roi voulut que le temple de Salomon à Jérusalem, après la destruction de tous les autres temples de Palestine, demeurât l'unique sanctuaire légitime des Juifs. Le second Elohiste et le Iahveiste remontent à une époque encore plus reculée, puisqu'ils renferment une législation sacrée que nous trouvons en vigueur en Israël

Digitized by Google

dès les temps les plus éloignés ou tout au moins avant la réforme de Josias.

Les conclusions au sujet de l'origine des divers documents ont reçu une évidente confirmation par la comparaison faite avec les écrits prophétiques, puisqu'il a été constaté que les documents Elohiste et Iahviste présentent de nombreuses ressemblances de langue et de pensée avec les prophètes les plus anciens, comme Amos et Osée, tandis que le Deutéronomiste en offre d'analogues avec Jérémie qui vécut au temps de la réforme de Josias, et le Code sacerdotal avec Ezéchiel, qui entre tous les prophètes fut celui qui s'intéressa le plus au culte après la destruction de Jérusalem par les Chaldéens.

En appliquant les mêmes procédés critiques aux autres livres historiques de l'Ancien Testament, on a vu aussi que ce ne sont pas des ouvrages de premier jet, mais des compilations. Pour le livre de Josué on a constaté que les documents qui le composent sont la suite de ceux qui composent le Pentateuque, raison de plus pour affirmer qu'aucun d'eux ne peut avoir été écrit par Moïse. Quant aux livres des Juges et des Rois, si leurs sources ne proviennent pas des mêmes auteurs que le Pentateuque, ils émanent du moins des mêmes écoles d'écrivains et ils ont subi des rédactions identiques. Le livre des Paralipomènes, quoique plus récent et

Digitized by Google

composé de deux documents moins anciens, n'est pas de moindre importance pour nous, puisqu'en se servant entre autres du livre des Rois il montre par là à l'évidence que le système de composition des livres historiques chez les Hébreux était bien tel que la critique le décrit.

Toute cette construction critique n'est point la découverte des modernistes, mais de savants éminents appartenant à divers pays et confessions religieuses. A moins que l'on ne veuille prétendre, comme l'Encyclique l'affirme des critiques catholiques, qu'ils forment une société internationale de fanfarons et d'imposteurs, leur jugement qui concorde ne peut pas être sans valeur, même pour ceux qui ignorent l'art difficile de la critique. Mais, dit-on, ce sont des rationalistes ? Et qu'est-ce que cela prouve ? Leurs recherches sont fondées, non pas sur leur rationalisme, mais sur leurs raisonnements, leur vaste savoir et surtout sur la scrupuleuse observation des textes et des faits. Du reste, il n'en manque pas parmi eux qui, comme nous, respectent l'autorité divine de la Bible et reconnaissent le Christ notre Sauveur.

Même parmi les catholiques, tous ceux qui ont consacré leur vie et leurs forces à des études aussi vastes et aussi difficiles ont dû se convaincre, souvent bien malgré eux, de la légitimité de la critique biblique. Il est vrai que la commission pontificale « De re biblica », par sa célèbre

Digitized by Google

réponse du 27 juin 1906 a solennellement déclaré insuffisants les arguments amassés, comme elle dit, par la critique contre l'authenticité mosaïque du Pentateuque ; mais un tel décret n'a pas et il ne prétend pas d'ailleurs avoir aucune valeur scientifique. On n'ignore point que, parmi les consulteurs de la Commission, les plus savants et les plus connus par leurs travaux dans le monde scientifique acceptent les décisions de la critique ; quant aux consulteurs théologiens qui naturellement tiennent opiniâtrement à l'opinion traditionnelle, on peut très justement répéter de chacun d'eux ce que l'illustre critique et philologue Ch. A. Briggs (1), bien connu par ses tendances catholiques, disait de l'un des secrétaires de la Commission : « La façon dont cet auteur traite la Bible est si antiscientifique et la manière dont il se sert de la langue hébraïque prouve qu'il en est si profondément ignorant, qu'aucun véritable homme d'étude ne peut le juger compétent pour émettre un avis quelconque en matière de science hébraïque et son seul nom discrédite du coup la réponse de la Commission ». La science philologique et critique des cardinaux auxquels appartient exclusivement le vote définitif, n'est pas à un niveau plus élevé et leur attention, distraite par tant

(1) The papal Commission and the Pentateuch. Londres, 1906.

Digitized by Google

d'autres affaires, n'a pas même pu effleurer légèrement un ensemble de travaux accumulés par plusieurs générations de critiques. Autant valait les appeler à donner leur avis sur des questions compliquées d'astronomie, comme leurs prédécesseurs dans l'affaire de Galilée. Il était naturel que, pour se tirer d'embarras, ils s'en tinssent à l'argument de la tradition. Mais les livres historiques de l'Ancien Testament, par lesquels on voudrait démontrer l'existence d'une tradition ininterrompue depuis Moïse, sont soumis, nous l'avons vu, à la même critique que le Pentateuque, et chez les plus anciens, quand il est question de loi, cela s'entend, comme dans le Pentateuque, de la loi deutéronomique. L'attribution faite à Moïse du Pentateuque en entier se rencontre pour la première fois dans les Paralipomènes, écrits environ mille ans après Moïse, distance trop considérable pour que l'on puisse accorder à cette tradition une valeur historique.

D'ailleurs, la même Commission biblique, tout en proclamant hautement l'insuffisance des arguments de la critique, laisse comprendre qu'au fond elle en sent toute la force. C'est pour cette raison qu'elle admet que Moïse a pu se servir de secrétaires dont il a ensuite mis en ordre et publié les écrits. Evidemment, il faut voir là une concession au caractère composite du Pentateuque, concession insoutenable du

Digitized by Google

reste dans la forme où elle est proposée et de plus insuffisante pour le but qu'on a en vue, car les diverses parties qui composent le Pentateuque diffèrent non seulement par la rédaction qui oblige à les attribuer à plusieurs plumes, mais aussi par le contenu qui suppose des esprits divers ayant écrit indépendamment les uns des autres et en dehors aussi d'un rédacteur unique. De même, admettre que, dans le cours des temps, des gloses et des modifications se sont introduites dans le Pentateuque, c'est reconnaître que les critiques ont raison quand ils disent que certaines parties portent en elles l'empreinte d'une époque postérieure à Moïse ; mais, là encore, la concession ne réussit pas à sauver l'authenticité mosaïque, puisque plusieurs au moins de ces parties ne présentent aucun caractère d'additions postérieures, mais forment un seul tout avec d'autres parties du contexte et par conséquent ne peuvent être regardées comme des gloses par une critique sereine et impartiale.

En face de ces résultats de la critique biblique basée sur des faits indéniables et admis par tous ceux qui étudient sérieusement sans se laisser détourner de leurs recherches par des préjugés hérités du passé, les modernistes n'ont pas cru pouvoir se soustraire à la lumière de la vérité en se mettant en opposition criante avec la science et les savants. Mais plutôt, tandis que d'un côté ils ont accepté loyalement les résultats cer-

Digitized by Google

tains de la critique, ils ont cherché de l'autre à prendre en théologie de nouvelles positions, afin que la critique ne pût pas choquer leur foi.

Avant tout ils ont compris qu'il faut décidément renoncer à l'illusion de posséder dans la Bible une histoire entièrement parfaite de la religion d'Israël. Les livres historiques de l'Ancien Testament sont des compilations de documents provenant d'époques diverses et qui, tous, font entrer dans l'époque de Moïse et dans celles qui suivent des institutions et des coutumes en vigueur au moment de leur rédaction. Ils nous fournissent ainsi les matériaux pour pouvoir reconstruire critiquement cette histoire, mais ils ne la reconstituent pas eux-mêmes.

Cela revient-il à dire que les livres de l'Ancien Testament racontent une fausse histoire ? Nous touchons ici à l'un des problèmes les plus délicats dans la conciliation entre la foi et la critique rendant hommage à la vérité. Nous soutenons que l'on n'est point fondé à taxer de fausseté les écrivains sacrés. Le mot de fausseté a d'ailleurs une signification relative ; pour qu'une affirmation puisse être déclarée mensongère, il ne suffit pas, par exemple, qu'elle ne corresponde point à la réalité des faits, il faut encore que l'auteur l'ait regardée et qu'il ait voulu qu'on la regarde comme une affirmation de la réalité. Autrement il faudrait soutenir qu'Homère, le Dante, Manzoni et tant d'autres écrivains sont des impos-

Digitized by Google

teurs. La véracité et la fausseté se mesurent donc au caractère du livre, au genre littéraire auquel il appartient. L'histoire, dans le sens étroit du mot, tend à la reproduction exacte des faits, tandis que le poème et tous les autres genres de littérature intensive ont en vue un autre ordre de vérités qui dépasse la réalité matérielle des faits. Et ces deux genres de littérature ne sont pas séparés par une division nette et profonde ; il y a entre eux toute une série de degrés variés dans lesquels le réel se mêle au fictif d'une foule de façons. Il existe également un genre d'histoire qui fait une plus ou moins large place à des descriptions, discours et dialogues imaginaires. C'est même là le procédé que les classiques comme Hérodote, Xénophon, Tite-Live et Tacite ont généralement adopté en écrivant l'histoire, sans qu'on puisse pour cela les accuser de fausseté. Et l'on ne devrait point s'étonner si, chez les peuples orientaux, doués par tempérament d'une imagination plus ardente, l'histoire devient encore plus intensive. Quel que soit le caractère d'un livre, même s'il est écrit dans la forme narrative, on ne doit pas le juger à priori, mais seulement après un examen attentif et minutieux de son contenu. Or un semblable examen montre clairement que les livres descriptifs de l'Ancien Testament, composés comme ils le sont au moyen d'une compilation étudiée de plusieurs sources racontant di-

Digitized by Google

versement les faits et usant en cela d'une souveraine liberté, soit que cette liberté tienne à la nature de l'auteur ou de la tradition à laquelle il se rattache, ne sont point de l'histoire au sens propre et moderne du mot. C'est avec juste raison qu'on les appelle des histoires sacrées, c'est-à-dire écrites et adoptées pour l'éducation de la vie et du sentiment religieux.

On ne doit pas non plus considérer tout élément fictif comme décidément opposé au caractère d'histoire religieuse, car très souvent, au contraire, les histoires en tout ou en partie imaginaires édifient davantage que les faits rigoureusement vérifiés et nous avons raison de faire grand cas des antiques légendes des saints et des saintes et de les lire avec profit, bien que nous sachions qu'elles contiennent des éléments dont la source doit être cherchée en grande partie dans l'imagination du pieux écrivain. Dans la Bible elle-même nous avons un manifeste exemple d'invention innocente dans le livre de la Sagesse qui est mis tout entier dans la bouche de Salomon, quoique l'on admette universellement aujourd'hui qu'il a été écrit longtemps avant l'ère chrétienne. Mais les théologiens, habitués à se servir de la Bible dans un but apologétique et strictement démonstratif, s'imaginent facilement que ces écrits ont été composés dans ce même but et qu'ils doivent être, par conséquent, exempts de tout genre d'invention. Mais

Digitized by Google

ce n'est là qu'un préjugé. Les livres historiques de l'Ancien Testament, étudiés soigneusement dans leur contenu, ne témoignent aucune prétention de prouver des vérités, mais simplement celle de purifier le sentiment religieux des lecteurs. Les parties légales ne font pas davantage exception. De même que l'auteur de la Sagesse a pu attribuer son livre à Salomon, parce que Salomon était considéré comme l'inventeur et le plus illustre représentant de ce genre de littérature, de même aussi d'autres auteurs ont pu attribuer à Moïse les divers et successifs recueils de lois, parce que c'est de Moïse que venait la Thora, c'est-à-dire le pouvoir de donner en Israël des décisions d'autorité. Du reste, ce qui faisait la valeur d'une loi, ce n'était pas le fait d'avoir été écrite par Moïse, c'était son antiquité ou autre raison analogue. Ainsi, lorsque Josias entreprit son œuvre de réforme d'après le code deutéronomique, il n'en imposa pas les observances en invoquant pour lui une origine mosaïque, mais en montrant que la multiplicité des cultes condamnée par ce même code avait attiré en Israël les châtiments divins dont il contenait la menace et en faisant appel à l'autorité des prophètes alors vivants.

On voit clairement, après cela, dans quel sens nous entendons et admettons la théorie de la justification des mœurs bibliques par l'assimilation vitale, théorie que l'Encyclique nous repro-

Digitized by Google

che dans son § V. Nous n'admettons aucune erreur proprement dite dans la Bible et encore moins des mensonges, même officieux ; c'est pourquoi nous n'avons rien de semblable à justifier par la théorie en question. Mais, du moins, la loi de l'évolution peut nous expliquer l'emploi dans la Bible de certaines formes littéraires qui ne correspondent plus aux usages et aux besoins de notre époque, et c'est précisément à ces formes et aux exigences de la vie des lecteurs pour lesquels chacun de ces livres a été écrit que nous devons très souvent de ne pas trouver dans la Bible ce que nous voudrions et d'y trouver au contraire ce que nous ne voudrions point.

En second lieu, les résultats de la critique nous ont contraints à abandonner l'ancienne conception de l'inspiration biblique. Il n'y a pas très longtemps encore, l'inspiration était considérée comme une dictée verbale de l'Esprit Saint. Mais les théologiens scolastiques eux-mêmes, dans la seconde moité du siècle dernier, ont reconnu qu'un examen même superficiel de la Bible démontre que l'écrivain humain ne saurait être considéré comme un simple instrument matériel, et c'est pourquoi, tout en réservant à l'action directe de Dieu toutes les pensées contenues dans les livres saints, ils ont admis que la façon dont elles ont été exprimées peut être attribuée, malgré l'unanime tradition contraire, au génie de l'homme. Mais les résultats

Digitized by Google

de la critique nous poussent fatalement plus loin. Ce ne sont pas seulement les paroles qui ne peuvent provenir directement de Dieu, mais les idées elles-mêmes, puisqu'elles sont fréquemment contradictoires. Le livre entier, paroles et idées, est l'œuvre de l'homme, sans cesser pour cela d'être aussi l'œuvre de Dieu, mais sans qu'il y ait à faire entre les idées et les paroles une distinction ignorée de l'antiquité. L'inspiration n'est plus regardée comme consistant en une transmission mécanique de la parole et de l'idée, de Dieu à l'homme ; nous voyons en elle une conception vitale de la parole en même temps que de l'idée, par l'œuvre de l'homme, mais celui-ci n'en est pas moins uni d'une manière spéciale et surnaturelle à Dieu qui a élevé ainsi, en l'homme et par le moyen de l'homme, à des degrés toujours supérieurs de sens religieux, le peuple d'Israël.

Par ce qui précède on peut aisément comprendre combien notre conception de l'inspiration diffère de celle que l'Encyclique nous attribue au § III. Non seulement nous ne considérons pas l'inspiration comme la simple manifestation, correspondant à un intime besoin, que chaque croyant peut faire de sa foi, mais nous la regardons comme une œuvre particulière de Dieu et même comme l'exécution d'un grandiose plan divin pour le salut de l'homme. Qu'il y ait dans les livres saints des imperfections non seulement

Digitized by Google

quant à la langue et au style, mais encore quant au contenu, c'est un fait qui résulte de l'observation de l'analyse critique. Ce fait, ce n'est pas nous qui l'avons inventé, mais par notre manière de concevoir l'inspiration il nous est facile de lui trouver une explication. Si les idées et les paroles émanaient de Dieu même, s'il les avait ainsi simplement transmises à l'écrivain inspiré, il aurait certainement employé celles qui pouvaient le mieux correspondre à la capacité des lecteurs de tous les temps et il n'aurait pas eu besoin pour cela de répétitions différentes et souvent contradictoires ; mais puisque les paroles et les idées sont l'œuvre de l'homme, les unes et les autres participent nécessairement de l'imperfection humaine et de là les répétitions fréquentes et les contradictions. L'inspiration n'a pas été accordée pour empêcher ces imperfections, mais pour que, malgré ces imperfections même, l'œuvre de l'homme pût parvenir à accomplir le sublime dessein de Dieu.

Enfin, outre la notion d'inspiration, la critique nous oblige à changer celle de la révélation, non dans sa substance, puisque pour nous aussi la révélation est le message de Dieu à l'homme, mais quant à la manière dont le message divin a été transmis à l'homme. L'Encyclique insiste surtout sur le caractère extérieur de la Révélation. Mais nous ne nions pas non plus que pour la transmission du message divin à la masse des

Digitized by Google

fidèles, il faille nécessairement un moyen extérieur, c'est-à-dire un intermédiaire entre Dieu et l'homme : l'homme de Dieu, le prophète. Mais de quelle façon Dieu communique-t-il avec le prophète ? Les récits bibliques donnent certainement à ces communications une forme extérieure ; mais est-ce là une représentation artificielle ou bien l'expression exacte de la réalité ? La première hypothèse, après tout ce que nous avons dit sur le caractère de véracité de l'histoire sacrée, ne peut être jugée impossible ; elle apparaîtra même comme la plus probable, si l'on réfléchit qu'une seule et même révélation, par exemple celle de Moïse au Sinaï, est relatée de différentes manières dans les divers documents. On a observé qu'en général le Iahviste accorde une réalité objective aux apparitions divines ; l'Elohiste les réduit, au contraire, à des songes nocturnes, tandis que de tous les éléments sensibles qui constituent la vision, le Code sacerdotal conserve seulement la parole de Dieu. Qui donc soutiendra qu'au fond de toutes ces diverses représentations qui tendent graduellement à l'immatérialité, il n'y a pas une réalité purement spirituelle ?

En tout cas, nous ne pouvons apprendre directement et exactement par le moyen des livres historiques de l'Ancien Testament quelle est la nature du fait de la Révélation ; il faudrait plutôt recourir aux livres prophétiques qui

Digitized by Google

sont une source plus directe et par conséquent plus sûre. Or, si les prophètes font parfois mention de visions, le plus souvent ils n'en parlent point et ils conçoivent la voix de Dieu comme une force intérieure à laquelle ils ne peuvent se soustraire. Du reste on ne voit pas pourquoi on attribuerait tant d'importance à la révélation extérieure, comme si celle-là seulement pouvait nous rendre certains que Dieu s'est manifesté aux hommes, tandis que nous savons que Dieu ne peut être un objet direct de nos sensations et que, d'autre part, les moyens ne lui manquent pas de communiquer directement et sans possibilité de doute à l'âme du prophète.

L'histoire biblique nous représente la Révélation non seulement comme extérieure, mais encore comme s'étant produite soudainement et par le moyen d'un seul homme : Moïse, les Prophètes n'auraient pas fait autre chose qu'expliquer et inculquer la Révélation mosaïque. Mais encore, sur ce point, la critique nous a obligés à changer d'idée. Elle nous a enseigné que les diverses institutions et législations se sont succédé pendant un long espace de temps, chacune d'elles étant venue modifier et améliorer la précédente. Les livres historiques de l'Ancien Testament font entrevoir des temps plus anciens où le peuple hébreu se trouvait au même niveau religieux que les autres peuples. Cette position, à l'époque de l'écrivain, est déjà

Digitized by Google

dépassée, mais non pas entièrement ; on voit très bien qu'Israël a encore besoin que Dieu veille constamment pour le préserver de retomber dans l'idolâtrie et dans ses vices. Ce danger apparaît comme plus ou moins grave selon les différents livres. Dans cette grande œuvre progressive de renouvellement et d'éducation religieuse du peuple israélite, ce n'est pas seulement Moïse qui a servi à Dieu d'instrument, mais aussi les prophètes, ses successeurs, dont beaucoup ne nous ont laissé aucun écrit ni même leur nom. L'Esprit de Dieu ne s'est pas astreint à une seule époque ou à un cercle auguste de personnes ; il s'est répandu largement au cours des siècles et des générations humaines, amenant sans cesse son œuvre à une plus haute perfection.

Une dernière observation, qui n'est pas dépourvue d'importance, sur la nature de la révélation, est que son objet n'a pas été tant la connaissance abstraite de la divinité que l'instruction pratique sur la manière d'adorer Dieu et de conformer notre vie à la loi suprême de sa volonté. Les Prophètes ont donné aux rois et au peuple des indications pour les cas individuels ; le Pentateuque contient les prescriptions générales et les autres livres historiques racontent le bien et le mal qui est survenu à Israël par suite de l'observation ou de la transgression de la Loi.

Digitized by Google

CHAPITRE III

La Critique et le Nouveau Testament.

Ce que le Pentateuque est pour la religion d'Israël, les Evangiles le sont pour le Christianisme. Même au point de vue critique, il y a entre ces deux parties, qui sont les plus intéressantes de la Bible, plusieurs analogies. De même que les origines de la religion israélite sont diversement représentées par les quatre sources qui constituent le Pentateuque, ainsi les origines du christianisme le sont par les quatre Evangiles qui demeurèrent pourtant séparés dans l'Eglise et non point fondus en un Diatessaron unique, comme celui qui, pendant longtemps, fut en usage dans les antiques Eglises de Syrie.

Et les différences entre les Evangiles, si l'on s'en tient à la lettre, prennent bien souvent le caractère de véritables antilogies. De tout ceci, l'Encyclique ne veut rien savoir et contre le jugement des critiques, elle en appelle, avec des paroles dédaigneuses, à la foule innombrable des Docteurs qui, bien qu'incomparablement plus saints et plus savants que les modernistes, n'ont jamais trouvé quoi que ce fût à reprendre

Digitized by Google

dans les Livres Saints. Cependant la vérité est que les Docteurs, en lisant et en comparant entre eux les Evangiles, se sont souvent aperçus de frappantes contradictions que leur piété s'est efforcée d'expliquer en en rejetant la faute ou sur une transcription vicieuse ou sur une erreur de traduction, ou sur la pauvre intelligence des lecteurs. Mais quand ils se sont ainsi ingéniés à rétablir une parfaite concordance entre les Evangiles, y sont-ils toujours parvenus en réalité ? C'est là la question. La publication ininterrompue de nouveaux essais d'harmonisation des Evangiles, de nouveaux travaux pour les concilier entre eux, tendrait plutôt à prouver le contraire. Un exemple suffira : que d'explications n'a-t-on pas données et n'imagine-t-on pas encore pour faire concorder les trois premiers Evangiles avec Saint Jean sur la date de la dernière Cène et de la mort de Jésus ? Cela prouve que pour résoudre la contradiction on n'a pas trouvé de solution lumineuse, capable de satisfaire tout le monde, et on ne l'a pas trouvée, parce qu'elle n'existe pas. Passe encore s'il ne s'agissait que de ce seul cas ou de quelques autres cas fort rares ; mais on peut dire, au contraire, qu'il n'y a pas un seul passage important qui ne présente entre les évangélistes de graves et insurmontables divergences.

Ce que dit l'Encyclique est pourtant vrai en partie : il y a entre les Evangiles des différen-

Digitized by Google

ces que les anciens n'ont pas du tout soupçonnées ; et par conséquent c'est bien en vain que la Commission biblique, dans le décret du 29 mai 1907 — *De auctore et veritate historica quarti Evangelii* — en appelle à la solution que les Pères et les exégètes catholiques ont donnée autrefois aux difficultés résultant de la comparaison du quatrième Evangile avec les trois autres ; ils ne pouvaient résoudre des difficultés qu'ils ne connaissaient pas. La critique a fait pour les Evangiles ce qu'elle a fait pour le Pentateuque; elle a découvert le caractère spécial de chacun d'eux et ainsi elle a pu déterminer non seulement les différences de détails, mais encore les différences générales qui tiennent à la nature de chacun de ces écrits et donnent précisément la raison des différences particulières. Pour faire comprendre notre pensée, qu'il nous soit permis de citer quelques exemples. On a observé que dans Saint Marc la vie publique de Jésus suit un développement régulier et progressif. Au commencement, sa filiation divine est un secret que le Père lui révèle à lui seul lors de son baptême ; il opère après cela des miracles tels que le Fils de Dieu seul en peut accomplir, mais il ne prend cependant point expressément ce titre et il défend même aux démons de le lui donner, comme il défend aux malades qu'il a guéris de publier ses prodiges. Le premier à conclure des

Digitized by Google

œuvres opérées par Jésus que celui-ci est le Christ, c'est Pierre, qui le proclame ainsi près de Césarée. A partir de ce moment, Jésus parle souvent de sa messianité et de sa passion qui doit nécessairement la consacrer, mais toujours en secret et seulement avec ses disciples. Le peuple reconnaît et acclame pour la première fois Jésus comme le Messie au moment de l'entrée solennelle à Jérusalem, et Jésus déclare publiquement qu'il est effectivement le Messie dans son procès devant le Sanhédrin. Telle est la texture du second Evangile. Dans Mathieu et dans Luc, au contraire, Jésus, dès le commencement, dans la scène du baptême, est présenté au public comme le Fils de Dieu, et Jésus lui-même, dès le début — dans le sermon sur la montagne chez Saint Mathieu, dans le discours inaugural de Nazareth, chez Saint Luc — se présente à la foule comme le suprême législateur, le Seigneur, le Juge universel, l'oint de Dieu ou le Christ, et par suite les disciples, même avant la confession de Pierre, le proclament Seigneur et Fils de Dieu. Mais, néanmoins, ces deux Evangélistes conservent l'un et l'autre l'injonction faite aux malades guéris et aux démons de garder là-dessus le silence, ainsi que la confession de Pierre à laquelle Mathieu attribue même une importance particulière. Le quatrième Evangile aussi, à l'exemple de Mathieu et de Luc, fait proclamer publiquement Jésus Fils de Dieu dès

Digitized by Google

le commencement, lors du baptême de Jean et, dès le début aussi, il le fait reconnaître comme tel par ses disciples. Mais le quatrième Evangile va plus loin que les deux autres. Non seulement il ne conserve plus aucune trace de l'ordre suivi par Marc, omettant toute injonction de Jésus de taire sa qualité de Messie et ne disant même rien de la confession de Pierre à Césarée, mais, en outre, il représente Jésus comme ne parlant que de lui-même, dès la première heure, pour proclamer et défendre contre l'opposition des Juifs ses dons divins, c'est-à-dire son origine céleste, son existence antérieure à la création du monde, son unité avec le Père, sa coopération à l'œuvre de la création et de la révélation, etc., toutes idées qui ne se rencontrent jamais dans les autres Evangiles et que l'Evangéliste a exposées d'abord dans le prologue et fait répéter ensuite, au moins en partie, par Jean-Baptiste.

A ces diverses manières de concevoir la révélation faite par Jésus de sa filiation divine, correspond aussi une façon différente de représenter son histoire également par rapport à cette filiation. Saint Marc conserve à la figure humaine de Jésus tous ses traits ; il lui attribue la compassion, la tendresse, la colère, l'impatience, la peur, l'ennui et même la tentation, la puissance limitée — comme lorsqu'il guérit plusieurs des malades qui lui sont amenés à

Digitized by Google

Capharnaum, mais non point tous, ou comme lorsqu'il *ne peut* faire aucun miracle à Nazareth — et aussi l'ignorance — comme quand il est obligé d'interroger pour savoir quelque chose ou lorsqu'il déclare ne point connaître le jour de la fin du monde. Mathieu et Luc prennent grand soin de faire disparaître de la physionomie de Jésus tous les traits qui semblent contredire sa filiation divine, principalement l'impuissance et l'ignorance. Il faut remarquer, par exemple, la manière dont la réponse faite par Jésus, d'après Saint Marc, à celui qui l'avait appelé « bon Maître » : « Pourquoi m'appelles-tu bon ? Nul n'est bon, si ce n'est Dieu », est transformée par Mathieu de façon à ne pas paraître nier à Jésus l'attribut de la bonté divine : « Pourquoi m'interroges-tu sur ce qui est bon ? Un seul est le bon ». Saint Luc omet complètement cet épisode. Mais dans Mathieu et dans Luc tous les traits humains n'ont pas disparu ; il reste surtout la scène de la tentation et la scène éminemment humaine de Getsémani. Dans Saint Jean, au contraire, Jésus pense, parle et agit continuellement du point de vue de son union avec le Père et, par conséquent, il n'y a et il ne peut plus y avoir en lui aucune affection ou faiblesse humaine, encore moins la tentation et l'agonie morale du Jardin des Oliviers où, au lieu de cela, nous le voyons aller lui-même au devant de ses ennemis et les terras-

Digitized by Google

ser au seul son de sa voix. Cette tendance différente, plus ou moins accentuée, de faire ressortir la divinité du Christ sur son humanité explique beaucoup des divergences entre les Evangélistes.

Mais la critique ne s'est pas contentée de rechercher les caractères propres à chaque Evangile et la distance qui les sépare l'un de l'autre ; elle a eu soin d'examiner attentivement aussi les ressemblances et les relations mutuelles de parenté. Cet examen, qui avait été fait pour les documents constitutifs du Pentateuque, a soulevé dans son application aux Evangiles des problèmes plus sérieux encore et a donné des résultats beaucoup plus importants

On avait observé depuis longtemps — c'est un fait qui saute facilement aux yeux — que les trois premiers Evangiles présentent de frappantes ressemblances entre eux, ce qui les a fait désigner sous le nom générique de Synoptiques. Avant tout, les ressemblances concernant la matière dont un tiers environ est commun à tous les trois et dans une proportion notable, quoique plus faible, à deux seulement, Mathieu et Luc ; étant donné les formes multiples de l'activité de Jésus et l'ampleur de son enseignement, le fait est certainement significatif. Mais, ce qui est plus significatif encore, les ressemblances s'étendent jusqu'à la lettre dans ses plus petits détails, non seulement dans les discours — ce qui est très remarquable, car Jésus

Digitized by Google

n'a pas parlé grec, mais araméen, en sorte que les Evangiles se sont accordés littéralement dans une même manière de traduire — mais aussi dans les récits. Tout ceci est d'autant plus pour surprendre que les plus saisissantes antilogies se mêlent aux ressemblances et qu'à côté des traits communs, il s'en trouve d'autres qui n'ont rien d'équivalent dans les autres Evangiles. Quelle est donc cette méthode ? Le problème a exercé depuis plus d'un siècle le génie des savants, mais on peut dire finalement que la question des Synoptiques a reçu une solution unanime et définitive avec l'hypothèse de la double source. D'après cette hypothèse, la première source, qui explique les ressemblances communes à tous les trois, est Saint Marc : il a servi de bases aux deux autres. Les raisons principales de cette conclusion sont les suivantes : La matière contenue dans Saint Marc se retrouve toute dans les deux autres Synoptiques également à très peu d'exception près, tandis que de fort nombreux passages de Mathieu et de Luc manquent complètement dans Saint Marc. Si donc Marc est la source commune des deux autres, on comprend facilement comment il a dû être complété au moyen d'autres sources écrites ou orales ; mais vice versa, on ne comprendrait pas qu'une source plus vaste, comme Saint Mathieu, par exemple, ait pu se restreindre dans un Evangile beaucoup plus court

Digitized by Google

comme Saint Marc. Il faudrait dire que celui-ci a voulu faire un résumé des deux autres ou de l'un d'eux, comme le pensait Saint Augustin, mais cela n'est pas possible, puisque, tandis que d'un côté il néglige des faits d'une suprême importance, de l'autre il s'étend plus que les autres sur des circonstances sans aucune valeur doctrinale. La seconde raison est l'ordre suivi par les Synoptiques, tantôt concordant, tantôt différent, mais de façon cependant que jamais Saint Mathieu et Saint Luc ne s'accordent entre eux pour suivre un ordre autre que celui de Saint Marc, tandis que Marc tantôt s'accorde avec Mathieu contre Luc, et tantôt avec Luc contre Mathieu. Cela prouve que Saint Marc marque la voie commune dont ou l'un ou l'autre de ses deux compagnons s'écarte. Par exemple, Saint Mathieu place la guérison du lépreux après le sermon sur la montagne, alors que Jésus descendait entouré par la foule, mais la parole de Jésus au lépreux : « Ne le dis à personne ! » suppose que le fait ne s'est pas passé publiquement, comme c'est précisément le cas dans Saint Marc. Saint Luc place la visite des parents de Jésus après le discours des paraboles tenu en plein air au milieu de la foule, mais la nouvelle que l'on en donne à Jésus : « Ta mère et tes frères sont *dehors* et te demandent » suppose que le fait s'est passé alors que Jésus-Christ

Digitized by Google

était à la maison, ainsi que le raconte justement le deuxième évangile.

Ce que l'on dit de la disposition des faits doit se dire également de leur exposition. Les Synoptiques diffèrent souvent entre eux en exposant les circonstances qui accompagnent le fait principal, mais là encore, ordinairement, Saint Marc concorde avec l'un de deux autres et ce ne sont pas ceux-ci qui concordent ensemble contre Saint Marc, si l'on excepte quelques petites particularités spécialement linguistiques dont la raison ne peut être recherchée ailleurs que dans la composition des Synoptiques. La langue de Saint Marc abonde en hébraïsmes qui disparaissent en partie dans Mathieu et dans Luc. Or il n'est pas possible que Marc ait rendu à dessein la langue de Mathieu et de Luc moins pure, tandis que l'on conçoit aisément que les deux autres Evangélistes aient cherché à corriger et améliorer le langage de la source à laquelle ils ont puisé.

On a recherché une seconde source pour les parties communes seulement à Mathieu et à Luc et qui consistent pour la plupart en des discours de Notre Seigneur. Il a fallu, cette fois, sortir des synoptiques, c'est-à-dire supposer une source commune aux deux Evangiles, source n'existant plus aujourd'hui et que l'on est convenu d'appeler Logia, mot grec par lequel Papias, l'un des plus anciens écrivains ecclésias-

Digitized by Google

tiques, désigne le contenu de l'œuvre originale de l'apôtre Mathieu. Et cela pour plusieurs raisons. Tout d'abord, on a remarqué que les caractères de priorité ne se rencontrent pas toujours du même côté, mais tantôt dans Saint Mathieu et tantôt dans Saint Luc. En second lieu les deux Evangélistes disposent, chacun d'une manière indépendante, les sentences de Jésus dans la narration commune. Saint Mathieu aime à combiner de courtes sentences du Seigneur dans de longs discours ; Saint Luc les maintient autant que possible séparées. Saint Mathieu cherche l'occasion d'insérer les discours qu'il a composés avec les paroles de Jésus dans la narration même de Saint Marc et ainsi il n'a pas eu besoin de leur donner aucune introduction historique particulière. Saint Luc, au contraire, fait de tout ce qu'il ajoute à Saint Marc, y compris les parties communes avec Mathieu, deux récits, l'un plus long que l'autre, et il les insère dans la narration commune de Saint Marc où il ouvre ainsi comme deux longues parenthèses ; aussi, comme il ne trouve pas ainsi dans Saint Marc même l'occasion de rapporter les sentences de Jésus, il leur compose une introduction personnelle pour expliquer l'occasion dans laquelle elles ont été prononcées. Enfin la supposition d'une source distincte des synoptiques est confirmée par le fait qu'aussi bien Saint Mathieu que Saint Luc rapportent deux fois la même

Digitized by Google

parole du Christ, lorsque celle-ci se trouve également dans Saint Marc. L'explication la plus naturelle du fait est analogue à celle que l'on donne des passages doubles du Pentateuque, c'est-à-dire que chaque Evangéliste dépend d'une double source : l'une Saint Marc, et l'autre un recueil des discours du Seigneur, les Logia.

Restent les parties propres à Mathieu ou à Luc seulement. On ne saurait établir, quant à leur origine, un principe général. Elles ne peuvent être que bien rarement considérées, elles aussi, comme extraites des Logia ; le plus souvent elles dépendent d'une source particulière, ou écrite, ou orale.

Le livre des Actes qui, à l'origine, formait un seul et même ouvrage avec le troisième Evangile est étroitement uni avec les synoptiques. Il ne faut pas s'étonner, par conséquent, si l'on rencontre dans les Actes les mêmes phénomènes que dans les Synoptiques. C'est-à-dire que le texte nous présente ici aussi diverses contradictions : contradictions entre les différentes parties du livre lui-même, comme lorsque la conversion de Saint Paul est racontée à trois reprises toujours avec de nouvelles circonstances, et sa vocation à l'apostolat parmi les Gentils reportée à trois époques différentes ; contradiction aussi avec les épîtres pauliniennes et dont les plus saillantes sont celles qui concernent la rencontre de Paul et de Barnabé

Digitized by Google

avec les apôtres de Jérusalem, racontée aussi par l'épître aux Galates.

Mais tout ceci s'explique également dans les Actes par la tendance générale du livre. L'auteur a voulu démontrer l'unité primitive et la fondation du Christianisme par le Christ. C'est pourquoi il nous décrit d'abord la formation du christianisme judaïque par le moyen des Apôtres institués par le Christ, puis l'établissement du Christianisme des Gentils personnifié par Paul, comme succédant au christianisme des Juifs personnifié par Pierre. C'est la raison pour laquelle il accorde à la personne de Paul une place plus grande que celle qui lui revient, comme lorsqu'il lui attribue la première prédication de l'Evangile dans le monde païen, y compris Rome où les Juifs reconnaissent n'avoir eu, par ouï-dire qu'une vague nouvelle du christianisme ; tandis que dans les Actes mêmes, sans parler des épîtres pauliniennes, il y a des indices certains qu'avant l'arrivée de Paul le christianisme était déjà établi à Rome, même parmi les Juifs. D'autre part, c'est diminuer considérablement la figure historique de Paul que de le mettre depuis sa conversion, même pour sa mission chez les Gentils, en étroite relation et dépendance avec le christianisme et l'Eglise de Jérusalem en particulier. Naturellement cette peinture est contraire à celle que nous lisons dans l'épître aux Galates, dont le

Digitized by Google

but était, au contraire, de montrer l'origine immédiatement divine et l'absolue indépendance de l'apostolat de Paul parmi les païens.

Les antilogies qui se rencontrent dans les diverses parties des Actes ont soulevé la question de la composition du livre, c'est-à-dire celle de savoir s'il provient de sources écrites. La plupart des critiques tendent à admettre plusieurs sources écrites, et ils distinguent en particulier celle qu'ils appellent du *nous*, parce qu'elle emploie dans le récit la première personne du pluriel indiquant ainsi que le narrateur lui-même a pris part aux faits qu'il raconte. On suppose donc que cette source se trouve être les notes de voyage d'un compagnon de Saint Paul, notes dont le compilateur du livre aurait fait usage sans réussir pourtant entièrement à les mettre d'accord avec sa narration, parce que celle-ci s'inspire précisément d'une tendance étrangère aux simples notes de voyage du compagnon de Saint Paul.

Le quatrième Evangile se meut dans un domaine complètement différent des Synoptiques. La forme, et pour la plus grande partie la matière même en est tout autre. Il n'est pas jusqu'au champ du ministère de Jésus qui ne diffère ; tandis que dans les Synoptiques, c'est la Galilée exclusivement, sauf pendant la semaine avant Pâques, pour le quatrième Evangile, c'est principalement la Judée et Jérusalem.

Digitized by Google

Le caractère même du livre tranche plus encore : les Synoptiques sont, par leur nature, des histoires dans lesquelles la narration occupe la place principale et les discours se lient plus ou moins étroitement avec elle ; dans Saint Jean, au contraire, les discours forment la partie la plus importante et les récits ont pour objet d'introduire ces discours, d'illustrer par un fait, de matérialiser pour ainsi dire les diverses idées qui y sont exprimées. Il faut ajouter à cela le but, nous ne disons pas contraire, mais plus élevé que celui des Synoptiques et qui, comme nous l'avons dit, explique les différences particulières et les divergences avec les autres Evangiles.

Mais, nonobstant la grande distance qui sépare le quatrième Evangile des trois autres, on ne peut nier qu'il n'ait avec eux des points de contact et que Saint Jean n'ait connu et utilisé d'une certaine manière les Synoptiques. Cela devient évident non seulement dans les quelques points où Saint Jean s'accorde avec les autres et leur emprunte même quelques paroles, mais encore lorsqu'il s'en écarte notablement, puisqu'alors il laisse comprendre qu'il agit intentionnellement et il n'hésite même pas à faire allusion, parfois même tacitement, à l'avis différent de ses prédécesseurs. Qu'on se rappelle, par exemple, le passage où il déclare que Jean-Baptiste n'avait pas encore été mis en prison lorsque Jésus commença à prêcher et à baptiser,

Digitized by Google

comme pour corriger le deuxième Evangile d'après lequel le début de la prédication de Jésus est postérieur à l'emprisonnement de J.-Baptiste. Il résulte de nombreuses observations, que nous ne pouvons rapporter ici, que Saint Jean a connu Saint Marc et Saint Luc ; on ne peut dire d'une façon certaine s'il a connu aussi Saint Mathieu.

Après tout ce qui précède, on voit clairement quels sont les résultats que la critique considère comme définitivement acquis relativement à l'origine et à la composition des livres historiques du Nouveau Testament. Ils sont en grande partie relatifs. En premier lieu se placent les sources évangéliques, les Logia et Saint Marc, soit sous la forme actuelle, soit sous une autre. Puis viennent les Evangiles compilés sur ces sources, Saint Mathieu et Saint Luc, auquel fait suite naturellement le livre des Actes, qui suppose cependant des sources particulières. Enfin vient Saint Jean, œuvre complètement à part et originale.

Mais quels sont les auteurs de ces divers écrits ? C'est là une question que la critique place en seconde ligne. Si les opinions traditionnelles sur les auteurs des Evangiles concordent avec les résultats obtenus quant à la composition, la dépendance respective et la nature des Evangiles, tant mieux ; sinon, elles doivent être abandonnées. Mais l'on dira : la logique n'exige-t-elle pas que l'on commence par la question des

Digitized by Google

auteurs avant de passer aux autres ? Certainement non. La question du caractère et de la composition d'un livre ne dépend pas du tout du nom de l'auteur ou compilateur, mais elle résulte de l'étude immédiate du livre lui-même. Au contraire, la question de l'auteur parfois est très complexe, et ne peut se résoudre qu'indirectement. Il en est ainsi pour les Evangiles. Là tradition qui les attribue à ceux dont ils portent le nom se trouve exprimée indirectement pour la première fois par Saint Justin vers le milieu du deuxième siècle. Quelle peut être la valeur de l'assertion de Saint Justin et dans quelle relation il se trouve avec toute la période qui le sépare de l'origine des Evangiles, nous ne pouvons le constater directement, mais tout au plus le déduire de conjectures plus ou moins probables. La logique veut cependant que l'on commence par examiner les livres mêmes que nous avons sous les yeux, quitte à étudier ensuite la valeur de ce que les autres disent au sujet de leurs auteurs ; ce dernier examen peut dépendre du premier et être facilité par lui, tandis qu'il n'y a rien de semblable à attendre du procédé contraire.

Ceci posé, rien n'empêche que les deux sources de l'histoire évangélique puissent être attribuées comme l'a écrit Papias, l'une à Mathieu et l'autre à Marc. Au contraire, il ne paraît guère probable que le troisième Evangile ait été écrit par

Digitized by Google

Saint Luc, compagnon de Saint Paul, puisque cet Evangile et le livre des Actes ont certainement le même auteur, mais les Actes, en raison des détails parfois contradictoires au sujet de Saint Paul ou ne concordant nullement avec les épîtres de ce dernier, peuvent difficilement avoir été écrits par un compagnon de Saint Paul lui-même. Il faut se borner à dire que l'une des sources du livre est un écrit d'un compagnon de l'apôtre, probablement Saint Luc, et qu'à cause de cela peut-être l'ouvrage entier a été attribué à Saint Luc. Il est encore moins probable que le premier Evangile ait été écrit par l'apôtre Mathieu, si, comme nous l'avons dit, il a été compilé sur le second écrit en grec et par un témoin non oculaire. Encore ici probablement le nom de l'auteur de l'une des sources, les Logia, a passé à l'œuvre entière. Plus compliquée est la question de l'auteur du quatrième Evangile, si bien que nous ne saurions en donner ici, même un aperçu rapide. Qu'il nous suffise de dire qu'il n'est pas facile de concilier l'opinion traditionnelle avec la nature du livre telle qu'elle résulte de l'examen interne et de sa comparaison avec les Synoptiques.

Nous ne pouvons parler que brièvement des autres livres du Nouveau Testament. Les épîtres pauliniennes ont été pour la plupart loyalement reconnues comme authentiques par la critique, en dépit des attaques de l'hypercritique des

Digitized by Google

théologiens hollandais. On n'a fait exception que pour quelques-unes d'entre elles, c'est-à-dire non seulement pour l'épître aux Hébreux qui ne porte aucun nom d'auteur ni en elle-même, ni dans la plus antique tradition, mais pour certaines autres encore ouvertement écrites au nom de Saint Paul, comme les épîtres à Tite et à Thimothée. Les épîtres catholiques sont généralement regardées aussi comme pseudépigraphes. Ces jugements se fondent sur la confrontation des épîtres elles-mêmes avec les lettres authentiques de Saint Paul et avec les conditions, vérifiées par d'autres moyens, des temps auxquels on les attribue ou avec la qualité des personnes par lesquelles on voudrait qu'elles aient été écrites. Le titre de tel ou tel apôtre qu'elles portent en tête n'est pas considéré comme un argument suffisant d'authenticité. La publication de livres sous le nom d'autrui n'était pas dans l'antiquité une chose insolite et réputée illicite comme de nos jours. Dans des temps assez rapprochés du Nouveau Testament, nous trouvons par exemple l'Apocalypse de Pierre, l'Evangile de Pierre, la Prédication de Pierre, autant d'ouvrages pseudonymes. Nous en voyons autant dans le judaïsme voisin de l'époque du Christ ; ce n'est pas seulement dans les écrits apocalyptiques que l'on faisait parler d'ordinaire un personnage illustre de l'antiquité, comme Hénoch, Moïse, Isaïe,

Digitized by Google

etc., mais même dans les livres sapientiaux, spécialement attribués à Salomon, comme il est arrivé pour le livre canonique de la Sagesse. Dans la littérature classique on rencontre souvent des exemples analogues, pour ne citer que les écrits assez nombreux et évidemment apocryphes qui nous sont parvenus sous le nom de Pythagore. Cela devait se produire naturellement avec plus de facilité encore dans le genre épistolaire où la forme même de lettre n'est souvent qu'une pure fiction. Il ne faut donc pas croire que la pseudonymie soit nécessairement une fausseté ou une cause immorale : c'était un usage littéraire de l'antiquité, un des nombreux genres d'invention.

La critique du Nouveau Testament, comme celle de l'Ancien a entraîné pour la théologie des conséquences nombreuses et naturellement aussi plus graves.

Observons tout d'abord qu'elle a confirmé la conception de l'inspiration que nous avons été contraints d'adopter d'après la composition littéraire du Pentateuque et des autres livres historiques de la Bible. Les théologiens, qui ont abandonné, comme nous l'avons dit, l'ancienne notion de l'inspiration verbale, s'y sont vus obligés par la confrontation des Evangiles, comprenant qu'il est impossible que Dieu ait inspiré à plusieurs évangélistes de rapporter d'une façon différente les paroles que le Christ n'a

Digitized by Google

prononcées qu'une seule fois et par conséquent d'une seule manière, comme par exemple celle de la Cène eucharistique. Mais nous remarquons ici également qu'il ne s'agit pas d'une diversité purement verbale. La différence seule du plus ou du moins, qui est extrêmement fréquente entre les Evangiles, est déjà une différence réelle; mais bien souvent aussi une même parole du Christ, en passant d'un Evangéliste à l'autre, comme le démontrent le contexte et l'addition ou le changement de quelques mots, est relatée dans un tout autre sens. Un argument encore plus décisif contre l'ancienne notion de l'inspiration mécanique nous est fourni par cette observation que les sources évangéliques ont non seulement été mises à contribution par les Evangélistes successifs, mais encore modifiées dans la disposition et les sujets traités. Si Dieu était l'auteur direct des idées qu'il aurait ensuite communiquées aux Evangélistes, il faudrait dire que, mécontent en quelque sorte de son premier ouvrage, il l'a revu à plusieurs reprises, remanié et corrigé comme un écrivain humain quelconque. En outre le procédé même adopté par les Evangélistes démontre qu'ils n'ont pas cru leurs prédécesseurs inspirés, dans le sens ancien du mot, autrement ils auraient scrupuleusement respecté l'ordre, la matière et même les paroles qu'ils leur empruntaient. Evidemment Saint Luc dans son prologue ne se considère pas lui-

Digitized by Google

même et ne regarde pas ceux qui l'ont précédé comme étrangers aux fatigues de rédaction et comme exempts de défauts. La composition d'un Evangile suppose même la possibilité de tentatives toujours nouvelles, puisque le sujet est si élevé et qu'il est difficile à n'importe quel évangéliste de le traiter parfaitement.

En second lieu, dans le Nouveau Testament, comme dans l'Ancien, nous ne possédons pas de livres historiques au véritable sens du mot, mais des histoires sacrées en grande partie déterminées par la foi pour le service de laquelle elles ont été écrites. Les sources primitives acquièrent dans les écrits successifs une plus grande extension, de nouvelles formes, un nouveau contenu ; mais ce n'est pas cependant parce que les écrivains postérieurs ont fait de nouvelles recherches et connu ainsi les faits avec une plus grande exactitude, car s'il en était ainsi, les documents les plus récents concorderaient mieux entre eux, tandis qu'au contraire ils diffèrent de plus en plus. Il est clair que les changements successifs dépendent uniquement de la tendance religieuse propre à chaque écrivain.

Mais l'on objectera : Luc dès le début de son travail déclare qu'il s'est proposé d'écrire *diligenter*, *ex ordine*. Nous répondons qu'il suffit de comparer le troisième Evangile avec le deuxième pour se rendre compte immédiatement de l'ordre que Saint Luc a en vue. Il place au commence-

Digitized by Google

ment du ministère de Jésus la prédication à Nazareth, puis la première journée de Capharnaum et ensuite la vocation des premiers disciples. Marc, au contraire, qui place la prédication de Nazareth beaucoup plus tard, commence par la vocation des disciples qu'il fait suivre de la première journée à Capharnaum. La raison pour laquelle Luc a changé l'ordre de Saint Marc n'est évidemment pas une raison historique. Il laisse voir, lui aussi, au v. 23, qu'il sait que la prédication à Nazareth est postérieure à celle de Capharnaum, et au v. 38 que la première journée de Capharnaum a été précédée de la vocation des premiers disciples. Mais, malgré cet ordre chronologique, Saint Luc a préféré donner une autre succession des événements, parce que dans les discours de Nazareth il voit représentée la prédication du christianisme parmi les Juifs et dans celui de Capharnaum la prédication parmi les Gentils, et enfin la pêche miraculeuse qu'il rattache au fait de la vocation des apôtres, l'abondance du fruit de la prédication apostolique succédant à celle de Jésus. Par conséquent l'ordre suivi par Saint Luc n'est pas déterminé par des motifs historiques, mais par des raisons doctrinales et allégoriques ; on en peut dire autant et même, après la confrontation avec les autres Synoptiques, on doit le dire de l'*acribie* (1) dont

(1) Gr. ἀκρίβεια « soin minutieux, extrême ».

Digitized by Google

Saint Luc fait profession dans son prologue.

Mais, dira-t-on encore, Saint Luc entend raconter l'histoire comme une démonstration de la foi *ut cognoscas eorum verborum de quibus eruditus es veritatem*, et Saint Jean pareillement : *haec scripta sunt ut credatis quia Jesus est Christus filius Dei.* L'histoire évangélique doit donc être par sa nature matériellement exacte, autrement elle n'aurait plus aucune valeur démonstrative. Mais, avant tout, il faut observer que les Evangiles n'ont pas été écrits pour les infidèles afin de les convertir à la foi, mais pour les croyants, afin d'éclairer et de fortifier leur foi ; si, à l'enseignement doctrinal ils ajoutent parfois l'apologie, ils le font d'une manière indirecte pour prémunir les fidèles contre les attaques de l'opposition juive. Pour qui examine attentivement les Evangiles eux-mêmes, cela est évident, mais nous en trouvons aussi une preuve dans le prologue de Saint Luc, où celui-ci déclare raconter des choses qui, selon l'expression grecque, « ont obtenu parmi nous un plein contentement», à Théophile qui, ayant déjà eu de ces choses une connaissance sommaire, ne demandait plus qu'à mieux connaître leur véracité et leur solidité. Assurément, pour pouvoir soutenir la foi des fidèles, l'histoire évangélique doit être vraie et réelle, fondée elle-même sur le témoignage de ceux qui, « dès le commencement », ont su par eux-mêmes et sont devenus ministres de la

Digitized by Google

parole de Dieu ». Mais puisque dans ce cas la foi n'a pas besoin d'être excitée pour la première fois chez le lecteur, mais qu'elle est déjà active et féconde, aussi bien chez celui-ci que chez l'écrivain, elle réagit nécessairement à son tour sur l'histoire, la transformant en partie pour en faire l'expression plus efficace de l'objet de la croyance. C'est ainsi que l'histoire évangélique est à la fois cause et effet, fondement et couronnement de la foi ; elle est le résultat de deux tendances opposées, l'une sur la vérité matérielle des faits, l'autre sur une vérité supérieure qui dépasse l'exactitude historique. Les documents qui la composent constituent donc une littérature spéciale du fait chrétien.

Nous trouvons un exemple analogue à la méthode suivie par les Evangélistes dans l'interprétation allégorique, très souvent employée chez les anciens Hébreux, les Chrétiens des premiers siècles et dans les Evangiles eux-mêmes, d'après laquelle le rédacteur donne à un texte ou à un fait de la Bible une signification supérieure, conforme à sa propre foi, mais différente et parfois même contraire au sens littéral. Dans ce cas également, c'est la foi qui se construit à elle-même un appui et qui se cherche une explication. L'Encyclique nie que par le moyen des procédés et des méthodes de l'antiquité, produits par les besoins de la vie religieuse, on puisse convenablement expliquer les faits que nous

Digitized by Google

avons constatés dans les Evangiles ; mais on ne peut nier les faits, on peut seulement chercher à les expliquer.

Ainsi, de la nature des Evangiles, telle que nous la révèle la critique, il résulte qu'il faut distinguer un ou deux éléments, l'un correspondant à la réalité historique, l'autre à la vérité surnaturelle de la foi. Il n'est pas vrai que, par une coupure arbitraire, nous divisions tous les documents en deux parties, assignant l'une à l'histoire réelle et l'autre à l'histoire interne ou de la foi. Les deux éléments sont très souvent tellement unis entre eux qu'on peut bien les distinguer, mais non pas les séparer. Il est certain cependant qu'à la vérité de la foi ne correspond pas toujours la réalité historique, mais parfois la représentation historique seulement. C'est pourquoi d'un bout à l'autre des Evangiles la vérité de la foi domine toujours, mais non pas toujours la réalité historique qui varie dans les divers Evangiles ; considérable dans Saint Marc, elle ne subsiste qu'à un degré infime dans Saint Jean.

Il est faux surtout que nous ne concédions à la vérité de la foi qu'une existence subjective dans le croyant, comme semble nous le faire dire l'Encyclique. Pour nous, la vérité de l'histoire est aussi grande que la vérité de la foi, mais ces deux vérités appartiennent à deux ordres différents, la vérité de l'histoire à l'ordre

Digitized by Google

sensible et naturel, la vérité de la foi à l'ordre suprasensible et surnaturel. C'est pour cela que les deux vérités exigent aussi un ordre différent de connaissance ; la vérité historique peut être constatée par le moyen de l'expérience sensible, tandis que pour la connaissance de la foi, l'expérience sensible, qui peut être un moyen utile, ne suffit pas ; elle demande une lumière surnaturelle. Autrement la science historique et la foi seraient une seule et même chose avec toutes les conséquences absurdes qu'une telle identification entraînerait. Tout cela est si évident que l'on s'étonne vraiment de voir l'Encyclique l'attaquer au point de nier que l'histoire s'occupe seulement des phénomènes et qu'elle ne peut constater Dieu et l'intervention divine dans les choses humaines. Cependant, même dans l'histoire profane ne considère-t-on pas comme n'appartenant au domaine de l'histoire que les faits seulement, c'est-à-dire les phénomènes et leurs causes prochaines ; c'est à une science plus haute, la philosophie de l'histoire, qu'incombe la tâche de rechercher leur nature et leurs causes lointaines. Lors donc qu'il s'agit d'histoire religieuse, on n'avait jamais cru jusqu'ici que ce fût le rôle de l'histoire proprement dite qui nous révèle l'existence des faits, de raisonner sur la valeur que ceux-ci peuvent avoir par rapport à Dieu et à l'ordre surnaturel, mais

Digitized by Google

bien exclusivement celui de la théologie, c'est-à-dire de la science de la foi.

Appliquons tout ceci à la distinction incriminée entre le Christ de l'histoire et le Christ de la foi. Le Christ est un par lui-même, mais il peut être considéré comme objet de l'histoire et comme objet de la foi. Comme homme, la personne de Jésus et ses actions extérieures étaient connues par le moyen de l'expérience sensible et en ce sens il appartient à l'histoire ; comme Christ, c'est-à-dire en tant qu'uni à Dieu d'une manière très particulière et en tant qu'intermédiaire entre Dieu et nous de la révélation et des grâces divines, il ne peut être connu que par une lumière spirituelle et divine, et en ce sens il n'appartient pas à l'histoire, mais à la foi. Lorsque Pierre, réfléchissant sur les œuvres et les paroles de Jésus conclut qu'il était le Christ, le Fils de Dieu, il mérita de s'entendre dire : *caro et sanguis non revelavit tibi sed pater meus qui in cœlis est* ; ce qui, dans le quatrième Evangile s'étend à tout croyant : *nemo venit ad me nisi Pater qui misit me traxerit eum.* C'est l'histoire qui entend la révélation de la chair et du sang, la foi seule entend la révélation du Père.

Une autre raison de distinguer entre le Christ de l'histoire et le Christ de la foi est que dans sa vie on distingue réellement deux états bien différents. Le premier état est celui de sa vie mortelle dans lequel il s'est comporté avec les

Digitized by Google

hommes de la même manière sensible qu'un homme avec ses semblables, et le second est celui de sa vie glorieuse qui commence avec la résurrection et dans lequel il continue à être en communication avec nous, mais d'une manière invisible et spirituelle. Dans celui-là il a agi simplement comme un prophète qui a préparé le Royaume de Dieu en excitant les hommes à la pénitence et en leur enseignant, par ses paroles et ses exemples, à vivre d'une façon conforme à la volonté de Dieu ; dans celui-ci, ressuscité à une vie nouvelle et spirituelle, il nous communique son esprit, c'est-à-dire qu'il vit en nous de sa vie propre, et non pas seulement en nous pris individuellement, mais bien socialement unis dans l'Eglise, nous initiant ainsi à la vie plus haute qui est la vie future. Dans cette vie du Christ en nous, vie intérieure par la communication de son Esprit et vie extérieure par l'accomplissement de ses commandements, réside toute l'essence du christianisme. Qu'on lise les épîtres de Saint Paul, encore toutes palpitantes de l'exubérante vie chrétienne des premiers temps et qu'on nous dise si elles contiennent autre chose que cela. Même la distinction entre le Christ de l'histoire et le Christ de la foi, qui a fait tant de bruit et causé tant de scandale, a déjà été faite par Saint Paul, quoique exprimée en des termes différents : le Christ selon la chair et le Christ selon l'esprit. Qu'on

Digitized by Google

veuille bien considérer par exemple attentivement la définition qu'il donne de l'Evangile dès le début de l'épître aux Romains : « L'Evangile de Dieu, qui avait été promis auparavant de la part de Dieu par ses prophètes dans les Saintes Ecritures et qui concerne son Fils, né de la postérité de David selon la chair et déclaré Fils de Dieu d'une manière puissante, selon l'esprit de sainteté par sa résurrection d'entre les morts. »

A une manière d'être différente correspond ici aussi une façon différente d'être connu : la vie mortelle du Christ est objet de l'histoire, parce qu'elle est sensible ; sa vie spirituelle dans les fidèles et dans l'Eglise, du moins dans son ensemble et dans sa nature intime, ne peut être connue que par le moyen de la foi qui l'expérimente. Mais cette seconde vie elle-même peut être au moins représentée sous forme historique et cela donne lieu, en certains cas, non seulement à la distinction, mais à la séparation du Christ de la foi du Christ de l'histoire. La vie surnaturelle du Christ dans l'Eglise s'est manifestée aussi en conformité des circonstances extérieures et ainsi elle a peu à peu donné naissance à des institutions ecclésiastiques durables. Or les Evangélistes, pour mieux marquer la dépendance de ces institutions postérieures de l'Esprit toujours vivant du Christ, les projettent dans l'histoire même de Jésus mortel ; et en agissant ainsi ils usent d'un droit plus certain encore que

Digitized by Google

les écrivains du Pentateuque rapportant à Moïse l'origine de toutes les lois et institutions judaïques. Cependant la critique aussi a le droit de ne pas confondre ce qui est de l'histoire proprement dite avec ce qui est une simple représentation historique de faits surnaturels que la foi fait provenir du Christ.

Pour opérer cette distinction ou réparation, la critique ne se base nullement, comme on le voudrait prétendre, sur un principe *a priori*, sur la double théorie de la *transfiguration* et de la *déformation*, mais comme toujours sur l'examen des textes et des faits. Prenons pour exemple l'institution de l'Eglise libre et universelle, c'est-à-dire détachée des liens de la Loi et de la nationalité juive. Une telle Eglise s'est constituée elle-même après la résurrection du Christ ; si elle avait été instituée immédiatement par Jésus durant sa vie terrestre ou même aussitôt après sa résurrection, on ne s'expliquerait pas la manière d'agir des apôtres, demeurés pendant longtemps attachés à la Synagogue. La grande lutte soutenue par Saint Paul contre les Judéo-Chrétiens, tout au moins sans l'appui des premiers apôtres, pour revendiquer au christianisme l'universalité et l'indépendance vis à vis du Judaïsme, présenterait alors une énigme indéchiffrable. Paul a été, à cause de cela, celui qui a le plus contribué à la constitution de l'Eglise catholique. Cependant les Evangélistes tendent

Digitized by Google

plus ou moins et de différentes façons à reporter la fondation de l'Eglise au Christ historique. Cette tendance s'accuse légèrement dans Saint Marc, mais très distinctement dans Saint Luc et plus encore dans Saint Mathieu qui place l'institution de l'Eglise dans la bouche du Christ ressuscité et fait prédire par le Christ, durant sa vie mortelle, l'universalité et l'organisation extérieure de cette même Eglise sur le modèle de l'Eglise juive. Mais ce procédé atteint tout son développement dans Saint Jean où le Christianisme devient une religion universelle par sa nature, un culte en esprit et en vérité, pendant la vie mortelle de Jésus, déjà parfaitement distinct et séparé du judaïsme. Dans le quatrième Evangile, nous trouvons déjà formellement relatés, voire même surpassés, les résultats que Saint Paul n'a pourtant obtenus qu'après une longue et pénible lutte.

De même que la vie surnaturelle du Christ dans les fidèles et dans l'Eglise a été revêtue d'une forme historique qui a donné naissance au Christ que nous pourrions appeler, quoique d'un mot inexact, le Christ de la légende, de même aussi cette vie a été assujettie à une élaboration ou explication doctrinale qui a créé le Christ de la théologie ou de la dogmatique. Le Christ nous communique l'Esprit et avec lui la vie divine ; il est le médiateur entre nous et Dieu. Quels sont donc les liens qui l'unissent à Dieu,

Digitized by Google

comment possède-t-il l'esprit divin qu'il nous participe ? Tel est le problème fondamental d'où est sortie toute la doctrine chrétienne. Au commencement, on a cherché l'explication dans la notion du Messie juif, corrigée cependant par les faits de l'histoire chrétienne ; le Messie ne devait pas être un roi terrestre, comme les Juifs se l'imaginaient, mais un roi céleste entré dans sa gloire par le moyen de sa passion. C'est dans sa résurrection qu'il a reçu l'Esprit et qu'il est devenu le Christ selon l'Esprit. Cette conception est celle qu'exprime Saint Pierre dans les Actes des Apôtres le jour de la Pentecôte et qui anime encore la narration que l'on retrouve au fond des Synoptiques ; là pourtant Jésus reçoit l'esprit même avant sa résurrection, en Saint Marc avant de commencer son ministère dans le baptême, en Saint Mathieu et Saint Luc au moment même de sa conception, bien que la descente de l'esprit lors du baptême y soit conservée également. Dans la théologie de Saint Paul, nous trouvons déjà attribuée au Christ une existence céleste antérieure à sa vie terrestre lorsqu'il est dit qu'avant même la création du monde, il était l'homme céleste ou en forme de Dieu et Fils de Dieu par conséquent, idée correspondant à celle du Fils de l'homme qui se rencontre dans quelques apocalypses juives. Dans les Synoptiques, nous trouvons, attribué aussi dans ce sens au Christ, le titre de Fils de

Digitized by Google

Dieu, cette nouvelle notion venant ainsi se surajouter à l'idée messianique. Dans le quatrième Evangile et dans l'Epître aux Hébreux, on fait un pas de plus en avant : le Fils de Dieu préexistant à son apparition terrestre se trouve identifié avec le Verbe de Dieu, selon l'expression de Philon : second Dieu ; selon Saint Jean : fils unique de Dieu ; et d'après l'épître aux Hébreux : reflet de la gloire de Dieu et empreinte de sa personne. Dans l'Evangile de Saint Jean, le Christ est donc Esprit par sa nature et par conséquent non seulement on ne fait pas mention de sa conception par l'opération de l'Esprit, mais même dans le baptême la venue de l'Esprit est considérée simplement comme un signe pour indiquer à Jean Baptiste que, contrairement à son baptême d'eau, Jésus est celui qui baptise dans l'Esprit Saint.

Toutes ces diverses conceptions qui se succèdent et parfois se superposent l'une à l'autre ont été évidemment imaginées pour expliquer le fait, dont la foi chrétienne a une expérience continuelle et toujours nouvelle, que le Christ vit en nous et que c'est lui qui baptise dans le Saint Esprit. Ce fait suppose une communion intime et particulière avec Dieu par laquelle Jésus est rendu capable de nous communiquer, à nous aussi, Dieu et son Esprit ; communion si exceptionnelle qu'elle surpasse notre imagination et notre intelligence et qu'elle ne saurait

Digitized by Google

ainsi jamais être épuisée par les explications théologiques, quelque élevées qu'elles soient.

C'est pour cela que, dès le début du christianisme, on a été libre d'aider la foi au moyen d'explications variées répondant aux divers degrés de culture des fidèles. Tout l'intérêt se trouvait dans la réalité expérimentée par la foi ; ses explications et ses spéculations y relatives n'avaient de valeur qu'autant qu'elles servaient à mieux faire comprendre et à vivre la réalité de la foi. Qu'on observe, par exemple, Saint Paul : bien qu'il eût une théologie à lui, fort compliquée et ingénieuse, il protestait de ne vouloir savoir autre chose que Jésus crucifié, c'est-à-dire l'efficacité vitale de la mort et de la résurrection du Christ ; il ne méprisait point la science ; il en faisait même également usage, mais il ne lui attribuait qu'une valeur relative et non absolue.

On eut donc, au début, la foi intensément vécue et non pas des doctrines spéculatives strictement définies, les dogmes. Les définitions commencèrent lorsque les spéculations au sujet de la personne du Christ *allèrent trop loin*, pour employer un mot de la seconde épître de Saint Jean, de façon à la réduire à être purement idéale et à détruire le Christ historique ; elles ont donc été formées dans un but plutôt négatif que positif, pour empêcher que l'on ne dépassât les justes limites imposées en même temps par la

Digitized by Google

foi et par l'histoire. C'est contre les Gnostiques, en tant qu'ils niaient la réalité de l'humanité du Christ qu'ont été dirigés en grande partie, les livres du Nouveau Testament, en particulier les épîtres catholiques et pastorales. Leur science est traitée de fausse science, ils sont qualifiés de vains hâbleurs, de séducteurs et autres noms semblables que l'on nous applique volontiers à nous-mêmes.

Et cependant nous sommes bien loin de suivre les traces et les méthodes du Gnosticisme ; nous voulons, au contraire, non seulement que l'on ne dépasse pas les justes limites dans la spéculation, mais aux spéculations elles-mêmes définies comme légitimes, tout en leur accordant le respect qui leur est dû, nous n'entendons attribuer pourtant qu'une valeur relative. Ce n'est pas de la spéculation théologique en elle-même, mais du Christ, dont cette spéculation peut nous aider à comprendre la personnalité et la valeur, que nous attendons la vie. En lui, par le moyen de l'histoire, nous reconnaissons l'homme qui a parlé et agi pour notre enseignement ; et par la foi, le sauveur qui, par sa mort et sa résurrection, nous a donné une vie nouvelle. Ainsi, dans les Evangiles, avec l'œil de la critique, nous découvrons le Christ historique, mais non pas partout ; nous savons bien distinguer le Christ de l'histoire du Christ de la légende et de la théologie. Mais avec l'œil de la foi, soit

Digitized by Google

sous le Christ de l'histoire, soit sous celui de la légende et de la théologie, nous voyons partout le Christ selon l'esprit dont les Evangélistes, en composant leurs livres, ont exclusivement cherché à répandre la connaissance, comme étant celle qui, seule, sert à notre salut.

Digitized by Google

CHAPITRE IV

La critique et l'évolution du Christianisme.

Appliquées à l'histoire du Christianisme, les méthodes de la critique historique ont conduit à des résultats non moins décisifs. Les apologistes traditionnels étaient habitués à considérer l'Eglise comme une institution vivant en dehors de tout contact avec le monde moral et politique environnant, qui aurait grandi et se serait organisée selon des lois particulières de développement, lois qui ne sont pas susceptibles de vérification directe, étant en grande partie miraculeuses. La vieille conception qui avait présidé autrefois à la compilation de la grande histoire eusébienne, celle de l'Eglise, œuvre du Logos, domaine fermé à l'action des lois qui régissent l'évolution des collectivités humaines, a été pendant de longs siècles le postulat de l'histoire catholique. Une prévention de ce genre, jointe à l'idée d'une révélation qui aurait été avant tout la communication de vérités abstraites immuables, aboutissait à un autre préjugé en fait d'histoire chrétienne ; le préjugé que les vérités dogmatiques, entrées peu à peu dans le patrimoine intellectuel de la foi, et les formes

Digitized by Google

extérieures prises progressivement par l'organisation des fidèles, auraient existé dès le commencement, ne serait-ce qu'implicitement, dans la prédication de Jésus, dans la foi des premiers chrétiens, dans l'enseignement des Pères. La critique historique a débarrassé inexorablement notre esprit de ces idées préconçues. Le christianisme, pour la critique, est un fait comme tous les autres, soumis aux mêmes lois de développement, influencé par les mêmes causes politiques, juridiques et économiques, susceptible des mêmes variations. Sa nature de fait religieux ne lui ôte pas ses autres qualités communes à tout événement historique où s'exprime l'activité spirituelle des hommes.

La critique a donc étudié sans prévention, dans toutes ses circonstances extérieures, l'origine du fait chrétien et sa propagation dans le monde. En examinant et en comparant les documents du Nouveau Testament, en considérant le temps où ils ont été écrits et les intentions pratiques auxquelles ont obéi leurs compilateurs respectifs, elle s'est rendu compte, comme nous l'avons vu, d'une manière indiscutable, que leur narration se ressent de l'élaboration qui s'est accomplie, relativement à la figure et à la prédication du Christ, dans la conscience religieuse de deux ou trois générations de fidèles. Et alors, s'étant mise à rechercher à travers ces revêtements successifs déposés par la réflexion

Digitized by Google

de consciences exaltées, la parole authentique du Maître et le motif familier de ses discours, elle a dû conclure que l'Evangile de Jésus a été une annonce persistante et passionnée du Royaume de Dieu imminent, dépouillée de toute scorie d'eschatologie matérialiste et basée sur une chaleureuse et impérieuse invitation à la purification intérieure. Tout le surplus, c'est-à-dire les affirmations particulières sur les rapports personnels entre le Christ et le Père, en tant qu'elles ne rentrent pas dans l'ancienne identification du Messie avec le Fils de Dieu, la conception toujours plus intérieure et morale du règne messianique, les idées spéciales sur la société des fidèles, équivalent terrestre du royaume, représente l'expression d'idées nouvelles que l'expérience du christianisme avait suscitées, surtout chez les plus intellectuels et les plus cultivés parmi les disciples de l'Evangile, et tout particulièrement chez Saint Paul. Une semblable conclusion critique sur la substance historique de la prédication de Jésus élimine toute possibilité de retrouver en elle, même à l'état embryonnaire, l'enseignement théologique distribué plus tard dans l'Eglise. Pareillement, l'étude sereine de la tradition patristique, précédée d'une recherche attentive de l'authenticité des œuvres sur lesquelles elle repose, et accompagnée d'une préoccupation constante de ne pas lire les anciens témoignages religieux avec la

Digitized by Google

mentalité des écrivains postérieurs, a démontré également combien vaine est la prétention de vouloir retrouver en elle les lignes fondamentales de la foi catholique, telle qu'elle a été systématisée par les docteurs scolastiques ou définie par les Pères du Concile de Trente. Elle a fait voir qu'il faut plutôt constater, sans prévention, l'évolution progressive de la doctrine catholique née du besoin profond d'offrir, au moyen d'idées réfléchies, un soutien naturel à l'expérience religieuse qui, suscitée par la prédication du Christ, s'est conservée substantiellement égale à elle-même à travers toute sa longue histoire.

Une antique légende, recueillie par Rufin au IVe siècle, raconte qu'après l'ascension du Seigneur « les apôtres reçurent l'ordre de se séparer et de se disperser dans tous les pays pour prêcher la parole de Dieu. Avant de se séparer, ils établirent en commun une règle de prédication afin qu'ils ne fussent pas exposés à enseigner une doctrine différente. Remplis du Saint Esprit, ils composèrent le Symbole » (1). Ainsi, dès le IVe siècle, s'est accréditée la croyance que les principaux dogmes du christianisme ont été formulés par les apôtres, tout pénétrés encore de l'enseignement du Maître et comblés de l'Esprit de Dieu. La critique moderne, non seulement a prouvé la fausseté de la légende, mais

(1) Rufin, Com. in Symb.

Digitized by Google

elle a positivement cherché à démontrer de fait combien il est arbitraire et aprioristique de croire que les dogmes de la foi remontent, dans leur expression, à l'enseignement primitif de Jésus et de ses disciples immédiats. Chaque jour nous parvenons à mieux signaler, à travers l'analyse critique des documents, l'évolution lente et parfois imperceptible, parcourue depuis l'expérience psychologique du christianisme, jusqu'aux formes réfléchies de la dogmatique. Cette évolution, nous le voyons, a sa source dans le besoin de trouver des formules théologiques d'où l'on puisse tirer un aliment et une direction pour le sentiment religieux initial inculqué par l'Evangile, qui n'est autre que l'attente d'un meilleur règne de justice terrestre et céleste, la solidarité des âmes vis à vis du bien commun, la confiance dans le Père.

L'Encyclique, il est vrai, reproche à notre critique de partir de la supposition « que tout ce qui est dans l'histoire de l'Eglise doit s'expliquer par l'immanence vitale ; que nul fait n'anticipe sur le besoin correspondant et qu'historiquement il ne peut que lui être postérieur » (1). Mais ici il nous semble bien que l'Encyclique nous reproche une assertion dont la négation est tout simplement un contresens historique et une erreur théologique. De fait, nous l'avons

(1) Histoire et critique du modernisme, § IV.

Digitized by Google

déjà dit, l'histoire de l'Eglise, en tant qu'elle est l'histoire d'un organisme vivant, n'a pas des lois de développement différentes de celles qui gouvernent les autres institutions sociales. Or c'est une loi élémentaire de la vie, dans chacune de ses manifestations, que tout organe réponde à un besoin vital et que toute dépense d'énergie soit déterminée par une exigence profonde du sujet. Il nous paraît de plus très incorrect, théologiquement, de supposer que l'histoire ecclésiastique soit le triomphe du caprice et de l'arbitraire et de nous reprocher, à nous, une conception orthodoxe s'il en fût jamais, à savoir celle d'une providence divine qui ne tolère rien de superflu dans son empire et qui veille à ce que le cours des événements dans l'Eglise et l'évolution des idées religieuses s'effectuent selon les exigences variables, mais normales des fidèles. Ce ne sont pas là non plus des jugements apriori-ques qui altèrent les procédés tranquille des la recherche historique. L'historien ne sort pas du cadre de ses études en s'efforçant de découvrir les raisons immanentes des faits, en recherchant les exigences impalpables, mais réelles, qui ont amené logiquement les événements enregistrés par les documents qu'il utilise. Une science historique qui néglige cette tâche fondamentale ne mérite même pas ce nom.

Les conclusions d'une telle méthode appliquée à l'histoire du christianisme ont été d'un effet

Digitized by Google

désastreux pour les vieilles positions de l'enseignement théologique. Au lieu de découvrir aux origines, même en germe, les affirmations dogmatiques formulées au cours des siècles par l'autorité de l'Eglise, nous avons trouvé une forme religieuse qui, vague, imprécise à ses débuts, a évolué lentement vers des formes concrètes de pensée et de rite par suite des exigences de la collectivité pour se comprendre, par la nécessité d'exprimer d'une manière abstraite les principes qui devaient façonner l'activité religieuse des fidèles, par l'effort des premiers chrétiens, par les répercussions de la lutte contre le hérétiques. Le message évangélique n'aurait pu vivre et se répandre dans sa simplicité spirituelle. Quand il franchit les frontières de la Palestine et apparut capable d'universalité, il dut, pour pouvoir provoquer dans les esprits une expérience religieuse identique, détachement de l'égoïsme sous toutes ses formes, purification intérieure, espoir d'une juste rétribution ultra-terrestre, adhésion au Christ, Messie et Rédempteur, il dut, disons-nous, s'adapter à leur mentalité et présenter la figure du Christ, messager de la rédemption, sous un vêtement différent de celui qu'elle avait pris dans le milieu juif et dans la tradition populaire du prophétisme. Comme toute prédication religieuse, merveilleusement souple dans sa simplicité psychologique, le christianisme primitif s'est

Digitized by Google

répandu dans le monde romain, c'est-à-dire dans les pays voisins du bassin de la Méditerranée, en s'adaptant à la mentalité et à l'éducation spirituelle de chaque région et en s'assimilant dans chacune d'elles les meilleurs éléments pour son propre développement ultérieur. Cette œuvre d'adaptation, accompagnée de la transformation spontanée à laquelle fut soumis le message évangélique, lorsque l'on constata le retard toujours plus inexplicable du triomphe eschatologique que le Christ avait prédit comme imminent, s'accomplit dans une période de temps relativement courte et elle put, en raison de l'influence exercée par un penseur religieux distingué comme Paul, se refléter aussi sur les récits de la vie de Jésus qui cessèrent bientôt de n'être que des narrations historiques, pour devenir de véritables expositions doctrinales et parénétiques. Une semblable élaboration s'exerça tout d'abord sur les dogmes qui sont devenus plus tard fondamentaux dans le catholicisme, le dogme trinitaire, le dogme christologique et l'organisation de l'Eglise. Celle-ci, étrangère à la vision parousiaque du Christ, s'était formée naturellement parmi ses disciples et des formes pneumatiques qui, à cause de la diffusion des dons spirituels, avaient prévalu à l'origine, elle devait passer bien vite aux formes schématiques de la hiérarchie monarchique.

En ce qui concerne la dogmatique trinitaire

Digitized by Google

et christologique, la critique récente a signalé les diverses étapes qu'elle a traversées avant d'aboutir aux brillantes affirmations du Concile de Nicée. L'élévation progressive de la figure du Christ dans les pensées comme dans l'affection de ses disciples ; les formules variées, créées pour exprimer sa dignité surnaturelle d'après le langage philosophique et théologique des diverses populations converties, et combinées avec l'élaboration subie par certaines conceptions hébraïques revues et universalisées par Paul, ont provoqué un rapide développement des éléments intellectuels qui existaient à l'état latent, dans le mouvement spirituel propagé par le message évangélique. Les Actes, se faisant l'écho de l'enseignement chrétien primitif, indiquaient Jésus « comme un homme à qui Dieu a rendu témoignage par les miracles, les prodiges et les signes qu'il a opérés par lui » (Actes II, 22). Il est le Messie à qui la mort ignominieuse a conféré la gloire céleste et qui doit revenir pour inaugurer son règne. Telle est la foi ingénue et intense des premiers disciples. Mais le Christ a appelé les membres de la famille humaine enfants de Dieu et il s'est offert comme leur modèle ; il est donc le fils de Dieu par excellence d'après la synonymie établie par la tradition prophétique, entre cet appellatif et les qualités messianiques.

A côté de cette élaboration profonde sur les

Digitized by Google

simples données relatives à la personne de Jésus, s'est développée une autre idée, celle de l'Esprit. Comme il arrive à l'ordinaire aux débuts de toute religion qui se propage, des phénomènes extraordinaires, de vives manifestations d'une énergie surnaturelle se produisaient dans les petites communautés surexcitées par l'attente de la palingénèse. Pour des hommes nourris de lectures et de souvenirs bibliques, cette énergie, cette puissance fut spontanément identifiée avec l'esprit de Iahve, auquel l'Ancien Testament a attribué ordinairement les actes qui surpassaient d'une manière quelconque les facultés normales de l'humanité. Une corrélation naturelle s'établit alors entre le Père, à qui s'adresse la piété filiale des fidèles, le Fils, qui est le dispensateur de la vie et l'Esprit, de qui procèdent les manifestations les plus saillantes de la nouvelle foi. Et puisque c'est dans le baptême que se révèlent le effets surprenants et mystérieux de la conversion, on formula, pour la première fois, dans ce rite d'initiation chrétienne, l'invocation de la Triade, invocation encore ignorée de Saint Paul. Du baptême, la formule trinitaire passa, comme en témoigne Saint Justin, dans la liturgie. (1)

Sur ces données élémentaires, expression encore timide et incertaine de ce que l'expérience

(1) Cf : A. Dupin. Le dogme de la Trinité dans les trois premiers siècles. Paris, E. Nourry. 1907, in-12.

Digitized by Google

religieuse chrétienne renfermait en elle d'intellectuel et de dogmatique, un remarquable travail théologique commença à s'accomplir dont nous pouvons aisément suivre les prémisses et le développement. Saint Paul, par sa spéculation sur la préexistence du Christ, sur l'identification de celui-ci avec l'Esprit, sur les effets de ce même Esprit, qui ne provoque pas seulement comme l'esprit de Iahve un enrichissement des énergies matérielles de l'homme, mais qui transforme la vie humaine intérieure et l'élève à une plus noble manière d'être et d'agir, avait déjà tracé les linéaments de ce travail de réflexion qui devait amener à préciser catégoriquement les rapports existant entre les réalités d'où la vie religieuse du chrétien tirait son aliment. Mais le point culminant de cette élaboration est marqué par la traduction qui se fit de la notion hébraïque du Messie en celle du Logos, d'origine platonicienne ; par l'identification du Christ, tel qu'il était apparu aux âmes qui attendaient anxieusement la rédemption d'Israël, avec la notion abstraite, germée sur le sol hellénique, de l'intermédiaire cosmique entre l'Etre suprême et le monde ; par la transcription, pourrions-nous dire, de la valeur morale et religieuse inhérente à une conception hébraïque, mais intelligible dans le monde gréco-romain, en langage alexandrin, tout en conservant la même valeur éthique et religieuse. Pour nous aujourd'hui, le

Digitized by Google

chemin parcouru par cette rapide évolution d'idées nous apparaît comme un schéma froid, presque apriorique. En réalité, cette évolution du sentiment chrétien vers la définition réfléchie qu'il dut donner de lui-même constitua le labeur de nombreuses consciences qui vivaient leur foi.

A son tour, la doctrine christologique, si intimement liée à la croyance trinitaire, atteignait, en même temps que celle-ci, un remarquable développement : la notion messianique du descendant de David et l'autre notion apocalyptique de celui qui doit apparaître miraculeusement sur les nuées du ciel, s'étaient identifiées dans la personne du Christ, et l'appellation de Fils de Dieu, synonyme de Messie dans le langage hébraïque, en passant dans le milieu grec si accoutumé à concevoir des relations mystérieuses entre la Divinité et les héros, avait ouvert la voie à l'idée de rapports extrêmement particuliers entre le Père et le Christ, jusqu'à l'identification de la nature.

Enfin, pour ce qui regarde l'organisation des communautés chrétiennes, celles-ci, en empruntant à la synagogue et aux associations helléniques des titres et des fonctions, s'étaient acheminées, dès le commencement du deuxième siècle, vers les formes de l'épiscopat monarchique.

Le spectacle d'une si intense évolution, opé-

Digitized by Google

rée dans le sein des communautés, alors que l'empire entravait si violemment la diffusion de l'Evangile, est une caractéristique admirable de l'histoire chrétienne primitive. Non seulement la persécution fut impuissante à étouffer la religion naissante, mais elle ne peut pas davantage arrêter ce mouvement salutaire par lequel l'expérience religieuse, suscitée parmi les hommes par l'apparition du Christ, chercha sans retard à tirer de son propre fond un formulaire dogmatique et une organisation autoritaire permettant à la nouvelle conscience chrétienne de s'alimenter et de se défendre, et à l'Eglise de se présenter aux hommes comme capable de les guider, avec un credo et un gouvernement, à la conquête d'une plus haute existence spirituelle. Lorsque la dernière persécution s'éteignit dans un insuccès retentissant, et que l'habile Constantin comprit la nécessité de se mettre à la remorque du christianisme en l'élevant jusqu'au trône, l'Eglise était préparée à cette première revue solennelle de ses forces matérielles et morales qui fut faite à Nicée. Le dogme trinitaire fut solennellement défini avec la consubstantialité du Verbe avec le Père ; c'est à Nicée que furent définitivement posées les bases sur lesquelles s'édifia dans les siècles postérieurs le monument de la pensée orthodoxe.

Les luttes théologiques recommencèrent cependant presque aussitôt et cette fois elles

Digitized by Google

furent principalement christologiques. A l'exception de la courte controverse macédonienne sur les rapports de l'Esprit Saint avec les autres personnes divines, controverse terminée à Constantinople, les discussions portent sur le problème des rapports entre les deux éléments humain et divin, qui se fondent dans la personne du Christ. On ne peut qu'admirer avec quel soin jaloux la conscience chrétienne veilla à ce que, dans cette recherche d'une formule pour exprimer un fait qui est en dehors des capacités habituelles de la raison humaine, on n'en vînt, en aucune façon, à sacrifier l'expérience religieuse du Christ vivant dans les âmes, ni à déprécier la valeur de sa rédemption. Le nestorianisme, avec la distinction précise des deux personnes humaine et divine dans le Christ, arrivait à diminuer implicitement la valeur infinie de ses actes : le concile d'Ephèse le condamne. Eutichès tombe dans l'excès contraire en maintenant l'unité personnelle du Christ, il ne distingue plus les natures ; il éloigne ainsi la figure grandiose du Rédempteur des rangs de l'humanité en la rendant complètement étrangère à l'existence terrestre des enfants d'Adam : le Concile de Calcédoine le condamne. C'est ainsi que s'est constitué, entre des excès opposés, le dogme catholique, expression intellectuelle d'un besoin profond de la conscience chrétienne désireuse de trouver à la fois dans son Christ l'homme qui

Digitized by Google

a souffert pour elle et le Dieu qui, pour elle, a mérité.

Mais l'Eglise, amenée par les événements historiques à la fonction politique de modératrice et de guide parmi les populations d'Occident, étrangement mélangées après l'invasion barbare, sent naître en elle de nouvelles nécessités de propagande et de gouvernement. La lutte contre le monotélisme, dernière réapparition dissimulée du monophysisme, n'est qu'un épisode secondaire et d'un caractère tout oriental, en face du problème très grave qui s'impose à l'Eglise au milieu d'une société tombée intellectuellement dans un nihilisme désolant et qui attendait d'elle non seulement l'enseignement religieux, mais encore la première culture philosophique et scientifique. Le terrain des luttes intellectuelles n'est plus désormais la théologie proprement dite, mais la philosophie, ou mieux, l'apologétique philosophique. Au Moyen-Age, dans une société qu'elle modèle de ses propres mains et pénètre de son esprit, l'œuvre urgente pour l'Eglise est de créer ou d'adopter une philosophie qui, ne répugnant pas au dogme, puisse servir de préparation à celui-ci et d'instrument de discipline pour les intelligences et par suite pour les consciences dans toutes les manifestations de la vie. Voilà pourquoi dès le début des disputes philosophiques du Moyen-Age, l'Eglise tourne sa sympathie vers la logique réaliste,

Digitized by Google

tout en repoussant la métaphysique d'Aristote, parce qu'elle représente la formule la plus efficace d'attitude spirituelle en face de la réalité, en harmonie avec les exigences d'une conception absolutiste de la religion et avec celles d'un exercice théocratique du pouvoir politique et moral. La critique moderne a cherché, par des travaux encore inachevés, à évoquer dans le passé les diverses tentatives qui ont été faites avant d'arriver à la fusion d'aristotélisme et de dogmatique chrétienne qui caractérise l'âge d'or de la scolastique. Le problème des universels, contenu dans un texte de Porphyre transmis par Boëce, se présenta comme le noyau de la recherche philosophique. Dans le écoles carlovingiennes s'accomplirent les premiers essais d'apologétique philosophique, mais avec un résultat contraire à celui que l'Eglise pouvait désirer. Scot Erigène est un penseur solitaire trop saturé d'individualisme mystique pour pouvoir fournir à la société qui se groupe sous la protection de la papauté et de l'empire, les formules impersonnelles et absolues d'une métaphysique apaisante. Mais la tentative qui a échoué une fois est reprise avec le courage que donnent les exigences renaissantes du temps. Que d'essais infructueux encore avant d'atteindre l'harmonie désirée ! Le nominalisme de Roscelin, le conceptualisme d'Abélard, le réalisme de Saint Bernard, l'intuitionnisme de l'école de

Digitized by Google

Saint Victor, représentent autant de courants qui cherchaient à triompher dans un conflit d'idées reflétant à son tour les conflits réels qui déchiraient la société prise entre les prétentions de l'empire et celles de la papauté. Enfin, avec la grande théocratie papale, fruit de plusieurs siècles de travail politique, coïncide chronologiquement l'œuvre grandiose de la scolastique, dans laquelle la philosophie et le dogme parurent trouver leur équilibre et à laquelle semble dévolue la mission de resserrer les âmes dans les liens d'une métaphysique qui était, en réalité, le meilleur instrument de domination morale que le Moyen-Age d'Innocent III pût désirer.

Du fait que la scolastique est née des exigences pratiques du moment, c'est-à-dire du besoin d'offrir une synthèse de philosophie et de religion qui liât les esprits dans une attitude d'humble soumission logique et éthique, la critique tire le principal argument pour l'insuffisance historique dont la scolastique a fait preuve. Toutes les œuvres patristiques, toutes les expressions de l'expérience chrétienne des siècles antérieurs sont ulilisées par les docteurs scolastiques en tant qu'elles peuvent servir d'appui à leurs positions intellectuelles ; mais chez ces mêmes docteurs on ne trouve aucune recherche impartiale de ce qui avait été le fait chrétien primitif, aucune acceptation docile des données authentiques de la tradition patristique, lors-

Digitized by Google

qu'elles contrastaient avec leur propre attitude aristotélicienne. La scolastique est précisément l'expression intellectuelle de l'expérience chrétienne vécue de nouveau selon les exigences spirituelles du bas Moyen-Age. Et c'est la raison pour laquelle la papauté s'est attachée à elle avec une opiniâtreté digne d'une meilleure cause, jusqu'à la canonisation qui en a été faite à Trente ; elle a senti instinctivement dans la scolastique l'apologétique la plus active, quoique mieux déguisée, de cette période de temps durant laquelle elle a resplendi dans la plénitude de son autorité, irrémédiablement perdue depuis. De nos jours encore on voudrait la réhabiliter. Mais comment est-il possible d'effectuer cette revendication, aujourd'hui que la critique a reconstruit, sans aucune préoccupation, l'évolution du fait chrétien dans tous ses états successifs et sous toutes ses diverses formes ? La critique nous a démontré comment la dogmatique catholique est née tout entière du besoin de mettre constamment en harmonie l'expérience de la foi avec la mentalité du temps, l'esprit religieux immuable avec les expressions de la pensée variable. Comment se refuser à accepter ces conclusions qui sont non pas le résultat capricieux d'une spéculation, mais bien la conséquence d'une très patiente analyse des documents chrétiens ? Toutes les fois que l'Eglise s'efforcerait de leur opposer les positions prises

Digitized by Google

au Moyen-Age, sans aucun discernement critique, elle risquerait d'aboutir à la plus désastreuse des conclusions, à une véritable faillite. Mais cela n'est plus à redouter. L'Eglise n'a pas encore défini, et cela est providentiel, dans quel rapport se trouve son immutabilité avec sa variabilité. Et c'est pourquoi en acceptant, comme le doivent faire tous ceux qui ont confiance dans la possibilité de conciliation de la science et de la foi, les résultats de la critique, avec tout ce côté immuable qu'exige la vérité intrinsèque du christianisme, nous avons fait appel à quelques nouveaux motifs apologétiques qui nous semblent posséder une profonde force de persuasion auprès de nos contemporains. Nous avons pu constater combien l'évolution du christianisme a été spontanée, mais aussi comment elle a paru, à chaque moment de l'histoire, indispensable à la conservation de la religion chrétienne. Celle-ci, sans cette évolution, aurait couru le danger de se déformer, de s'affaiblir, peut-être même de se perdre. De là la conséquence que l'évolution catholique ne peut être rejetée par nous en aucune façon. De même que nous ne pouvons nous soustraire aux résultats du progrès social, même s'ils nous paraissent encore imparfaits, ainsi tout le développement chrétien, élaboration de la conscience chrétienne sur l'expérience religieuse de l'Evangile, nous apparaît comme quelque chose de légitime

Digitized by Google

en soi que nous ne sommes pas libres d'accepter ou de ne pas accepter, parce qu'en le répudiant nous dessécherions dans nos âmes les raisons les plus profondes de la vie religieuse. Si même certaines formules mentales, certaines institutions autoritaires transmises à l'Eglise par le Moyen-Age nous semblent désormais un encombrement inutile, nous ne croyons pas devoir prendre, comme individus, une position hostile vis-à-vis d'elles, mais nous travaillons avec confiance à ce que la masse des fidèles, de plus en plus, se rende compte de leur caducité : une plus haute expérience du catholicisme ne peut être autre chose que le fruit d'une conscience chrétienne générale plus illuminée et plus cultivée. Dans ces dispositions d'esprit, nous avons cru possible la conciliation entre les droits de la critique historique et l'exigence profonde de la foi. Tout est changé dans l'histoire du christianisme, pensée, hiérarchie, culte : mais tous les changements ont été des moyens providentiels pour la conservation de l'esprit de l'Evangile et cet esprit religieux s'est maintenu identique à lui-même à travers les siècles. Les scolastiques ou les Pères du Concile de Trente ont eu sans doute un patrimoine théologique infiniment plus riche que les chrétiens du premier siècle ; mais l'expérience religieuse, qui leur a donné le caractère de chrétiens, a été identique dans les uns comme dans les autres. Elle est égale aujour-

Digitized by Google

d'hui encore dans notre esprit, bien qu'elle s'achemine lentement, hors des cadres de la scolastique, vers une nouvelle définition d'elle-même. Les formules du passé et celles de l'avenir ont été et seront pareillement légitimes, pourvu qu'elles réflètent fidèlement le besoin de la religion évangélique, avide de trouver dans la pensée réfléchie les instruments de sa conservation.

En raisonnant de cette manière, nous avons rencontré, il est vrai, l'une des tendances fondamentales de la philosophie contemporaine, la tendance immanentiste, considérée même comme la condition indispensable de la philosophie. D'après cette tendance, rien ne peut pénétrer dans l'homme qui ne jaillisse d'un besoin d'expansion et n'y corresponde d'une certaine façon ; il n'y a pas pour lui de vérité fixe et de précepte admissible qui ne soit en quelque manière autonome et autochtone. Appliquée à l'histoire chrétienne, cette conception immanentiste constitue la meilleure apologie de ces positions religieuses auxquelles l'Eglise est arrivée d'après l'incitation permanente de la conscience collective.

Cette coïncidence, toutefois, n'a pas précédé, mais suivi l'effort de la critique scientifique pour soulever de nouveau des ténèbres du passé l'évolution objective du christianisme. Et ici nous devons aborder la discussion des principes phi-

Digitized by Google

losophiques que l'Encyclique nous suppose. Sont-ils exacts ? Et dans ce qu'ils ont d'exact, le document pontifical a-t-il raison de nous les reprocher comme anticatholiques ?

Digitized by Google

DEUXIÈME PARTIE

L'APOLOGÉTIQUE MODERNISTE

CHAPITRE Ier

Sommes-nous agnostiques ?

L'Encyclique, en discutant la philosophie des modernistes, lui reproche les principes agnostiques, la méthode immanentiste, les applications de l'agnosticisme à l'histoire avec les postulats de la transfiguration et de la déformation des phénomènes.

Parlons, avant tout, de notre prétendu agnosticisme. Les modernistes posent comme base de leur philosophie religieuse, dit l'Encyclique (1), ce principe « que la raison humaine enfermée rigoureusement dans le cercle des phénomènes, c'est-à-dire des choses qui apparaissent, n'a ni la faculté ni le droit d'en franchir les limites. » Nous pourrions faire ressortir les contradictions dans lesquelles est tombée l'Encyclique en ayant voulu nous accuser d'agnosticisme. En effet, elle nous attribue dans le même paragraphe des opinions qui contrastent on ne peut plus nettement avec la position de l'agnostique. Elle dit de fait que « pour eux (les modernistes), il est une chose parfaitement entendue et arrêtée, c'est que la science doit être athée, pareille-

(1) Fondement philosophique du modernisme.

Digitized by Google

ment l'histoire », et elle ajoute, quelques lignes plus loin que, pour les modernistes, « naturelle ou surnaturelle, la religion, comme tout autre fait, demande une explication ». N'y a-t-il pas vraiment de l'incohérence à nous reprocher en même temps le préjugé agnostique, qui interdit à la raison toute affirmation en dehors des phénomènes, le postulat athée dans la science et dans l'histoire et le principe qu'il est possible de trouver une explication de l'origine et de l'essence de la religion ?

Mais laissons ces petites méprises dans lesquelles est tombé le compilateur du document, mis dans l'embarrassante nécessité d'enfermer le modernisme dans le vieilles catégories de sa culture philosophique, et voyons sérieusement s'il y a quelque chose d'agnostique en nous. Avant tout, remontons à la définition qu'a donnée de l'agnosticisme son défenseur le plus connu : Herbert Spencer. Sa conclusion principale qu'il expose et soutient dans ses « Premiers Principes » est celle-ci : « Si nous examinons dans leur nature et dans leur valeur intrinsèque la religion et la science, nous retrouvons dans la première quelques idées primordiales, quelques éléments indispensables et dans la seconde certaines conclusions irréductibles, et par cela même inexplicables. Ainsi donc, à la base de la religion comme à la base de la science nous trouvons un terrain neutre, qui échappe

Digitized by Google

à notre analyse mentale, un ensemble d'idées et de sentiments que nous ne parvenons pas à déchiffrer. Sur ce terrain peuvent et doivent se réconcilier la foi et la science. Nous devons constater ce domaine de l'inconnaissable, mais précisément parce qu'il est tel, nous devons soigneusement nous garder de tout désir téméraire d'en pénétrer la nature, d'en spécifier, avec nos métaphysiques puériles, les attributs et l'action. »

Eh bien, cet aveu d'impuissance que l'agnostique fait en face du mystère de l'univers est radicalement étranger à notre esprit. Notre apologie a été justement un effort pour sortir de l'agnosticisme et pour le dépasser, en donnant une théorie de la connaissance, de même que l'agnosticisme lui-même avait marqué un progrès sur le positivisme matérialiste.

Imbu de principes rationalistes, l'agnostique ne conçoit pas d'autres formes de connaissance que l'expérience sensible par les phénomènes et l'exercice de la raison appelée à réfuter les arguments imaginés par la philosophie religieuse pour défendre certaines théories particulières sur l'origine de l'univers et sur son état de dépendance vis à vis d'un Etre suprême. Comme Kant avait découvert les antinomies des idées cosmologiques, psychologiques et théologiques, Spencer, par le moyen du raisonnement pur, a voulu montrer les éléments arbitraires et aprio-

Digitized by Google

riques qui entrent dans chacune de nos explications métaphysiques et religieuses du réel ; il a donc affirmé ainsi un fond de réalité qui échappe à nos facultés intellectives et qu'il a défendu d'approcher.

Notre attitude en face du problème de la connaissance et de sa valeur est au contraire radicalement différente et concorde avec celle que prend de nos jours la philosophie la plus répandue, de même qu'elle coïncide avec les résultats généraux de la critique des sciences.

Nous distinguons avant tout divers ordres de connaissances ; la connaissance phénoménale, la connaissance scientifique, la connaissance philosophique, la connaissance religieuse. La connaissance phénoménale embrasse les objets sensibles dans leur individualité ; la connaissance scientifique applique le calcul aux groupes des phénomènes perçus, en expliquant les lois constantes de développement auxquelles ils sont soumis ; la connaissance philosophique est l'interprétation de l'univers selon certaines catégories inhérentes à l'esprit humain et reflétant les exigences profondes et inaltérables de l'opération ; enfin la connaissance religieuse est l'expérience actuelle du divin opérant en nous et en toutes choses. Naturellement, nous voyons tomber de cette manière les vieilles définitions dont la scolastique avait hérité de certaines traditions classiques de la science conçue comme « cognitio

Digitized by Google

rei per causas » et de la philosophie présentée « comme une connaissance des choses divines et humaines dans leurs causes dernières ». Mais nous n'en sommes nullement responsables, car la philosophie des sciences a déjà démontré de son côté tout ce qu'il y a de conventionnel dans chaque science, et l'analyse psychologique à son tour a révélé les éléments subjectifs et personnels qui contribuent à la formation de la connaissance abstraite. En sorte qu'aujourd'hui, il n'est plus possible de parler d'une faculté intellective qui s'exerce en dehors de toute influence de conscience et atteigne une certitude et une vérité qui soit « adaequatio rei et intellectus ». La spéculation nous apparaît présentement comme une opération dans le sens le plus général du mot et, comme consécutive à l'opération, vient l'action de connaître, c'est-à-dire le résultat d'un laborieux effort de l'esprit qui cherche à mieux posséder le réel et à s'en servir plus utilement, à travers tout schéma mental qu'il réussit à en former.

Une telle conception est libératrice au plus haut degré. En considérant la faculté intellective en fonction de toute la vie intérieure de l'homme ; en n'oubliant jamais la corrélation étroite qui existe entre la connaissance abstraite et l'opération ; en abattant les barrières fictives que la psychologie scholastique plaçait entre la pensée et la volonté, nous agrandissons prodi-

Digitized by Google

gieusement le domaine du connaissable et nous signalons à l'homme la possibilité d'atteindre, ne serait-ce que par le moyen de formes de connaissance jusqu'ici trop négligées, les réalités supérieures, dont la possession intime accroît la valeur de la vie et l'enrichit de nouvelles potentialités. Comme la science nous aide dans l'emploi du réel, moyennant la combinaison de l'expérience avec les lois du calcul ; comme la métaphysique correspond au besoin de l'action de se laisser guider par une conception déterminée de l'univers ; de même les exigences de notre vie morale, l'expérience du divin, réalisée dans les profondeurs les plus obscures de notre conscience, conduisent à un sens spécial des réalités suprasensibles qui domine toute notre existence éthique. Il ne nous convient plus d'arriver à Dieu par la voie des démonstrations de la métaphysique du Moyen-Age ou sur le témoignage du miracle et des prophéties, autant de faits qui choquent plus encore qu'ils n'étonnent la conscience contemporaine et qui échappent au contrôle de l'expérience. Nous signalons d'autres capacités de connaître le divin ; nous trouvons en nous ce « sens illatif » dont parlait Newman, avec lequel il nous est donné de saisir, dans son ineffable mystère, la présence d'énergies supérieures, avec lesquelles nous sommes en contact direct. Comparé à ces opinions gnoséologiques qui sont les nôtres, l'agnosti-

Digitized by Google

cisme apparaît, comme il est en réalité, un système froid et rationaliste. Nous acceptons la critique de la raison pure que Kant et Spencer ont faite ; mais bien loin de revenir au témoignage aprioristique de la raison pratique ou de conclure à l'affirmation d'un inconnaissable, nous montrons dans l'esprit humain d'autres moyens d'arriver au Vrai autrement efficaces que l'exercice de la seule raison. Il est vrai que nos postulats s'inspirent de principes immanentistes parce qu'ils partent tous de cette supposition que le sujet n'est point passif dans ses opérations intellectives et religieuses, mais qu'il tire de sa propre nature spirituelle soit le témoignage d'une réalité supérieure dont il sent par intuition la présence, soit la formule abstraite de cette réalité entrevue. Mais le principe de l'immanence vitale est-il ce principe délétère que l'Encyclique semble croire ?

Digitized by Google

CHAPITRE II

Notre immanentisme.

« Puisque, selon les modernistes, la religion est une forme de vie, c'est dans la vie même de l'homme que doit se trouver son explication. Voilà l'immanence religieuse. Or, tout phénomène vital — et, on l'a dit, telle est la religion — a pour premier stimulant, une nécessité, un besoin, pour première manifestation, ce mouvement du cœur appelé sentiment (1) ». Tout en tenant compte des altérations que notre pensée a nécessairement subies dans cette définition que l'Encyclique a voulu en donner en catégories scolastiques, nous reconnaissons que ce sont bien là, au fond, nos idées sur l'origine de la religion. Celle-ci se révèle comme un résultat spontané d'inextinguibles exigences de l'esprit humain qui trouvent leur satisfaction dans l'expérience intime et affective de la présence du divin en nous. Mais si telle est notre croyance, sommes-nous en cela en désaccord avec la tradition ? C'est ce que nous allons voir.

Il est nécessaire avant tout de reconnaître que les preuves imaginées par la philosophie

(1) § 1er, b. — L'Immanentisme.

Digitized by Google

scolastique pour démontrer l'existence de Dieu et tirées du mouvement, de la nature des choses finies et contingentes, des degrés de perfection, de la téléologie de l'univers, ont aujourd'hui perdu toute valeur. Les notions qui servaient de base à ces arguments dans la revue générale que la critique post-kantienne a faite des sciences abstraites et empiriques et du langage philosophique, ont perdu également le caractère d'absolu que les aristotéliciens du Moyen-Age leur accordaient. Lorsqu'une fois on a démontré tout ce qu'il y a de conventionnel dans toute représentation abstraite que nous nous faisons du réel, il est clair que non seulement de tels arguments s'écroulent, mais encore qu'il devient impossible d'en formuler d'autres du même genre. Il était par conséquent naturel que l'on recourût, pour la démonstration de l'existence de Dieu, ou mieux pour la justification de la foi dans le divin, au témoignage de la conscience. Ainsi, on a fait appel aux énergies morales de l'homme qui d'ailleurs dans ce problème sont les plus autorisées à rendre témoignage, puisque l'origine de la religion est un fait de conscience et doit être analysée comme telle. Un semblable procédé est pleinement justifié en soi, et il a toujours été admis comme légitime par les plus illustres représentants de la doctrine chrétienne.

Le principe : Dieu existe, est, de fait, comme

Digitized by Google

tout autre jugement, ou synthétique, ou, si l'on veut, pour parler en langage non kantien mais scolastique, un jugement qui tombe ou *en matière nécessaire* ou *en matière contingente*. Mais puisqu'il s'agit d'un jugement d'existence, ce ne peut être un jugement analytique, c'est-à-dire tel que la notion exprimée par le prédicat rentre d'elle-même dans celle qui est exprimée par le sujet. Il reste donc que c'est un jugement synthétique, et puisque la philosophie cathotique n'admet pas de jugements synthétiques a priori, il faut dire nécessairement que c'est un jugement synthétique a posteriori, par conséquent démontrable par le moyen de l'expérience. Et puisque cette expérience ne peut être évidemment celle qui s'obtient dans les laboratoires, il faut dire précisément que l'existence de Dieu ne peut être vérifiée que par la conscience et dans la conscience de l'homme. Nous sommes donc pleinement logiques quand nous cherchons à tirer, des exigences immanentes de la conscience humaine, l'affirmation du divin transcendant ; quand nous nous efforçons de découvrir en elle les aspirations profondes et les imperfections toujours ressenties, par lesquelles se révèle dans toute sa force la volonté de s'élever à Dieu qui agit déjà en nous avant même que nous le cherchions.

En raisonnant ainsi, nous sommes même en parfait accord avec la tradition soit patristi-

Digitized by Google

que, soit scolastique. La première, surtout, qui considérait l'aristotélisme comme funeste à la profession de l'orthodoxie chrétienne (1), soutint que la foi se suffit à elle-même ; la seconde, bien que caractérisée par le triomphe du réalisme logique sur l'intuition mystique, n'oublia jamais l'argument moral quand elle voulut prouver les réalités de l'ordre de l'esprit, leur valeur, leurs destinées. Quelques citations suffiront à le prouver.

Clément d'Alexandrie, dans ses Stromates, démontre longuement que le principe des choses ne peut être trouvé par le moyen de la démonstration, mais seulement par la foi spontanée de l'esprit qui, pour arriver à la perception de Dieu, plutôt que de rechercher les éléments abstraits de la connaissance rationnelle, doit acquérir la discipline et la force qui naissent de la pratique des grandes vertus : la charité, la pénitence, etc. La foi, ajoute-t-il, est nécessaire à l'homme comme la respiration à la vie ; sans elle, il n'est pas possible d'arriver à la connaissance. Dieu en particulier n'est pas objet de science, mais de foi. Dans l'esprit de l'homme est répandue une mystérieuse effluve divine (L. II).

(1) « Malheureux Aristote qui enseigne aux hérétiques une dialectique habile à dire et à ne point dire, variable dans ses opinions, dure dans l'argumentation, féconde en discussions stériles, fastidieuses même à elle-même, se rétractant continuellement et n'ayant jamais rien traité à fond ! » De præser. hæret. VII.

Digitized by Google

Bien plus explicites encore sont les déclarations de Tertullien qui, pour déposer en faveur du christianisme, fait appel non aux systèmes philosophiques et aux théories abstraites, mais au témoignage spontané de l'âme humaine. « Comparais devant moi, ô âme : si tu es une chose divine et éternelle, comme le veulent beaucoup de philosophes, sans doute tu ne mentiras pas. Si tu es une chose humaine et périssable, à plus forte raison tu ne mentiras pas en faveur d'un Dieu qui te demeure étranger. Mais je ne te désire point élevée dans les écoles, instruite dans les bibliothèques, imbue de la science enseignée dans les académies. Je te veux simple, inculte, ignorante, telle que te possèdent ceux qui te possèdent pour seule richesse. C'est de ton inexpérience que j'ai besoin. » Et à cette âme primitive, dans ses manifestations antérieures à tout rudiment d'instruction et de culture, Tertullien demande le témoignage spontané et irrésistible en faveur du christianisme. De son langage naturel, de ses mouvements les plus familiers, de ses aspirations les plus habituelles, le grand apologiste tire la preuve évidente de l'*humanité* et par conséquent de la vérité du témoignage chrétien. (*De test. an.* passim).

Origène affirme que « l'âme raisonnable, en reconnaissant ce qui est naturel en elle, se détache des objets qu'elle avait d'abord consi-

Digitized by Google

dérés comme des dieux ; elle conçoit un amour naturel pour le créateur, et, par suite de cet amour, elle accepte pour son Maître Celui qui, le premier, a manifesté à tous les hommes cette doctrine et qui s'est servi pour cela de disciples préparés ». (Contra Celsum III, 40).

Mais celui des Pères qui en appelle avec le plus d'insistance au témoignage direct de l'esprit pour l'affirmation de l'expérience du divin dans l'homme, c'est Saint Augustin. On connaît son mot célèbre : Fecisti nos, Domine, ad te, et inquietum est cor nostrum donec non requiescat in te. — Ses *Confessions*, cette admirable épopée de la transformation de l'âme sous l'influence du divin, abondent en phrases qui nous parlent de la démonstration de l'existence de Dieu tirée de l'expérience personnelle que chaque homme en fait dans le cours de sa vie. Il rappelle les « moyens admirables et cachés » par lesquels Dieu conduit l'esprit humain à reconnaître son existence (V. 6, 7, 13) et il résume sa propre expérience à ce sujet dans ces remarquables paroles : « C'est Toi, Seigneur, qui, par un mystérieux instinct, amènes les hommes inconscients à entendre et à percevoir ce qui est nécessaire à leur élévation » (VII, 6).

Enfin Saint Thomas lui-même, si porté cependant vers la spéculation métaphysique et si plein de confiance dans les forces de la raison, ne laisse pas d'accorder aux aspirations vitales

Digitized by Google

de la conscience et aux exigences profondes de l'esprit la valeur démonstrative qui leur appartient. Il affirme à maintes reprises « qu'un désir naturel ne saurait jamais être déçu » (I P. LXXV 6 ; C. G. II. 55, III. 51). Ainsi, la véritable tradition scolastique est si loin de considérer l'argument moral comme dépourvu de valeur et capable de conduire au subjectivisme, qu'il l'invoque dans ses démonstrations les plus délicates, telles que celle de la liberté humaine et celle de l'immortalité du moi personnel. De fait, ces thèses si fondamentales pour le spiritualisme chrétien reposent sur un argument unique : le témoignage de la conscience.

Nous pouvons donc soutenir que notre attitude en face du problème du divin est parfaitement conforme à la meilleure tradition chrétienne. Amenés par la philosophie des sciences à une révision de toutes nos notions empiriques ; instruits par la psychologie descriptive de l'origine et de la valeur des idées abstraites dans un sens diamétralement opposé à la théorie scolastique de l'intellect agissant et de l'intellect possible ; persuadés désormais indubitablement de tout ce qu'il y a naturellement de conventionnel dans nos conceptions métaphysiques du réel, nous ne pouvons plus accepter une démonstration de Dieu élevée sur ces « idola tribus » qui sont les conceptions aristotéliciennes de mouvement, de causalité, de contin-

Digitized by Google

gence, de fin. Nous croyons même plus salutaire pour la conscience religieuse de reconnaître explicitement que si la démonstration de Dieu devait être essentiellement liée à ces conceptions, la pensée critique contemporaine aurait ouvert définitivement la voie à l'athéisme, mais d'affirmer en même temps qu'il existe un autre argument pour cette démonstration, argument principal, antérieur à l'élaboration scolastique elle-même, l'argument de la connaissance agissante, qui apporte, dans les contingences de sa vie factice, le besoin anxieux du divin et ne parvient à vivre plus noblement sa vie qu'à la condition de percevoir ce besoin et de le satisfaire par cette expérience religieuse que l'ambiance et la formation historique, dans lesquelles elle est appelée à vivre, lui imposent.

Caractères et conséquences de notre immanentisme.— Nous sommes donc immanentistes ; mais l'immanentisme n'est point cette erreur grossière que l'Encyclique semble croire ; c'est, au contraire, la voie suivie pour arriver à la perception du divin d'après toute la meilleure tradition chrétienne. Nous croyons devoir insister encore sur notre présente déclaration, pour répondre à quelques autres reproches immérités du document pontifical.

I. On cherche avant tout à établir une prétendue contradiction entre notre pensée et certaines définitions du Concile du Vatican, par

Digitized by Google

exemple : « Si quelqu'un dit que la lumière naturelle de l'humaine raison est incapable de faire connaître avec certitude, par le moyen des choses créées, le seul et vrai Dieu, notre Créateur et Maître, qu'il soit anathème ! » et pareillement « si quelqu'un dit que la révélation divine ne peut être rendue croyable par des signes extérieurs et que ce n'est donc que par l'expérience individuelle ou par l'inspiration privée que les hommes sont amenés à la foi, qu'il soit anathème ! » (De Rev. I et De Fid. III).

En supposant que l'assistance providentielle, par laquelle est guidée l'histoire de l'Eglise, opère de telle sorte que les formules doctrinales définies à un moment déterminé pour répondre aux exigences du sentiment religieux collectif, aient été exprimées dans un langage susceptible d'interprétations variées et ne constituent pas un obstacle aux adaptations ultérieures de l'esprit religieux, nous répondons que les définitions vaticanes sont parfaitement conciliables avec notre pensée.

Pour ce qui regarde la première définition conciliaire, il est facile d'observer que la notion correspondant dans la mentalité moderne aux mots « lumière naturelle de l'humaine raison » est notablement différente de celle qui leur correspond dans une mentalité scolastique. Il nous est devenu aujourd'hui complètement impossible de concevoir la faculté purement intellec-

Digitized by Google

tuelle et spéculative, libre de toute influence des autres facultés de l'esprit. La raison apparaît de plus en plus à la psychologie plus récente comme un instrument d'expression et de définition que les instincts de l'être humain ont reçu de la nature et dont ils se servent, par un travail inconscient, pour formuler en termes abstraits leurs tendances et leurs expériences de facultés élémentaires.

Le sujet humain nous apparaît maintenant comme un ensemble d'énergies; dont chacune tend à la pleine expression d'elle-même dans le développement quotidien de la vie. La raison abstraite n'existe pas pour nous, elle existe seulement en fonctions d'autres facultés instinctives dont elle signale les exigences et les résultats. Sans doute les théologiens thomistes, qui formulèrent au Concile du Vatican la définition rapportée plus haut, ont voulu dire que la connaissance de Dieu est possible à l'intelligence pure opérant sur les notions tirées des apparences sensibles de l'univers et recherchant par des procédés syllogistiques la cause première des choses. Mais cela n'empêche pas que l'esprit religieux qui a su s'accorder avec les résultats indiscutables de la philosophie moderne, se refuse à admettre en ce sens la proposition du Concile, préférant l'entendre dans le sens que tous les moyens de connaissance que l'homme possède, compris eux aussi parmi les choses

Digitized by Google

créées, sont capables d'acquérir la certitude vivante de l'existence de Dieu.

Parmi tous ces moyens de connaissance, pris dans une large acception, nous plaçons aussi la conscience de l'homme qui expérimente en elle d'une manière qui échappe à l'analyse, les influences du divin, immanent à travers des siècles d'expérience religieuse, et l'aspiration au divin transcendant que réaliseront les générations religieuses de l'avenir.

Quant à la seconde définition, nous ne parvenons pas à comprendre de quelle manière notre pensée se trouve en conflit avec elle. D'abord elle ne parle plus de la foi en Dieu, mais de la révélation, c'est-à-dire d'un fait positif à propos duquel nous avons déjà expliqué comment on le doit comprendre, après l'étude critique des documents qui, selon l'enseignement de l'Eglise, contiennent le dépôt de cette révélation. La transmission de celle-ci ne peut être faite que par le moyen de signes extérieurs, sur ce point il ne peut y avoir de discussion. Mais cela n'empêche pas que la cause et la preuve de cette révélation soient le produit d'une expérience interne. Saint Thomas a dit à ce sujet : « Le maître ne produit dans le disciple ni la lumière intellectuelle, ni l'image intelligible, mais par son enseignement il excite le disciple, afin qu'à son tour, avec l'énergie de sa propre intelligence, il forme en lui-même les

Digitized by Google

conceptions intelligibles dont le maître propose les signes extérieurs. » (S. T. I. CXVII. 1). Nous pouvons appliquer cette lumineuse réflexion aux paroles du Concile. Le magistère de la tradition communique aux hommes les signes extérieurs auxquels est attaché le souvenir de la révélation. La conscience humaine ne doit point cependant demeurer inactive en face de ces signes, parce que l'expérience religieuse qui doit en vivre naît précisément de l'intérêt qu'y prend la conscience et de la vibration de l'être moral à l'unisson de la parole divine qui s'est révélée et se révèle.

II. L'Encyclique ne nous accuse de rien moins que « d'athéisme scientifique et historique ; de penser que la science et l'histoire doivent être athées » (1). Comment cette accusation est en contradiction avec celle de pseudo-mystiques qui nous est faite plus loin (2), chacun le voit. Elle contient en outre un contresens évident, il faut bien le dire.

Que dans le domaine de la science et celui de l'histoire il n'y ait pas place pour autre chose que pour les phénomènes, ce n'est point nous seuls qui le prétendons, ce sont tous les savants et tous les historiens dignes de ce nom, c'est-à-dire qui obéissent aux règles méthodiques que

(1) Fondement philosophique du modernisme.

(2) Nature de la foi chez le moderniste.

Digitized by Google

la recherche scientifique considère aujourd'hui comme définitives. La science et l'histoire ne tendent qu'à vérifier des faits et à signaler aussi, autant que possible, les rapports constants entre les phénomènes qui s'observent dans leur champ d'étude respectif, mais en adoptant dans leur enquête les instruments dont elles disposent, c'est-à-dire l'expérience ou l'expérimentation matérielle dans le domaine physique, l'analyse documentaire dans le domaine historique, elles sont et doivent demeurer exemptes de toute préoccupation apologétique de quelque nature que ce soit. De cette façon la science — l'histoire n'en est qu'une branche — n'est ni athée ni théiste — et pour mériter vraiment son nom, il faut qu'elle soit la science tout simplement. Encore une fois, ce n'est pas nous qui l'avons formée ainsi ; nous l'avons acceptée et nous cherchons modestement à la professer telle qu'elle est : une recherche impartiale des faits et de rien autre que des faits. Le reproche de l'Encyclique nous semble donc étrange au plus haut point. N'est-ce pas un axiome admis par les théologiens que la foi ne peut contredire la science, parce qu'elles sont toutes deux des rayons d'un même foyer de lumière, Dieu ? Prétendre cela, ce ne peut vraiment pas vouloir dire que l'harmonie n'existe qu'entre la foi et une certaine science *ad usum delphini* ; ce serait une offense à la véracité divine. Sûrs de voir

Digitized by Google

se réaliser finalement cette harmonie, nous devons donc adopter la science la plus scientifique, si l'on peut s'exprimer ainsi, c'est-à-dire celle qui n'a absolument aucun but spécial d'apologétique. De la sorte, nous ne sommes point des athées en science; nous sommes uniquement des amants de la science vraie, indifférente à tout problème ultra-phénoménal dont la solution est réservée à d'autres facultés de l'esprit.

Aussi bien, lorsque nous sortons du champ purement scientifique, poussés par notre besoin de foi dans le divin, nous voyons les résultats de notre recherche scientifique s'éclairer d'un jour tout nouveau et acquérir une valeur autrement précieuse et une bien plus haute signification. Nous apercevons alors dans le monde des phénomènes physiques une expression progressive de bonté, et nous en tirons la foi en un principe supérieur auquel nous nous attachons comme à un Père qui veille par une direction providentielle des choses au triomphe des éléments bienfaisants dans l'existence collective. Nous voyons dans le monde de l'histoire une volonté omniprésente, dont l'influence secrète dirige le progrès moral des hommes. Alors les résultats négatifs de notre critique disparaissent en face des affirmations puissantes de l'intuition religieuse. La critique a renversé la croyance à la tradition formelle d'une révéla-

Digitized by Google

tion primitive. Mais au-delà de la critique, il existe une faculté qui découvre « dans la religion juive et chrétienne un principe de vie, que l'on peut dire surhumain, qui malgré les imperfections de la connaissance, les illusions apparentes de l'espérance, les résistances de l'esprit national, de la routine ritualiste et de l'inflexibilité théologique, tend à un épanouissement toujours plus parfait. Réalité formidable sous un extérieur fragile. C'est bien la petite pierre qui, venant frapper à la base la statué colossale des empires et des religions terrestres, l'a réduite en poussière ; et la petite pierre se change en grande montagne qui doit porter l'humanité toute entière. » (1)

La foi voit entre l'Ancien et le Nouveau Testament la continuité d'une révélation que le divin a fait de lui-même, d'une manière toujours plus intense, dans la conscience humaine. Il importe peu à la foi de savoir si la critique peut ou non vérifier la conception originale, les miracles de l'Evangile, la résurrection du Rédempteur ; si elle peut ou non attribuer au Christ la prédication de certains dogmes et la fondation de l'Eglise. Ces faits échappent par leur caractère hyperphénoménal aux prises de la critique et ce ne sont point ceux dont la démonstration lui incombe.

(1) Loisy. La Religion d'Israël, pag. 88.

Digitized by Google

Mais pour la foi, les uns et les autres ont une réalité qui est même supérieure à celle des faits physiques et historiques. Sans eux, en effet, sans une semblable expression de capacités morales très élevées, l'expérience religieuse chrétienne serait demeurée privée des plus solides appuis. Dans toute l'élaboration psychologique que la foi des générations chrétiennes a fait subir aux éléments si simples de l'Evangile, la foi entrevoit une œuvre extraordinaire, c'est-à-dire telle qu'elle n'a pu se réaliser sans l'assistance de cet esprit de Dieu qui, dès le commencement, alimenta la vie du christianisme. Les dogmes nés de la formulation abstraite de l'expérience chrétienne, l'Eglise organisée pour les besoins des fidèles, les sacrements produits par la nécessité de confier à des rites extérieurs le souvenir permanent de l'œuvre de la rédemption et d'en communiquer, par l'intermédiaire des sens, les fruits impérissables, nous apparaissent ainsi comme des réalités indispensables à la fusion des âmes dans la même vie religieuse. Nous nous unissons à tous les fidèles dans la même foi et dans les mêmes pratiques religieuses, sachant que celles-ci comme celle-là constituent la véritable continuation historique de l'œuvre de Jésus et le moyen par lequel une même expérience morale rapproche les croyants qui adhèrent au catholicisme. Si même, personnellement portés vers une expérience plus simple

Digitized by Google

et plus directe du christianisme, nous nous sentions capables de nous passer de ces moyens, notre instinct de catholiques nous pousserait non pas à rompre avec les saintes coutumes, mais bien à répandre avec circonspection notre propre expérience autour de nous.

Une telle manière de concevoir la légitimité du développement chrétien nous est reprochée par l'Encyclique comme subjective et symbolique. Mais le subjectivisme et le symbolisme ne peuvent plus constituer aujourd'hui une accusation. La critique récente des diverses théories de la connaissance nous amène à conclure que tout est subjectif et symbolique dans le champ de la connaissance, les lois scientifiques comme les théories métaphysiques. Mais cela n'empêche pas que chacune des créations de l'esprit humain dans les diverses sphères d'activité ait une valeur absolue. Le monde de la foi a, par conséquent aussi, sa valeur vitale et il est, dans son genre, un absolu. Quant au symbolisme, le symbole n'implique plus aujourd'hui l'idée d'une création factice, peut-être même frauduleuse, à laquelle seraient liées certaines croyances ignorantes et inconscientes. Il est une réalité, une réalité *sui generis*, à laquelle la foi confère une valeur inestimable, au point de faire de lui le moyen réel et l'occasion bienfaisante d'une élévation de l'esprit et d'une plus profonde pénétration religieuse. Et, puisque

Digitized by Google

notre vie est pour chacun de nous quelque chose d'absolu, voire même la seule chose absolue, tout ce qui émane d'elle et tout ce qui s'y rapporte, tout ce qui en nourrit et en enrichit l'explication, participe également à cette valeur absolue. Les reproches qui nous sont faits sont donc par conséquent aujourd'hui des armes émoussées.

Digitized by Google

CHAPITRE III

Transfiguration et déformation.

C'est sous ces termes que l'Encyclique désigne les conséquences que les modernistes, d'après la conception qu'elle s'en est faite, déduiraient de leur agnosticisme appliqué à l'histoire : « Il ne faut pas croire que l'inconnaissable s'offre à la foi isolé et nu ; il est, au contraire, relié étroitement à un phénomène qui, pour appartenir au domaine de la science et de l'histoire, ne laisse pas de le déborder par quelque endroit. Or, voici ce qui arrive : l'Inconnaissable, dans sa liaison avec un phénomène, venant à amorcer la foi, celle-ci s'étend au phénomène lui-même et le pénètre en quelque sorte de sa propre vie. Deux conséquences en dérivent. Il se produit, en premier lieu, une espèce de *transfiguration* du phénomène, que la foi hausse au-dessus de lui-même et de sa vraie réalité, comme pour le mieux adapter, ainsi qu'une matière, à la forme divine qu'elle veut lui donner. Il s'opère en second lieu une espèce de *défiguration* du phénomène, s'il est permis d'employer ce mot, en ce que la foi, l'ayant soustrait aux conditions de l'espace et du temps, on vient à lui attribuer

Digitized by Google

des choses qui, selon la réalité, ne lui conviennent point ». (1)

Laissons de côté l'agnosticisme dont nous avons parlé et l'Inconnaissable dont aucun moderniste ne parle et venons à cette altération permanente, croissante même, de la réalité historique que, selon l'Encyclique, le modernisme attribuerait à l'efficacité de la foi. Le reproche nous paraît reposer sur une équivoque. Cette altération de l'objet, opérée par la foi qui s'y attache, est bien circonscrite à l'ordre gnoséologique, et, en ce cas, c'est une indiscutable vérité, ou bien elle s'étend à l'ordre ontologique et alors nous la répudions comme la répudie l'Encyclique. Celle-ci, cependant, en ne faisant aucune distinction entre les deux ordres, commet une impardonnable équivoque. Nous devons nous expliquer là-dessus.

Que le fait historique à travers le souvenir que nous en transmettent des générations d'individus qui s'y sont intéressés pour sa valeur éthique et religieuse, prenne des proportions de plus en plus élevées et une signification toujours plus profonde, c'est une vérité incontestable. Précisément parce que les conséquences pratiques et les applications innombrables de ce fait à la vie morale ne peuvent être immédiatement trouvées et illustrées, il faut un certain

(1) § 1er. Déformation de l'histoire religieuse.

Digitized by Google

temps pour que les hommes apprennent à en vivre avec une conscience plus claire de sa valeur. Mais cela n'implique pas que les expériences vécues par les générations nouvelles soient quelque chose d'ontologiquement nouveau qui n'était pas déjà contenu en puissance dans le fait lui-même.

Nous admettons qu'au point de vue gnoséologique les faits historiques qui servent de sujet à la foi subissent une élaboration intense par laquelle ils revêtent des caractères qu'ils n'avaient pas à l'origine. Le Christ de la foi, par exemple, est sans doute bien différent du Christ de l'histoire ; la foi a pris en celui-ci son point de départ pour une reconstitution théologique et mystique toujours plus haute et plus compréhensible. Mais nous ne prétendons pas qu'au point de vue ontologique, il n'y eût pas déjà, renfermées dans le Christ de l'histoire, ces valeurs éthiques et ces significations religieuses que l'expérience chrétienne a découvertes lentement, en vivant le message évangélique.

Voici un exemple qui, croyons-nous, fera mieux comprendre notre pensée. Le mathématicien, comme tel, peut ne pas saisir une harmonie qui se révèle, au contraire, à une âme musicienne ; mais cela ne veut pas dire que cette harmonie ne soit pas réelle, ni que l'âme musicienne la crée en aucune façon. Celle-ci la trouve là où une autre âme ne la trouverait pas. Il faut

Digitized by Google

en dire autant dans notre cas. Les faits religieux renferment des significations mystérieuses que la science pure ne saisit point ; la foi, grâce à ses facultés particulières, pénètre ces significations et réussit à les vivre. Cela ne veut pas dire qu'elle les crée ; elle les trouve. Mais, pour les trouver, il faut précisément les facultés de la foi qui, élaborant son objet, le transfigure et le défigure sans doute, mais seulement au point de vue de la connaissance et non pas au point de vue ontologique. Notre position étant ainsi expliquée, nous croyons que le reproche de l'Encyclique tombe dans le vide. Car le modernisme admet ce que tout le monde doit admettre : le progrès dans la connaissance réfléchie du surnaturel, et il ne nie pas ce que la dogmatique exige, c'est-à-dire la richesse du fait initial sur lequel la foi exerce son admirable et ineffable labeur d'assimilation vitale.

Ce que nous venons de dire des résultats de l'histoire en ce qui concerne le christianisme peut fournir de cela une éloquente confirmation.

La pensée dogmatique n'a jamais outrepassé la tâche qui lui est assignée de fournir uniquement des formules capables d'imprimer à la vie morale de tous les fidèles les caractères de l'existence religieuse selon l'Evangile. Le fidèle devait avoir vis-à-vis du Christ l'attitude de respect et d'amour due à Celui en qui habite la plénitude de la divinité, et il devait aussi, en présence de

Digitized by Google

l'Esprit qui inondait son âme de dons surnaturels, garder la pieuse attitude réclamée devant Celui en qui, par un ineffable mystère, passe la vie du Très-Haut avant de se répandre sur les fidèles. Mais que de tâtonnements il a fallu avant d'arriver à la représentation exacte de ces dogmes aux définitions du Concile de Nicée ! Le subordinatisme alexandrin, le modalisme sabellien qui sacrifie la distinction des personnes, la trinité de Tertullien qui ne sauvegarde pas le monothéisme, la doctrine d'Hippolyte des deux hypostases et du don impersonnel, le conflit entre Denys de Rome et Denys d'Alexandrie représentent autant d'efforts accomplis pour arriver à une formulation de la doctrine trinitaire qui parvînt, par son efficacité sur la vie éthique du chrétien, à déterminer une attitude religieuse spéciale vis-à-vis de Dieu le Père, du Christ son envoyé, et de l'Esprit, principe de vie surnaturelle.

Mais toutes ces tentatives doctrinales impliquent seulement une transfiguration gnoséologique des données fondamentales de l'Evangile, parce que les réalités dogmatiques qui y étaient cachées renfermaient déjà en elles les trésors religieux que la réflexion de la foi a su plus tard y découvrir peu à peu.

Digitized by Google

CHAPITRE IV

QUESTIONS PARTICULIÈRES

Jusqu'ici nous n'avons pas fait autre chose que d'expliquer et de défendre nos véritables positions en face des fausses et tendancieuses accusations de l'Encyclique. Mais celle-ci contient aussi quelques assertions qui nous sont reprochées comme erronées, et qui pourtant représentent l'enseignement authentique de la tradition catholique. Pour les soutenir nous pouvons, par conséquent, prendre directement l'offensive contre le document pontifical.

§ 1. — *Valeur comparative des religions.*

« Les modernistes, dit l'Encyclique, les uns d'une façon voilée, les autres ouvertement, tiennent pour vraies toutes les religions ». (1) Enoncée sous une forme si absolue, cette proposition peut faire une certaine impression. Mais elle ne

(1) § 2. L'expérience individuelle.

Digitized by Google

représente pas exactement notre pensée. Nous disons simplement que toutes les religions réflétant le degré de culture et d'évolution sociale des peuples parmi lesquels chacune d'elles s'est répandue, provoquent une expérience utile et salutaire. Nous disons en outre que les rapports entre les formes religieuses actuelles et passées et la religion chrétienne ne sont point des rapports d'égalité, mais ceux de formes moins parfaites avec la forme religieuse parfaite. En disant cela nous défions les compilateurs de l'Encyclique de nous mettre en désaccord avec les meilleurs témoignages des Pères et des docteurs catholiques. Tous s'accordent à dire que les religions inférieures ont quelque chose de bon, en tant qu'elles ont gardé un lambeau de la révélation primitive.

Saint Justin, parmi les premiers apologistes du christianisme ne sentait pas cela autrement que nous quand, adoptant la conception stoïcienne du λόμος σπερματιχὸς, il entendait par là une raison et une connaissance déposées en germe par Dieu dans *toutes* les âmes et quand, s'adressant aux païens, il leur disait : « Nous affirmons de Jésus-Christ qu'il est le Verbe, *le Verbe auquel participe tout le genre humain*, et les hommes qui ont vécu selon le Verbe sont chrétiens, même s'ils sont considérés comme athées ; tels, parmi les Grecs, Socrate, Heraclite et tous ceux qui leur ressemblent ; tels, chez les barbares,

Digitized by Google

Abraham, Hanania, Azaria, Mischael, Elie. Ceux qui vivent aujourd'hui selon le Verbe sont chrétiens... Les enseignements de Platon ne contredisent pas les enseignements du Christ ; il en faut dire autant des stoïciens et des poètes ; chacun d'eux a eu une vision partielle de la raison divine universellement répandue. Toutes les vérités qu'ils ont proclamées nous appartiennent à nous, chrétiens » (Apol. 1° et 11°).

Athénagore déclarait que tous les hommes « obéissant à une inspiration qui vient de Dieu » s'accordent sur certaines croyances fondamentales (Ap. 7). Clément d'Alexandrie exposa de merveilleuses pensées à ce sujet : « Utilisons la parabole du semeur, telle que le Seigneur lui-même l'a interprétée (Mat. XIII) : Pour ce champ qui est l'homme, il n'y a qu'un seul semeur ; ce semeur, dès le commencement du monde, jette les bonnes semences et à chaque époque il envoie comme une pluie bienfaisante, le Verbe ; mais les temps et les lieux divins où le Verbe est reçu produisent la diversité des résultats... Il existait une antique et naturelle relation entre l'homme et le ciel. Le Verbe n'a été caché à personne. Il est la lumière universelle : elle brille pour tous les hommes. La révélation de l'unité divine et de la toute-puissance divine est dans tous les hommes droits une chose naturelle. » (Str. I. 5, 17. VI. 8, 9. V. 13). Saint Augustin affirme lui aussi la

Digitized by Google

spontanéité du sentiment religieux sous toutes les formes positives, il va jusqu'à dire, à la manière de Platon, que tout ce que nous savons de Dieu n'est qu'un *souvenir*. (Confess. XXIV. 35). Il est suivi en cela par Saint Anselme : « La créature raisonnable ne doit travailler à rien avec une application plus intense qu'à manifester au dehors l'image divine qu'elle porte naturellement imprimée en elle-même. »

Qu'on nous dispense de multiplier des témoignages qui coïncident en grande partie avec ceux que nous avons rapportés et que nous aurions pu rapporter encore à propos de l'immanence religieuse.

§ II. — *Science et Foi.*

L'Encyclique, avec une logique fort boiteuse, accuse à la fois le modernisme de séparer la science de la foi et d'assujettir la foi à la science, pour trois raisons : parce que tout fait religieux relève du domaine de la science; parce que l'idée de Dieu elle-même est tributaire de la science, et parce que le croyant éprouve un besoin intime d'harmoniser la foi avec la science (1). Ainsi, le document pontifical applique aux mo-

(1) § 2. La foi expulsée de la science.

Digitized by Google

dernistes les paroles de Grégoire IX (1) reprochant à certains professeurs de théologie de plier « à la doctrine philosophique les pages célestes de l'Ecriture ». La contradiction que présente ce reproche est à elle seule un motif suffisant d'en faire ressortir l'inanité. Les modernistes, comme nous l'avons déjà dit, pleinement d'accord en cela avec la psychologie contemporaine, distinguent nettement la science et la foi. Les procédés, par lesquels l'esprit aboutit à l'une ou à l'autre, leur paraissent complètement étrangers et indépendants entre eux. Ceci est même pour nous un point fondamental. Par conséquent, la prétendue servitude à laquelle nous réduirions la foi par rapport à la science

(1) La lettre de ce pontife que cite l'Encyclique n'est pas, comme elle dit de 1223, mais de 1228. Mais cette erreur de date est bien légère auprès de l'erreur très grave que commet le rédacteur de l'Encyclique en employant contre nous les paroles de ce pontife du Moyen-Age. Ces paroles en effet sont dirigées, dans l'intention de l'auteur, contre les scolastiques de l'Université du Paris, habitués, comme les scolastiques de notre temps, à ne pas respecter du tout la signification propre des textes de l'Ecriture, afin d'en tirer des arguments en faveur de leurs thèses métaphysiques. Ces paroles ont encore une valeur d'actualité, non point contre les modernistes, dont le premier soin a été et est toujours d'assigner aux documents écrits leur véritable valeur, mais contre les scolastiques de parti pris dont pourtant l'Encyclique fait le panégyrique. Ainsi ce passage de la lettre de Grégoire IX dont on se sert contre nous est plein d'une ironie naturelle. Le rédacteur de l'Encyclique aurait-il voulu se rendre coupable d'anti-scolasticisme ?

Digitized by Google

est un non sens. Si le fait des croyances individuelles et collectives, exprimées extérieurement, des systèmes théologiques devenus objet d'enseignement rentre dans le domaine de la science historique, cela ne signifie pas du tout que le mouvement psychologique que la foi révèle soit lié en aucune façon à des recherches scientifiques spéciales. La critique analyse les formes extérieures et les affirmations publiques de la foi. Mais la foi religieuse elle-même, besoin instinctif de toute intelligence saine, tout en se ressentant, dans la conscience réfléchie d'elle-même, de l'influence de la culture générale, naît spontanément et se développe indépendamment de toute préparation d'éducation scientifique. En sorte que les paroles de Grégoire IX, au lieu de reconnaître qu'elles nous soient applicables, c'est nous qui pouvons les retourner contre les théologiens qui ont toujours abusé de l'Ecriture et en ont travesti la signification naturelle, pour pouvoir l'invoquer à l'appui de leurs thèses préétablies. Les modernistes, au contraire, bien loin de tordre le sens des paroles bibliques pour le service d'une apologétique peu loyale, distinguent nettement, dans les monuments écrits de la révélation, la source historique et l'expression de la croyance religieuse. Ils leur consacrent ainsi deux formes d'activité : l'activité scientifique qui, usant des méthodes propres à l'histoire, vérifie la valeur des sources

Digitized by Google

scripturaires comme elle le pourrait faire de toute autre source historique, et l'activité religieuse, l'intuition de la foi, qui cherche à faire revivre en elle, en se l'assimilant et en l'adaptant au progrès psychologique, l'expérience religieuse dont le document biblique constitue le souvenir écrit.

§ III. — *L'Eglise et l'Etat.*

Enfin, l'Encyclique nous reproche de désirer la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Ici encore l'Eglise officielle nous fait un crime d'une de nos meilleures aspirations qu'elle devrait elle-même volontiers accueillir, si des liens de solidarité et d'attachement excessif à un passé de gloire mondaine qui ne reviendra plus ne lui offusquaient la juste vision des choses.

Nous savons fort bien pour quelles décisives raisons de civilisation l'Eglise a dû assumer au Moyen-Age un pouvoir politique qui, tout en troublant, parfois même gravement, l'exercice du pouvoir spirituel, a eu, sur le développement de l'Europe à cette époque, une influence plutôt heureuse. Mais les contingences historiques qui avaient amené l'Eglise à endosser une responsabilité politique séparable du pouvoir religieux, à supposer qu'elle ne soit pas incompa-

Digitized by Google

tible avec lui, ont cessé d'exister. L'Etat moderne se présente comme l'organe destiné à régler le progrès des collectivités dans leurs intérêts matériels et moraux en tant qu'ils sont en fonction de la vie publique. Il a des moyens de gouvernement suffisants et un programme bien délimité. L'Eglise, dans cet état de choses, doit se féliciter de pouvoir déposer tout fardeau politique, en se retirant dans la sphère de ses pouvoirs spirituels et en se bornant à sa mission de conductrice des hommes dans les voies de l'esprit religieux. Elle a tout à gagner pour son but spécial à cette séparation des pouvoirs. Quelles sympathies peuvent lui gagner, en face de la conscience contemporaine, les misérables restes d'un pouvoir aujourd'hui éteint ou les velléités de le reconquérir ? Quelle popularité peuvent lui donner ces petites oligarchies nobiliaires si décrépites qui, en échange d'un peu de pompe extérieure, lui imposent des habitudes en opposition manifeste avec les tendances modernes ? Nous comprenons tout cela et nous le disons franchement. Nous sommes las de voir l'Eglise réduite au rôle de bureaucratie jalouse des pouvoirs qui lui restent et avide de reconquérir ceux qu'elle n'a plus ; devenue la chose d'une classe d'hommes incapables qui, après s'être voués au sacerdoce, c'est-à-dire à une vie d'apostolat, et parvenus aux plus hauts degrés de la hiérarchie, jouissent de prébendes fabu-

Digitized by Google

leusement grasses dans la plus coupable inaction; transformée enfin en une force stérile qui, en dépit de ces apparences superbes, célébrées encore par beaucoup de gens à l'admiration facile et inconsciente, exerce une œuvre de réaction sur le progrès de la société, en une institution qui perd d'autant plus son influence qu'elle s'obstine plus longtemps à tenter de ressusciter les manifestations de sa puissance d'autrefois. Pour mettre fin à cette déplorable situation nous ne voyons pas de moyen plus efficace que la séparation définitive de l'Eglise des fonctions politiques, le retour à une vie simple qui lui facilite l'accès de la démocratie et lui donne la capacité d'apporter à celle-ci les trésors religieux que la tradition chrétienne a accumulés dans son sein. Plus de vain désir politique ! plus de combinaison pour reconstituer sur des bases différentes, mais équivalentes, la puissance civile de l'Eglise au Moyen-Age ! Que l'Eglise sache être uniquement cette grande force d'élévation morale qu'elle a été dans ses périodes les moins fastueuses, mais les plus fécondes, l'époque primitive surtout, et son histoire qui suit aujourd'hui la courbe descendante prendra une puissante impulsion pour une nouvelle et glorieuse ascension. L'Eglise doit sentir la nostalgie de ces courants de vie, encore inconsciemment religieux, qui soutiennent la marche en avant de la démocratie et

Digitized by Google

elle doit aussi trouver le moyen de s'unir à celle-ci pour la guider à ses légitimes conquêtes en lui apportant la force de ses freins nécessaires et le stimulant de son autorité morale, seule capable de lui donner de véritables leçons d'abnégation et d'altruisme. L'Eglise doit loyalement reconnaître que dans la démocratie, c'est précisément une réalisation plus élevée de sa catholicité qui se prépare. Alors aussi la démocratie comprendra le besoin de l'Eglise, découvrant en elle la continuation du message chrétien d'où elle tire ses lointaines mais authentiques origines.

§ IV. — *Appréciation d'ensemble.*

« Maintenant, embrassant d'un seul regard tout le système (du modernisme), qui pourra s'étonner que Nous le définissions le rendez-vous de toutes les hérésies ? » (1) C'est ainsi que l'Encyclique résume son réquisitoire contre le modernisme, et si ses prémisses étaient vraies, elle aurait sans doute pleinement raison. Si, en effet, le modernisme était, comme elle l'a dit, rempli d'agnosticisme, il serait les bases mêmes de la foi catholique et l'on pourrait l'accuser justement d'ouvrir la voie à l'athéisme.

(1) Conclusion de la première partie.

Digitized by Google

Nous nous sommes efforcés de démontrer, dans les pages qui précèdent, que la réalité est bien différente. Certes, il existe une crise au sein de la pensée catholique, et c'est une crise de pensée qui n'est point circonscrite à un dogme particulier et qui s'est développée au sujet de l'attitude générale à prendre en face de la conception traditionnelle de révélation et de surnaturel, en face de l'ensemble des données offertes par la tradition catholique. Pour celui qui part de l'idée bien arrêtée que l'interprétation scolastique du christianisme est avec celui-ci une seule et même chose, peut bien regarder le modernisme, qui est essentiellement critique et antiscolastique, comme le danger le plus grave pour la sécurité de la tradition chrétienne. Mais si l'on consent à voir en dehors du scolasticisme d'autres formes de pensées applicables à l'expérience de l'Evangile, on ne saurait partager ces enfantines terreurs. L'histoire nous démontre que les grandes crises qui, semblables à la crise actuelle, sont nées dans l'Eglise du besoin d'adapter la foi à des formes concrètes de philosophie et d'organisation sociale, se sont toujours résolues à l'avantage de l'Eglise elle-même qui en est sortie pour s'élever à une interprétation plus haute de sa nature et de ses destinées.

Ce sont les disputes partielles relatives à un dogme unique ou à une prétention de l'autorité

Digitized by Google

qui ont abouti au schisme et à l'hérésie. Dans l'histoire de l'Eglise on a toujours pu vérifier ce singulier paradoxe : c'est que les crises doctrinales se sont terminées d'autant plus pacifiquement que le fondement en était plus vaste, et qu'au contraire elles ont occasionné des scissions d'autant plus douloureuses que le terrain de la discussion était circonscrit.

S'il en est ainsi nous sommes en droit d'espérer que notre mouvement si étendu et si complexe parviendra à triompher sans secousses violentes en entraînant avec lui l'Eglise et en cherchant à être par elle absorbé.

Digitized by Google

TROISIÈME PARTIE

LA PERSÉCUTION CONTRE LE MODERNISME

La partie qui concerne les mesures à adopter contre les modernistes (3e partie) est la partie la plus grave et, de l'avis de tous, la moins sympathique de toute l'Encyclique. Pie X ordonne que l'on expulse de l'enseignement des séminaires tous les jeunes professeurs — et ils sont très nombreux — suspects de modernisme ; que les livres dangereux soient condamnés sans ménagement, même s'ils ont obtenu ailleurs l'*imprimatur* ; que, pour la révision des livres, on institue, dans chaque diocèse, un comité de censeurs sûrs ; que l'on surveille les réunions de prêtres et de laïques modernistes ; que les jeunes ecclésiastiques qui seraient désireux d'étudier et de suivre le mouvement général des idées soient mis dans l'impossibilité d'écouter leurs aspirations ; que chaque diocèse ait un conseil de vigilance contre le modernisme ; qu'enfin les évêques renseignent périodiquement le Saint Siège sur l'état de leurs diocèses respectifs en ce qui regarde la diffusion des idées modernistes.

Digitized by Google

Quelque disposés que nous soyons à accueillir avec sérénité la parole du Souverain Pontife, nous ne parvenons pas à découvrir dans ces mesures disciplinaires l'esprit de douceur et de paix qui devrait être dans le cœur de celui qui a le nom du Christ sur les lèvres. De telles mesures disciplinaires représentent le maximum de sévérité et de rigueur que les mœurs du XXe siècle, affranchies de la tyrannie, pouvaient tolérer. En certains détails même, elles renouvellent les excès de l'inquisition du Moyen-Age, que dis-je ? elles égalent les aberrations tant de fois reprochées à Julien l'Apostat qui bannissait des écoles les maîtres chrétiens. Peut-on voir autre chose qu'une explosion de colère dans l'ordre de chasser impitoyablement les jeunes modernistes du clergé, c'est-à-dire les meilleurs pour la capacité et l'ardeur au travail, de les reléguer dans les postes les plus infimes, de les réduire à voir leurs facultés se stériliser, de les désigner au mépris de leurs confrères moins capables, mais plus lâchement soumis ?

Quelques-unes des dispositions rappelées plus haut, outre qu'elles témoignent d'une rigueur inopportune et excessive, contredisent des principes fondamentaux du droit canonique. Les conseils de vigilance, par exemple, tendent à circonscrire l'autorité épiscopale, à engendrer des ressentiments et des dissensions dans les rangs du clergé, en poussant chaque ecclésias-

Digitized by Google

tique à suspecter son confrère en qui il peut voir à bon droit un délateur, enfin à fournir des prétextes aux plus basses représailles. En outre, donner la permission de proscrire dans un diocèse des ouvrages qui ont été autorisés dans un autre, n'implique pas seulement la monstrueuse et grotesque supposition que la vérité change en même temps que change la juridiction ecclésiastique, cela discrédite encore l'autorité même des réviseurs et l'expose au mépris du public. Le secret dans lequel doit être tenu le nom des censeurs, outre que c'est là une mesure assez peu pratique, offre le très grave inconvénient de rendre plus aigu un des plus intolérables abus que l'Eglise ait hérités du Moyen-Age, celui de condamner en matière intellectuelle sans avoir à faire connaître les motifs de la condamnation. Enfin, le bâillon imposé à la presse catholique ne fera que restreindre de plus en plus son influence sur le peuple.

En résumé, si ces mesures ne témoignent guère en faveur de la noblesse d'âme de celui qui les a imaginées, elles montrent du moins quelle vaine terreur le modernisme a excitée dans les rangs les plus élevés de la hiérarchie. Au lieu de laisser le conflit se résoudre paisiblement et l'issue apparaître à travers les disputes elles-mêmes, on cherche à arrêter violemment le mouvement, et contre nous, qui ne voudrions pas avoir jamais empêché un adversaire d'expo-

Digitized by Google

ser toute sa pensée et qui avons une telle confiance dans la justesse de nos idées que nous ne redoutons en aucune façon la discussion, on décrète les mesures les plus draconiennes. Nous ne pouvons que rappeler au Vatican, en toute humilité, les paroles de Gamaliel au Conseil des Pharisiens disputant sur l'emprisonnement de Pierre et de ses compagnons : « Ne vous occupez plus de ces hommes et laissez-les aller. Si leur programme vient des hommes, il se détruira ; mais s'il vient de Dieu vous ne pourrez l'entraver et prenez garde d'avoir combattu contre Dieu ! » (Actes V. 38). Nous demandons à Pie X de renouveler l'expérience des Pharisiens avec les apôtres, de nous laisser aller pour continuer librement notre travail. Si l'œuvre que nous avons entreprise est vitale, elle triomphera malgré les persécutions ; si elle est vaine ou funeste, elle tombera d'elle-même inévitablement.

Digitized by Google

CONCLUSIONS

Et maintenant il nous faut conclure en parlant comme nous l'avons fait jusqu'ici, avec sérénité et sans amertume, nous souvenant de l'avertissement de l'Ecriture : *non in commotione Dominus.* Une grande crise d'âmes, qui ne date pas d'aujourd'hui, mais qui atteint de nos jours son plus haut degré d'intensité, travaille toutes les confessions religieuses en Europe : le catholicisme, le luthéranisme, l'anglicanisme. Ce sont, en général, les nouveaux états de la conscience publique qui contrastent avec les positions traditionnelles de l'esprit religieux ; ce sont les résultats de la science qui, facilement vulgarisés, répandent une instinctive défiance à l'égard des titres métaphysiques et historiques dont se prévaut l'enseignement dogmatique des Eglises. Le catholicisme, en raison de sa plus haute antiquité, des éléments de culture médiévale plus obstinément conservés dans son propre sein, en raison aussi de son contact plus direct avec les nouvelles affirmations de la science et les volontés de la démocratie, ressent plus vivement les

Digitized by Google

douleurs et les angoisses de cette crise profonde. Mais ces douleurs, assurément il ne les évitera point, ces angoisses, il ne les étouffera pas en recourant aux stériles paroles de ses condamnations, aux peureuses conjurations de ses anathèmes. Le mouvement des esprits, dans une époque de culture intense et largement répandue comme la nôtre, n'est pas un mince ruisseau que l'on puisse aisément endiguer ; c'est une irrésistible marée que l'autorité doit diriger sagement et non point sottement entraver. Si le successeur de Pierre condamne, avec une âpreté si inaccoutumée la science et l'apologétique modernes, nous nous demandons s'il n'en faut pas chercher la raison dans une inexplicable ignorance des tendances qui caractérisent l'évolution morale de nos jours et dans une incapacité radicale de comprendre le succès auquel sont destinées les énergies progressistes dans le monde. Nous savons très bien, grâce à nos rapports familiers avec tant de membres de la hiérarchie ecclésiastique, que les générations de prêtres qui nous ont précédés ont été obstinément élevées dans le plus cordial mépris de la culture moderne et aussi, il faut bien le reconnaître, dans le plus monstrueux orgueil pour leur instruction théologique médiévale. Nous avons songé plus d'une fois à l'étrangeté du spectacle offert par ces hommes d'un autre âge qui vivent en contact avec le monde moderne,

Digitized by Google

sans en comprendre les aspirations, le langage, les idéals. Mais cette partie du clergé, qui occupe présentement presque tous les degrés de la hiérarchie, ne doit pas nous interdire, à nous qui, après notre éducation scolastique, nous sommes efforcés d'apprendre ce langage et de comprendre ces idéals, d'accomplir l'œuvre de conciliation et de synthèse entre la vieille tradition catholique et la nouvelle mentalité, les nouvelles aspirations sociales. Au contact, non pas seulement extérieur, avec le monde dans lequel nous vivons, nous avons formé un beau rêve d'unification ; nous avons acquis la conviction que la parole de la science la plus révolutionnaire ne peut en aucune façon entamer les affirmations de la foi religieuse, parce que les procédés de l'esprit d'où jaillissent également la science et la foi, sont indépendants entre eux et se développent avec une logique complètement différente, et que les aspirations fondamentales de la démocratie, de ce mouvement collectif et altruiste sur une plus large affirmation de la justice parmi les hommes, ont quelque chose de religieux qui les rapproche étrangement de l'attente messianique dont le Christ a inculqué le sentiment à ses disciples. Forts de cette conviction, nous nous étions mis à rapprocher l'expérience religieuse du christianisme des données de la science et de la philosophie contemporaine et à signaler les éléments de religiosité

Digitized by Google

et de christianisme que la démocratie porte en elle-même. Voici que l'autorité ecclésiastique nous arrête brusquement dans notre route et condamne notre labeur. Eh bien, nous sentons le devoir de lui faire une amoureuse violence, le devoir de défendre, à tout prix, la tradition catholique dont elle a la garde, d'une manière qui, momentanément, peut mériter la condamnation de l'autorité elle-même, mais qui, nous en sommes certains, finira par prévaloir à son propre avantage.

On prétend, il est vrai, que nos opinions sont incompatibles avec l'enseignement catholique et que si l'Eglise les acceptait, elles l'entraîneraient à une ruine complète. Nous avons essayé de prouver dans les pages qui précèdent l'inanité de semblables craintes, nous avons même démontré que la partie substantielle de notre pensée philosophique, dépouillée des exagérations et des inexactitudes que le désir polémique de nous écraser a seul pu attribuer à notre mouvement, n'est pas autre chose que le retour à certains principes, à demi oubliés, auxquels dans son âge d'or antérieur à la scolastique, l'apologétique chrétienne a toujours eu recours. Mais outre cette démonstration directe de la légitimité de nos positions intellectuelles et religieuses nous pouvons invoquer encore un argument indirect que nous exposerons ici, parce qu'il nous paraît répondre triomphalement à ceux

Digitized by Google

qui jugent notre mouvement comme funeste au catholicisme tel qu'il existe aujourd'hui au point de vue doctrinal et hiérarchique. C'est le suivant : dans chaque crise de développement traversée par le christianisme au cours de son histoire, lorsque entre un passé religieux devenu rigide et insuffisant et un monde nouveau dont la culture semblait contraire à celle d'autrefois, un groupe d'hommes s'est levé dans l'Eglise avec l'intention de fondre harmonieusement avec la pensée de l'époque la religion ancienne, mais au fond immuable dans sa simplicité comme fait de conscience, on a entendu s'élever aussi la voix des timides, pour dénoncer, avec une tristesse craintive, la noble entreprise comme un signe avant-coureur de corruption et de mort. Le contraste a toujours eu des effets bienfaisants : les timides ont exercé une providentielle fonction de modérateurs pour l'œuvre des hommes d'initiative audacieuse, exposés à commettre plus d'un écart. Mais après les premières hésitations, lorsqu'une fois la supériorité de la mentalité nouvelle sur l'ancienne n'a plus fait de doute, on a vu, sur les traces de ceux que l'on avait montrés au doigt comme des perturbateurs, toute la collectivité des fidèles se mettre en mouvement à son tour avec assurance et reconnaissance. Les exemples de ce genre abondent dans l'histoire de l'Eglise. Choisissons-en quelques-uns des plus significatifs.

Digitized by Google

Quand sur la fin du deuxième siècle, le gnosticisme, avec les raffinements de sa pensée théosophique, arrachait à l'Eglise ses prosélytes les meilleurs et les plus cultivés dont l'esprit se pliait difficilement au schema trop simple et inélégant de la doctrine chrétienne, il se trouva quelques hommes pour sentir le besoin de résoudre ce problème vital : la religion nouvelle devait-elle absolument refuser la collaboration de la philosophie classique, en se privant ainsi du moyen le plus efficace d'attirer les classes cultivées, ou devait-elle chercher avec amour à concilier la magnifique tradition de la philosophie classique avec le nouvel esprit évangélique ? Jusqu'alors, le petit nombre de ceux qui avaient tenté d'associer la spéculation avec l'enseignement chrétien, avaient sacrifié celui-ci à celle-là, en le dépouillant de tout caractère d'originalité De tels faits avaient suscité dans la masse des fidèles une vive défiance à l'égard de la philosophie et les gnostiques, auteurs de cette fusion hâtive et inharmonique, avaient fini par se détacher de l'Eglise officielle. Mais avec la défiance passive, le problème n'était point résulu ; il renaissait au contraire infatigablement, finissant par s'imposer à l'attention de ceux qui, concevant l'Eglise comme une force de progrès et de diffusion, se sentaient attristés par le peu de succès de la propagande chrétienne dans les milieux où la culture était précisément le plus

Digitized by Google

répandue. Parmi ceux-ci, Clément, successeur de Pantène dans la direction de l'école catéchistique d'Alexandrie, entreprit courageusement de démontrer non seulement la compatibilité, mais encore l'intime corrélation et l'affinité entre la philosophie païenne et le christianisme. Eh bien, ce grand et utile dessein rencontra tant d'opposition de la part de ses coreligionnaires, que le projet conçu par Clément d'écrire une trilogie : l'Exhortateur, le Pédagogue, le Maître, dans laquelle on passât lentement de la préparation éthique de la religion à la démonstration rationnelle de la foi, demeura inachevé et la troisième partie, la plus importante, fut remplacée par cette composition bizarre, appelée allégoriquement « les Tapis (Stromata) », dans laquelle le savant alexandrin a cherché à montrer la justesse de son intention et l'orthodoxie de ses propositions. L'ouvrage est accompagné de reproches indéterminés aux fidèles, ses compagnons *simpliciores*, qui jettent le discrédit sur l'œuvre du maître et s'en vont déblatérant contre les vains essais d'apologétique philosophique. « Il est inutile d'écrire des livres, selon eux, dit Clément, mais si les méchants en composent, eux qui par leurs ouvrages ruinent l'âme des lecteurs, interdira-t-on d'en écrire à celui qui prêche la vérité ? C'est une chose désirable que de laisser après soi d'excellents enfants ; or les livres sont précisément les enfants

Digitized by Google

de l'âme. » (Str. I. 1). Et ailleurs : « Il y en a qui repoussent la philosophie et recherchent simplement la foi toute nue ; mais cela équivaut à vouloir cueillir tout de suite les grappes de raisin, sans avoir préalablement cultivé la vigne » (Str. I. 4). Ne pourrait-on pas appliquer ces paroles à ceux qui dénoncent le modernisme, coupable seulement de vouloir retrouver les chemins de la foi à travers la mentalité critique et philosophique qui caractérise nos contemporains ? Mais en dépit des oppositions momentanées, le programme inauguré par Clément d'Alexandrie, le programme de la fusion entre la philosophie classique et la pensée chrétienne triompha jusqu'à devenir l'apologétique officielle du catholicisme. L'Eglise se révéla comme un organisme social dans lequel existe, ainsi que dans tout être vivant, un instinct infaillible qui, après une courte hésitation, le pousse vers les solutions dont dépend sa propre existence.

Un autre exemple très significatif des luttes que n'ont pas manqué de soulever ceux qui, en étudiant les exigences de leur temps, ont cherché à leur adapter l'Eglise, nous est offert par cette même scolastique, devenue aujourd'hui sans nul doute un encombrement pour la vie intense du catholicisme, et qui représenta au contraire en son temps un vigoureux effort révolutionnaire contre la tradition philosophique des Pères et, comme telle, fut jugée par les

Digitized by Google

Pontifes romains. Aristote, en effet, chez qui Saint Thomas a si judicieusement puisé, est très peu connu dans le haut Moyen-Age. Ce sont seulement les Musulmans qui en ont fait connaître aux Occidentaux les œuvres les plus importantes dont il est fait pour la première fois mention en 1210, dans un synode provincial tenu à Paris ; il y fut décrété que « ni les livres d'Aristote concernant la philosophie naturelle, ni aucun commentaire de ces livres ne pouvait se lire à Paris publiquement ou en secret ». En 1231, Grégoire IX, en rétablissant l'Université parisienne, faisait sienne, par son approbation, la condamnation portée. En 1263, Urbain IV renouvelle encore la prohibition, destinée cependant désormais à échouer devant la tendance irrésistible du temps qui, retrouvant dans la philosophie aristotélicienne, l'expression la plus exacte de ses propres dispositions intellectuelles en face de la réalité, cherchait à se l'approprier et à l'harmoniser avec la dogmatique catholique, traduisant à son tour le sentiment religieux du christianisme parvenu à la pleine conscience de lui-même. Le plus grand artisan de cette œuvre d'harmonisation a été Saint Thomas d'Aquin, en butte tout d'abord aux défiances de ces collègues et de ses supérieurs à cause de ses sympathies aristotéliciennes, autorisé ensuite, par une permission spéciale du Pape à l'étude du Stagirite et qui, finalement,

Digitized by Google

triompha dans sa *Somme*, synthèse parfaite de la méthode et de la métaphysique d'Aristote avec le dogme. Saint Thomas est ainsi le vrai moderniste de son temps, l'homme qui a tenté, par un admirable effort de persévérance et de génie, la fusion de la foi avec la pensée de son époque. Et nous sommes les vrais continuateurs des scolastiques dans ce qu'ils ont eu de plus méritoire : le sens merveilleusement fin de l'adaptabilité de la religion chrétienne aux formes changeantes de la philosophie et de la culture en général.

Ces exemples et d'autres semblables sont pour nous un haut enseignement. Nous pouvons en retirer l'espoir que notre œuvre, aujourd'hui si maltraitée, sera un jour appréciée à sa juste valeur et que l'Eglise y trouvera ces avantages que nous, chercheurs fidèles et désintéressés de son bien, nous avons eus en vue. Les idées ne sont point pressées. Et si nous ne devons pas voir le couronnement de nos travaux, si le patient effort de rénovation religieuse ne doit pas aboutir si promptement que nous puissions jouir des résultats, nous ne nous affligeons pas pour cela, habitués que nous sommes à cacher notre personne derrière l'idée dont nous sommes les défenseurs modestes, et nous ne perdrons pas non plus confiance. Nous avons jeté notre semence dans le sillon ; elle germera en son temps.

Digitized by Google

Cette inébranlable confiance dans le succès de notre action nous attirera peut-être encore l'épithète d'orgueilleux et d'entêtés. Les plus graves injures, en effet, ne nous ont pas été épargnées. L'Encyclique n'a pas craint de nous appeler « ennemis de la croix du Christ qui s'efforcent d'ébranler dans ses fondements le règne de Jésus-Christ. » De tout le document papal, ce sont ces phrases qui, tombant sur nous de la bouche de notre père, nous ont causé la plus cuisante douleur. Nous ne voudrions pas faire des déclarations qui pussent ressembler, même de loin, à des louanges personnelles ; mais, puisque nos personnes sont hors de cause et que ce n'est pas pour elles que nous cherchons des applaudissements, mais pour les idées que cet écrit a pour but de répandre dans le monde, nous souvenant de la parole évangélique : « C'est à leur fruit que vous les connaîtrez », nous ne pouvons nous soustraire au devoir de protester contre de si amers reproches. S'il est une chose qui alimente du feu de son enthousiasme notre existence, à l'honnêteté exemplaire de laquelle l'Encyclique a pourtant dû rendre hommage, c'est le désir d'étendre le règne du Christ et d'en rendre plus vaste, plus vivant, plus conscient le triomphe parmi les hommes. Et l'Encyclique nous voue au mépris des fidèles comme des insulteurs de la Croix ! En réalité, c'est nous au contraire qui croyons être aujourd'hui les

Digitized by Google

ouvriers les plus actifs de son œuvre de conquête dans le monde.

Nous avons passé de longues veilles dans l'angoisse du doute, alors que l'étude loyale de la science ébranlait en nous l'édifice artificiel de l'interprétation scolastique du catholicisme. A ce moment-là cependant nous n'avons pas manqué de foi, mais confiants dans l'harmonie qui ne s'est jamais démentie entre la vérité de la révélation et la vérité de la raison, nous avons tenté, en puisant aux sources les plus pures du christianisme, de créer une nouvelle synthèse. A peine l'avons-nous entrevue que nous avons cherché à la formuler et à la faire connaître à nos frères, à qui le langage scolastique est désormais irrémédiablement incompréhensible.

Notre apostolat ne nous a pas rapporté des honneurs, mais bien des persécutions morales et matérielles, des désillusions et des luttes très pénibles. Mais nous avons toujours eu présent à l'esprit l'énergique précepte de l'Evangile qui nous impose de savoir sacrifier, lorsqu'il le faut, tout ce que nous avons de plus cher, afin de travailler à l'avènement du Royaume de Dieu. Notre vie s'est écoulée, elle s'écoule dans un persévérant effort pour faire converger vers la volonté divine qui se réalise progressivement dans le monde, toutes les énergies spirituelles des hommes. Nous croyons donc avoir pleinement droit de cité dans l'Eglise et nous pensons

Digitized by Google

même être ses fils les plus dévoués et les plus généreux. Ne conservons-nous pas et ne cherchons-nous pas à ressusciter les plus pures traditions du christianisme ? Le christianisme, en effet, a été, à son origine et aux époques les plus glorieuses de son histoire, un puissant stimulant et une profonde espérance par lesquels les esprits ont été soulevés vers une plus noble conception de la vie, vers une activité plus intense et plus désintéressée pour le bien collectif. Nous voulons qu'il redevienne une force de progrès dans le monde. C'est pourquoi, maintenant que la civilisation contemporaine, pénétrée d'esprit critique et avide de progrès démocratique, s'achemine vers une expérience supérieure de la religion chrétienne, nous demandons que la croix du Christ ne soit pas invoquée contre la lumière de la vérité et qu'on ne la mêle pas aux âpres compétitions de la vie politique pour essayer d'arrêter l'inévitable ascension des humbles. Devant nous sourit l'idéal d'une Eglise redevenue conductrice des âmes dans leur dur pélerinage vers le but lointain où les pousse l'esprit de Dieu, qui est l'esprit de fraternité et de paix. Et nos efforts tendent à introduire dans les âmes cette nouvelle conscience des impérissables destinées du catholicisme dans le monde. La condamnation momentanée de notre œuvre ne saurait nous abattre. Si même l'Eglise officielle, comprenant mal la droiture de nos inten-

Digitized by Google

tions, devait nous repousser d'une manière brusque et plus violente encore que tout ce qui a été fait contre nous jusqu'à ce jour, nous ne perdrions pas pour cela notre tranquillité de conscience, nous souvenant de ces lumineuses paroles de Saint Augustin (1) que nous citerons ici comme conclusion de notre défense :

« La divine Providence permet souvent que des hommes exemplaires soient chassés de la communauté chrétienne par suite des menées bruyantes de gens excessivement charnels. Alors, en supportant avec une parfaite patience pour la paix de l'Eglise cet injurieux outrage, sans aucune tentative de schisme ou d'hérésie, ils peuvent enseigner aux hommes avec quel loyal amour et quel sincère attachement on doit servir Dieu. Leur ferme propos sera de revenir, les dissensions terminées, dans le sein de la collectivité, ou, si cela leur demeurait impossible tant que subsisteraient les motifs de leur séparation, de continuer du moins à aimer ceux-là même qui, par leurs ténébreuses machinations, les ont fait excommunier et de maintenir et défendre par leur vaillant témoignage, jusqu'à leur dernier soupir et sans aucun esprit sectaire, cette foi qu'ils savent être celle de l'Eglise catholique. Ces hommes-là, le Père qui voit dans le secret, en secret les couronne. »

FIN

(1) De ver. Relig. VI.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

Pages

Lettre à l'éditeur..... I à XVI

Introduction : Nécessité d'une explication 5

PREMIÈRE PARTIE. — **La Critique moderniste.**

CH. I. — Le point de départ du modernisme est la critique..... 17

CH. II. — La critique littéraire de l'Ancien Testament 30

CH. III. — La critique et le Nouveau Testament. 52

CH. IV. — La critique et l'évolution du Christianisme..... 89

DEUXIÈME PARTIE. — **L'apologie moderniste.**

CH. I. — Sommes-nous agnostiques ?..... 111

CH. II. — Notre Immanentisme. Ses caractères et ses conséquences 118

CH. III. — Transformation et défiguration 136

CH. IV. — Questions particulières..... 141

TROISIÈME PARTIE. — CH. UNIQUE. — La Persécution contre les modernistes..... 153

CONCLUSIONS. — CH. UNIQUE. — Nos motifs d'espérer..... 157

Digitized by Google

Digitized by Google

EN VENTE A NOTRE LIBRAIRIE

LEFRANC (Abbé E.).

Les Conflits de la Science et de la Bible

In-12 de XII-323 pages, *franco*. 3 fr. 50

L'ouvrage de M. l'abbé Lefranc est une œuvre de haute vulgarisation. Beaucoup de catholiques et de prêtres ignorent encore l'état exact des questions qui se rattachent à ce sujet délicat et passionnant : *Les Conflits de la Science et de la Bible.* Il était bon qu'un prêtre savant et orthodoxe nous dise à cet égard toute la vérité.

Dans un exposé lumineux l'abbé E. Lefranc passe successivement en revue : La Cosmogonie de la Bible ; l'Histoire naturelle sacrée (règne végétal et animal) et l'Anthropologie biblique (de l'homme primitif et du déluge). Il examine à propos de chacune de ces sciences, les thèses des livres saints, les données acquises par la science profane et l'état actuel de l'apologétique.

Par cette étude rapide écrite d'un style alerte, le lecteur, est mis à même de conclure en connaissance de cause sur une foule de questions mises à l'ordre du jour par l'œuvre de M. Loisy. On ne peut être que reconnaissant à M. Lefranc d'avoir rendu ces divers problèmes accessibles aux profanes.

« Ce livre est un livre de bonne foi, posant les questions sur leur véritable terrain et ne cherchant pas à les escamoter : il est appelé à rendre les plus grands services, spécialement aux maîtres chargés de l'enseignement religieux dans les Collèges. Il faut, en effet, se persuader que les jeunes gens ont droit à la stricte vérité sur ces questions. La leur cacher, sous quelque prétexte que ce soit, c'est les vouer, comme leurs aînés, à une crise intellectuelle qui peut leur être fatale. Et ce que nous disons là du Collège, on peut le dire des patronages et des catéchismes de persévérance. Le livre de M. l'abbé Lefranc devrait y devenir classique. » (*Demain*, 30 mars 1906).

Digitized by Google

SAINTYVES (P.). — Les Saints successeurs des Dieux — *Essais de mythologie chrétienne. Paris*, 1907, 1 fort vol. de 416 pages, in-8, br., franco. 6 fr.

INTRODUCTION. — *La Rencontre des Dieux.*

PREMIÈRE PARTIE — *L'Origine du culte des Saints.* — Ch. I. Le culte des héros et le culte des Saints. — Ch. II. Le culte des morts et le culte des Saints.

DEUXIÈME PARTIE. — *Les sources des légendes hagiographiques.* — Ch. I. Première source de documents : La lecture des épitaphes. Fausses lectures et canonisations précipitées — Ch. II Deuxième source : L'interprétation des images, Episodes légendaires, Corps saints, personnages sacrés nés d'une fausse exégèse iconographique — Ch. III. Troisième source : Les Temps et le mobilier liturgiques. Personnification des formules et des fêtes liturgiques. Objets rituels transformés en reliques. — Ch. IV. Quatrième source : Les fables et les paraboles dans la vie des Saints. — Ch. V. Cinquième source : Les traditions populaires, L'émigration des contes et l'amour du clocher. — Ch. VI. Les traditions populaires. La migration des miracles et l'amour du surnaturel. — Ch. VII Les Traditions mythiques. De la genèse des contes et des légendes.

TROISIÈME PARTIE. — *Mythologie des noms propres* — Ch I. L'Evolution des noms propres ; 1er Mode : Les dénominations d'un premier dieu deviennent des dieux ou des saints distincts. — 2e Mode : Les noms de deux divinités différentes se soudent pour former une divinité ou un saint nouveau. — 3e Mode : De la fusion des homonymes ou des semi homonymes. — 4e Mode : Dédoublements de personnages sacrés résultant d'explications étymologiques successives. — 5e Mode : Du rôle des métaphores dans l'invention, le groupement et l'organisation des noms sacrés. — Ch. II. La recherche des filiations verbales : La méthode traditionniste et la comparaison des légendes des personnages de même nom. La méthode topographique. Du rapprochement des noms de lieux, pays ou sanctuaires avec ceux des dieux et des saints qui s'y sont succédés. — Ch. V. La recherche des filiations verbales. La méthode astronomique. Des saints à noms païens en relation avec les fêtes dont l'origine remonte aux dieux et aux génies païens.

POSTFACE. — L'idée de Sainteté.

NOTA. — Ce livre dont la méthode rigoureuse inaugure un progrès considérable dans la recherche des rapports des cultes et des mythologies, a sa place marquée dans toutes les bibliothèques scientifiques.

Digitized by Google

EN VENTE A NOTRE LIBRAIRIE

HOUTIN (A.).

LA QUESTION BIBLIQUE AU XXe SIÈCLE

2e édition revue et augmentée.
Paris, 1906, 1 beau vol. in-8 de 331 pages, franco. 4 fr.

Culture sociale, 1er juin 1906.

« Avec une évidente préoccupation de sincérité scrupuleuse, l'auteur pose dans toute sa crudité la question biblique telle qu'elle ressort des études bibliques et des décisions de l'autorité dans les premières années du nouveau siècle. » — R. Murri.

Demain, 20 avril 1906, p. 14.

« Peut-être reprochera-t-on à l'auteur, malgré la modération de son exposition et de sa critique, d'avoir déchiré d'une main trop lourde les voiles derrière lesquels la sagesse des autorités religieuses abritait un silence jugé nécessaire sur des questions laissées encore à la controverse. Rien, en tout cas, ne sera plus troublant ni plus passionnant que la lecture de ce nouveau livre, qui ramène au premier plan de l'actualité l'examen le plus froidement impartial de l'essence des enseignements évangéliques. »

Revue de l'Instruction publique en Belgique, 1906, p. 181.

« Cette nouvelle période de la controverse biblique est exposée avec précision et sincérité, sans équivoque ni réticence, en laissant parler eux-mêmes les textes et les faits. Aussi avec sa très riche documentation, son ton calme et modéré, sa phrase nerveuse et sobre, l'auteur a-t-il écrit un des chapitres les plus passionnants de l'histoire des idées contemporaines. »

Semaine religieuse du diocèse de Cambrai, 2 juin 1906.

« Le 14 mai, S. E. le cardinal-vicaire de Rome a pris une mesure dont il y a peu d'exemples, si toutefois il en est. Il a défendu, sous peine de péché mortel, de vendre ou de lire un livre qui n'était point encore livré au public (*La Question biblique au XXe siècle*)..... Avant que cette défense ne fût connue en France, et usant, d'ailleurs, des autorisations qui m'ont été données en raison de mes fonctions, je m'étais procuré et j'avais lu ce livre. Il en est peu dont on puisse dire avec plus de vérité : « C'est un pur produit de l'enfer. » — Mgr Delassus.

Digitized by Google

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

SAINTYVES (P.). — La Réforme intellectuelle du Clergé et la liberté d'enseignement. *Paris*, 1904, 1 beau vol. de XI-341 p., *franco* 3 fr. 50

Revue Universitaire, 15 février 1904.

J'ai lu ce petit livre si vivant et si sincère avec beaucoup de plaisir. L'auteur est une de ces intelligences droites et libres qui, dans le catholicisme... pour l'intérêt même de leur religion, réclament la liberté de s'instruire, de penser, de pratiquer les méthodes critiques et scientifiques, la liberté aussi de connaître et d'aimer l'esprit de leur temps.

G. Lanson.

Semaine Religieuse de Saint-Flour.

L'ouvrage que nous présentons aux lecteurs de la *Semaine* traite avec une sincérité voisine de l'audace cette délicate question d'une réforme intellectuelle du clergé. L'auteur s'abrite sous un pseudonyme. Je le soupçonne d'être un prêtre. Il est un peu triste que l'intolérance de quelques-uns oblige des esprits aussi vigoureux et aussi francs à se dissimuler.

Avec ses audaces, l'œuvre est vivante. Très instamment nous conseillons ce livre aux prêtres cultivés.

L'abbé M. Lissorgues.

Le Siècle, 11 janvier 1904.

Voici un ouvrage que j'ai pu lire jusqu'au bout en manquant à toutes sortes de petits devoirs. J'en connais peu d'aussi intéressants.

H. Brisson, président de la Chambre.

L'Autorité, 13 janvier 1904.

En parcourant ces pages, on s'aperçoit tout de suite que l'auteur doit posséder à fond son sujet, être du bâtiment. Aussi peut-il dire : « Ce livre est d'abord un plaidoyer pour la liberté d'enseignement ; mais, en même temps, une critique de l'enseignement clérical. Cette critique s'appuie à peu près uniquement sur des textes ecclésiastiques et beaucoup seront stupéfiés de voir ce que pensent les membres les plus intelligents du clergé de l'enseignement donné aux clercs .. »

Ed. Puech.

Annales de Philosophie chrétienne, janvier 1904.

Je souhaite que le livre de M. Saintyves ne passe point inaperçu ; car il dénonce un péril grave et il nous propose des réformes excellentes. J. Fenier.

Digitized by Google